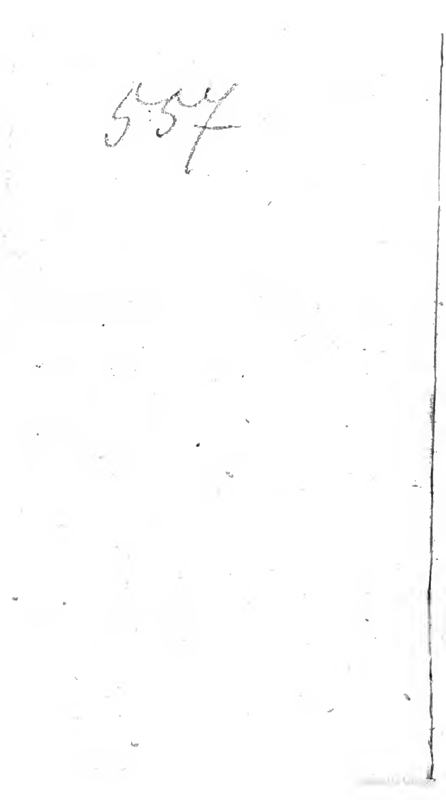


C

N





CHEF-D'ŒUVRES

DE

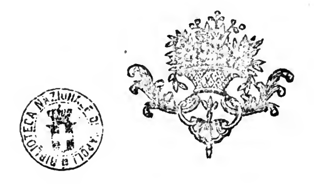
BOURSAULT.

CHOIX DE PIÈCES
DU
THÉATRE FRANÇOIS.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

BOURSAULT.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIII.



PRÉCIS
Sur la Vie & les Ouvrages DE BOURSAULT.

POUR se former une idée juste du génie dramatique de Boursault, né à Mussy-l'Evêque, en 1638, il faut oublier les premieres saillies d'un jeune-homme, qui commence à donner des Comédies dans un âge où l'on sait à peine qu'il y a des regles du Théâtre. Tout le monde sait que Boursault devoit tout à la nature & presque rien à l'éducation. On s'en étoit tenu à lui apprendre à lire dans son enfance; & il arriva à Paris en 1651, sans avoir aucune connoissance des Lettres, ne parlant même que le patois de son pays. Bientôt il imita, sans les connoître, sans les entendre, les Auteurs Grecs & Latins. La nature fut son premier maître : elle lui apprit à parler son langage. Ce génie heureux se plioit à tous les genres; & chaque genre en particulier lui valut des succès. Ses Tragédies décelent une âme ferme, élevée & capable de manier les

plus grandes paſſions. Ses Comédies ſont une critique agréable des ridicules propres de tous les états, de tous les rangs, de tous les âges, de tous les tems; il les ſaiſit dans le vrai, & les repréſente avec toutes leurs nuances, & ſous toutes les faces. Il va du ſérieux au comique, du comique à la morale, & de la morale il revient à la plaiſanterie, ſans s'éloigner des regles du goût. On parle ici de ſes bonnes pièces, car dans les autres il joue ſouvent ſur le mot; mais ſans faire tort à la penſée, qui eſt toujours exprimée avec force, ou avec un naturel élégant & badin. Ses vers ſont en général nombreux & bien cadencés. Son ſtyle analogue au ſujet, & d'une correction qui va preſque juſqu'au ſcrupule, mais ſans affectation, annonce un des Légiſlateurs de notre langue. Il eſt mort en 1701, à Montluçon.



GERMANICUS,

TRAGÉDIE;

Repréſentée par les Comédiens François, en 1679.



AVIS.

CETTE Tragédie mit mal ensemble les deux premiers hommes de notre tems pour la poésie : je parle du célebre M. Corneille, & de l'illustre M. Racine, qui disputoient tous deux de mérite, & qui ne trouvent personne qui en dispute avec eux. M. Corneille parla si avantageusement de cet Ouvrage à l'Académie, qu'il lui échappa de dire, qu'il n'y manquoit que le nom de M. Racine pour être achevé ; de quoi M. Racine s'étant offensé, ils en vinrent à des paroles piquantes ; & depuis ce moment-là, ils ont toujours vécu, non pas sans estime l'un pour l'autre, (cela étoit impossible) mais sans amitié. Je cite cet endroit avec plaisir, parce qu'il m'est extrêmement glorieux. Trouver Germanicus digne d'un aussi grand nom que celui de M. Racine, c'est en peu de mots en dire beaucoup de bien : & que ce témoignage ait été rendu par un homme aussi fameux que M. Corneille, c'est le plus grand honneur que je pusse recevoir. Le Lecteur jugera, s'il lui plait, qui des deux eut le plus de raison ; l'un de dire ce qu'il dit, ou l'autre de s'en offenser.



PERSONNAGES.

GERMANICUS, Neveu de Tibere.

DRUSUS, Fils de Tibere.

AGRIPPINE, Fille de M. Agrippa, & petite-Fille d'Auguste.

LIVIE, Sœur de Germanicus.

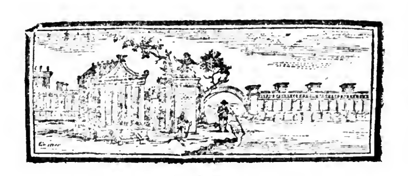
PISON, Chevalier Romain.

FLAVIE, Confidente d'Agrippine.

ALBIN, Confident de Germanicus.

FLAVIAN, Confident de Pison.

La Scene est à Rome, aux Jardins de Luculle.



GERMANICUS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, LIVIE, FLAVIE.

LIVIE.

Ma fœur.... Mais je m'oublie, & je perds le refpect;
Ce nom, qui m'étoit cher, vous doit être fufpect,
Madame; & votre hymen, dont la pompe s'étale,
Me défend déformais de vous traiter d'égale.
Demain l'heureux Drufus doit être votre époux;
Fils du Maître du monde, il n'étoit dû qu'à vous:

Et j'ai blâmé le fort qui vous étoit contraire
Jufqu'à vous abaiffer à l'hymen de mon frere.
Je vous dirois pourtant, fi j'ofois aujourd'hui
Altérer votre joie en vous parlant de lui,
Qu'adoré du Sénat, comme l'étoit mon pere,
Et par l'ordre d'Augufte adopté par Tibere;
(Je laiffe à part fa gloire, & ne la compte pas:)
Je croyois que Drufus fut un dégré plus bas;
Que cette adoption, pour peu qu'on s'en prévale,
Entre ces deux rivaux laiffoit quelque intervalle,
Et qu'à rendre juftice aux fublimes vertus,
Le premier des mortels étoit Germanicus.
Une erreur, fi groffiere eft enfin diffipée:
J'apprends par votre choix que je m'étois trompée,
Madame: & je viens rendre au mérite éclatant,
Qui vous met au-deffus du fort qui vous attend,
Tout ce qu'on peut devoir à l'époufe d'un homme,
Trouvé digne à vingt ans d'être Conful de Rome.

AGRIPPINE.

Madame, (puifqu'enfin vous m'ôtez la douleur
Que j'ai toujours trouvée à vous nommer ma fœur)
Dans le trouble mortel dont mon âme eft faifie,
Je n'appréhendois rien de votre jaloufie.
Vous avez du chagrin, & voulez l'exhaler:
C'eft votre amour qui parle; & le mien va parler.
J'aime Germanicus, Madame. Un mot fi rude
N'eft pas l'effet honteux d'une indigne habitude;
Quoique grand par lui-même, & fameux par fon fang,
Ce mot n'échappe guere à celles de mon rang.

Mais pour rendre juſtice au héros qu'on m'arrache,
S'il m'eſt doux de l'aimer, il eſt beau qu'on le ſache;
Et que tout l'univers juſtifie aujourd'hui,
Qu'il ne tient pas à moi que je ne ſois à lui.
A Druſus, qui vous plut, l'Empereur me deſtine:
Sa main vous eût charmée, & ſa main m'aſſaſſine.
Non qu'il ne ſoit grand-homme, & qu'il n'ait des vertus:
Quoique fils de Tibere, on eſtime Druſus.
On l'a vu dans l'armée, au ſortir de l'enfance,
Signaler ſa valeur, & montrer ſa prudence.
C'eſt un héros naiſſant, un cœur noble, élevé:
Mais l'amant que je perds en eſt un achevé.
Rome n'a jamais vu, quoique l'envie en diſe,
Homme plus glorieux, ni gloire mieux acquiſe:
Et pour ſon coup d'eſſai, le Danube enchaîné,
Fait voir à quels exploits les Dieux l'ont deſtiné.
Je le perds, ce héros; & mon ame charmée
A l'aimer tendrement s'étoit accoutumée.
Plût au Ciel que Céſar vous laiſsât à Druſus!

LIVIE.

Céſar me l'offriroit, que je n'en voudrois plus,
Madame. Je l'aimai, cet ingrat qui me quitte;
Et pour fixer ſes vœux, j'eus trop peu de mérite.
Je cherche à le haïr, & me dois cet effort.
Car pour Tibere enfin, je m'en plaindrois à tort:
De ſa haîne pour moi j'attendois une preuve.
Il ſait d'où je deſcends, & de qui je ſuis veuve.

De mon ayeul Antoine Auguste fut jaloux:
Tibere le parut de Caïus mon époux :
L'un qui, pour Cléopâtre, osa trop entreprendre,
A l'Empire du Monde avoit droit de prétendre:
Et si l'autre eût vécu plus long-tems qu'il n'a fait,
J'étois Impératrice; & Tibere Sujet.
Voilà par quels motifs il me trouve importune.
Je l'ai vu de Caïus adorer la fortune;
S'attacher à sa suite, & souvent près de lui
Redouter ma puissance ou briguer mon appui.
Ce cruel souvenir le chagrine & le gêne:
Plus je l'ai vu soumis, plus j'en attends de haîne;
Et depuis que le Monde obéit à ses loix,
Il me rend les mépris qu'il reçut autrefois.
Mais pour Drusus. . . . . .

AGRIPPINE.

Madame, il va bientôt paroître:
En vo yanttant d'appas, son amour peut renaître;
Pour l'ôter de mes fers essayez leur pouvoir.
Je viens de le mander, & vous le pourrez voir.
Un seul remords. . . . .

LIVIE.

Adieu. Quoique l'ingrat m'oublie,
Ma haîne est foible encore, & mon cœur s'en défie;
Et je veux, si je puis, le haïr assez bien,
Pour le voir, le braver, & n'en redouter rien.

⚜

SCENE II.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

FLAVIE, *à Agrippine.*

LE Prince vient.

AGRIPPINE.

Seigneur, ma main vous eſt promiſe;
Et je puis avec vous parler avec franchiſe.
M'aimez-vous ?

DRUSUS.

Ah, Madame ! en ce fatal inſtant,
Que mon ſort feroit beau, ſi vous m'aimiez autant !
De quelque eſpoir flatteur dont mon cœur s'entretienne,
Vous ne vous donnez pas quoique je vous obtienne :
Mon hymen vous allarme, & vous vous trahiſſez.
On vous force à me prendre, & vous obéiſſez;
Quoique l'heur d'être à vous rende ma gloire extrême,
Ce bien ſemble uſurpé, s'il ne vient de vous-même;
Et parmi les amans il n'eſt rien ſi cruel,
Que d'avoir de l'amour qui n'eſt pas mutuel.

AGRIPPINE.

Ah, Seigneur !

DRUSUS.

Pourſuivez, ſans que rien vous contraigne.
Je lis dans votre cœur, Germanicus y regne;
En vain à votre ſort le mien doit être joint;
Tant que vous l'aimerez, vous ne m'aimerez point;
Bien qu'à votre vertu rien ne ſoit impoſſible,
Mon rival eſt aimable, & vous êtes ſenſible;
Et de deux cœurs ſoumis qui vous rendront des ſoins,
Ce ſera votre époux qui vous plaira le moins.

AGRIPPINE.

Je dois vous l'avouer, & le puis ſans foibleſſe:
J'ai pour Germanicus eu beaucoup de tendreſſe.
L'ordre exprès d'Agrippa, de qui je tiens le jour,
Contraignit mon devoir à ſouffrir ſon amour.
Au bruit qu'en ſa faveur faiſoit la voix publique,
Pleine d'un ſi grand nom, j'obéis ſans réplique.
Je vis Germanicus, c'eſt vous en dire aſſez;
Rome lui rend juſtice, & vous le connoiſſez.
A ce premier aſpect nos eſprits ſe troublerent;
Auſſi bien que nos yeux nos cœurs ſe rencontrerent;
Et ſur moi ſa parole eut un ſi grand crédit,
Qu'ayant dit qu'il m'aimoit je crus ce qu'il me dit.
Je vous avoûrai plus, Seigneur, ſa renommée,
Avant que de le voir, m'ayant déjà charmée:
Avec tant de mérite il ne fut pas haï,
Et mon pere jamais ne fut mieux obéi.
Accordez-moi, Seigneur, ce que j'ôſe prétendre:
J'ai pour vous une eſtime auſſi juſte que tendre:

Je n'ai point de regret d'avoir su vous charmer ;
Mais donnez-moi le tems d'apprendre à vous aimer.
Différez un hymen où l'on veut me contraindre.
J'ai des restes d'amour que je tâche d'éteindre ;
Et, si Germanicus aigrit votre courroux,
Laissez-le-moi haïr avant que d'être à vous.

DRUSUS.

A le haïr, Madame, avez-vous quelque pente ?

AGRIPPINE.

Je ne vous promets pas que mon cœur y consente.
Quand il faut à la haine abandonner ses jours,
Le cœur à la raison n'obéit pas toujours.
Mais, Seigneur, si je puis, je vaincrai ma foiblesse :
Je fuirai le héros que j'aime avec tendress;
Et je le haïrai, puisqu'on le veut ainsi,
De m'avoir voulu plaire, & d'avoir réussi.
Laissez-moi le loisir, Seigneur, (l'amour l'ordonne,)
De reprendre le cœur qu'il faut que je vous donne.
Un mois est peu de chose, il me suffit.

DRUSUS.

Hélas !
Un mois est peu de chose à vous qui n'aimez pas !
Mais, Madame, aux amans dont les flammes paroissent,
Plus un hymen est proche, & plus les desirs croissent.
Quelque fausse vertu qu'on oppose à leur cours,
S'ils ne sont à leur terme, ils augmentent toujours :

Du bonheur qu'on attend l'âme eſt ſi poſſédée,
Qu'on s'en forme à ſoi-même une flatteuſe idée :
On aſpire ſans ceſſe à ce jour glorieux ;
Et le dernier moment eſt le plus ennuyeux.
Quelque peine pourtant que votre ordre me cauſe,
Je m'en vais pour un mois différer toute choſe :
A l'effort que je fais joignez-en un égal ;
Songez plus à m'aimer qu'à haïr mon rival.
Ne vous ſouvenez pas qu'il eut l'heur de vous plaire ;
En penſant le haïr, vous feriez le contraire.
C'eſt moi qui vous en prie ; & peut-être, entre nous,
Devez-vous quelque choſe à qui fait tout pour vous.

SCENE III.

AGRIPPINE, FLAVIE.

FLAVIE.

A vos ſouhaits, Madame, il a daigné ſe rendre.

AGRIPPINE.

Il a plus fait pour moi que je n'oſois attendre.

FLAVIE.

Lui tiendrez-vous parole, & pourrez-vous haïr.....

AGRIPPINE.

L'Empereur le commande, il faut bien obéir.

FLAVIE.

Ce n'eſt pas là répondre ; & quoi qu'on ſe propoſe,
Pour haïr ce qu'on aime, un mois eſt peu de choſe :
Votre premier amant vit toujours ſous vos loix.

AGRIPPINE.

Tu ſais bien qu'à l'aimer je ne mis pas un mois,
Le terme eſt aſſez long pour avoir de la haine.

FLAVIE.

On hait mal-aiſément ce qu'on aima ſans peine ;
Et, ſi j'ôſe, après tout, m'expliquer ſur ce point,
Vous ne le pouvez pas, & ne le voulez point.
Bientôt Germanicus doit triompher dans Rome ;
Vous aſpirez encore à voir un ſi grand homme :
Et, ſi j'en fais juger, pour le voir ſans péril,
Votre cœur eſt trop tendre, & l'amour trop ſubtil.
Mandez-lui qu'à ſes vœux l'Empereur vous arrache :
Il eſt au bord de l'Elbe où ſon emploi l'attache.
Là ſon bras redoutable aux plus vaillans Germains,
D'un malheur de Varrus a vengé les Romains.
Rien de plus glorieux n'embellit nos hiſtoires ;
Par les combats qu'il donne on compte ſes victoires.
Son retour ſera prompt ; l'ennemi fuit ſes pas :
Ecrivez-lui, Madame, & ne l'attendez pas.
Ne vous expoſez point à des peines mortelles.
Germanicus. . . . .

AGRIPPINE.

Demain j'en aurai des nouvelles.

Piſon, qui ſert ma flamme en attend aujourd'hui.
J'ai beaucoup de ſujets de me louer de lui.
Piſon eſt ſage, ardent, diſcret, ſoumis, fidele:
Par les ſoins qu'il me rend il m'inſtruit de ſon zele:
Avec un cœur ſincere il me dit ce qu'il croit:
Ce qu'on m'écrit du Rhin, c'eſt lui qui le reçoit:
Il veut ce que je veux, craint ce que j'appréhende;
Et montre en ma faveur une bonté ſi grande,
Un reſpect ſi profond.....

FLAVIE

Madame, le voici.

AGRIPPINE.

De peur de le contraindre, éloigne-toi d'ici.
Quand je l'aurai quitté, je t'irai tout apprendre.

SCENE IV.

AGRIPPINE, PISON.

AGRIPPINE.

Que venez-vous me dire, & qu'ai-je lieu d'attendre,
Cher Piſon?

PISON.

Cette lettre, où ſont peints vos ſecrets,
Dès hier me fut rendue, & je l'apporte exprès.

Je ferois criminel, fachant qui vous l'envoie,
Si j'avois plus long-tems différé votre joie.
De vos rares bontés ce feroit abufer;
Et mon plus grand plaifir eft de vous en caufer,
Madame.

AGRIPPINE.

Votre zele a déja fu paroitre.

PISON.

Il n'a pu jufqu'ici fe bien faire connoitre.
Ce zele impétueux, s'il s'ofoit découvrir,
Auroit peine, peut-être, à fe faire fouffrir.
Mais à vous en parler les momens que j'emploie;
Sont autant de momens que j'ôte à votre joie:
Ne la différez point, contentez votre efprit;
Et reglez vos deffeins fur ce qu'on vous écrit.

AGRIPPINE *lit.*

Ainfi que mon amour, mon malheur eft extrême;
Tandis que dans ces lieux je fignale ma foi,
On difpofe de ce que j'aime
En faveur d'un autre que moi.
L'effort que je me fis, quand je quittai vos charmes,
Vous coûta des foupirs, vous arracha des larmes.
Le don de votre cœur fuivit l'offre du mien:
Cependant près de vous on cherche à me détruire;
Ceux que mon fort afflige ont foin de me l'écrire,
Et vous ne m'en écrivez rien.
Vous me verrez dans Rome auffi-tôt que ma lettre,
Difputer à Drufus ce qu'il vole à mes feux.

L'amour me joint à vous par de si puissans nœuds ;
Que de votre secours j'ôse tout me promettre.
Je sais que l'Empereur parlera contre moi.
Le soin de son armée est commis à ma foi ;
Mais je laisse en ma place un plus grand Capitaine.
Il doit approuver mon retour ;
Et puisque j'ai servi sa haîne,
Je puis bien servir mon amour.

GERMANICUS.

AGRIPPINE *continue.*

Il vient, Pison !

PISON.

Votre âme en paroît toute émue :
Souhaitez-vous, Madame, ou craignez-vous sa vue ?

AGRIPPINE.

Je le veux voir.

PISON.

De grâce, examinez-vous bien.

AGRIPPINE.

Je le veux voir, vous dis-je, & par votre moyen.

PISON.

Eh ! ne pourriez-vous point vous servir de quelqu'autre ?

AGRIPPINE.

Et quel zele pour moi peut être égal au vôtre ?

De ſemblables ſecrets ſouffrent peu de témoins:
Vous les ſavez.....

PISON.

Hélas! que n'en ſais-je un peu moins!
A ſervir votre amour le plaiſir que je goûte,
M'eſt un plaiſir fatal par le prix qu'il me coûte.
Ce n'eſt pas que mon zele ait jamais chancelé;
A l'eſpoir de vous plaire il s'eſt tout immolé.
Loin de me repentir de vous avoir ſervie,
J'ai toujours même zele, & toujours même envie;
Et je meurs de regret de venir en ce lieu,
Pour y prendre votre ordre, & pour vous dire adieu.

AGRIPPINE.

Ce diſcours me ſurprend, & j'ai peine à comprendre.....

PISON.

Je me ſuis bien douté que j'allois vous ſurprendre;
Mais je ſens dans mon cœur des tranſports ſi confus....
Si je m'expliquois mieux, je vous ſurprendrois plus.

AGRIPPINE.

Et ſi vous m'eſtimiez, vous de qui je diſpoſe,
D'un départ ſi ſoudain vous me diriez la cauſe.
Avez-vous des raiſons pour quitter ce ſéjour?

PISON.

Manque-t-on de raiſons, quand on a de l'amour?
Une illuſtre Beauté m'a ſu rendre ſenſible.

AGRIPPINE.

Pour partir de ce lieu le prétexte eſt plauſible.
Mais vous êtes ſecret, j'ignorois vos amours.

PISON.

Et s'il ſe peut, Madame, ignorez-les toujours.
Au ſuccès de mes feux tant d'obſtacles s'oppoſent,
Que j'en fais un ſecret aux beaux yeux qui les cauſent.
Mon amour juſqu'ici s'eſt ſi bien déguiſé,
Qu'auſſi-bien que mon cœur je m'y ſuis abuſé.
Quand je vis la Beauté qui doit m'être contraire,
Je nommai bienveillance un deſir de lui plaire :
Je me plus à la voir, & je connus ainſi,
Qu'en lui voulant du bien je m'en voulois auſſi.
Je crus donc que ce nom étoit plus légitime,
Et que ma bienveillance étoit lors pure eſtime :
Mais j'avois des tranſports & des troubles ſecrets,
Que pour l'eſtime ſeule on n'a preſque jamais.
De l'audace d'aimer ne pouvant me défendre,
J'appelai cette eſtime une amitié fort tendre ;
Mais j'entendois mon cœur qui me diſoit tout bas,
L'amitié rend tranquille, & je ne le ſuis pas.
Dans cette inquiétude où me plongeoit ma flamme,
Je revis la Beauté qui m'avoit touché l'âme :
Mille appas différens paroiſſoient tour-à-tour ;
Et ma tendre amitié fut changée en amour.
Cet amour violent, quelque pur qu'il puiſſe être,
Je l'aurois étouffé ſi je l'avois vu naître ;

Mais

Mais ſous tant de faux noms il déguiſa le ſien,
Qu'il régnoit dans mon âme ; & je n'en ſavois rien.

AGRIPPINE.

Si vous euſſiez parlé, rien n'étoit difficile ;
Au ſuccès de vos feux je pouvois être utile :
Vous deviez à ma foi confier vos ſecrets.

PISON.

Hé quoi ! mes yeux, Madame, ont-ils été muets ?
Ne vous ont-ils rien dit d'une ardeur ſi puiſſante ?

AGRIPPINE.

Au langage des yeux je ne ſuis pas ſavante ;
Mais ſi votre deſtin en peut être plus doux,
Dites qui vous aimez, & je parle pour vous.
Pour hâter le ſuccès d'une flamme ſi pure,
De vos rares vertus je ferai la peinture :
Nommez donc cet objet qui vous a pu charmer ;
Et je m'offre moi-même à vous en faire aimer.
J'avois peur d'être ingrate, & je me ſens ravie
De pouvoir vous ſervir, vous qui m'avez ſervie ;
Ne vous obſtinez point à vouloir vous trahir.
Parlez.

PISON.

Vous le voulez, & je vais obéir.
L'adorable Beauté qui captive mon âme,
Peut être comparée avecque vous, Madame.
Quand je vous apperçois, j'apperçois tous ſes traits ;
Elle a vos mêmes yeux, & vos mêmes attraits.

Entre vous deux, enfin, la reſſemblance eſt telle,
Qu'étant auprès de vous, je crois être auprès d'elle :
Vos appas & les ſiens percent des mêmes coups;
Et pour être aimé d'elle, il faut l'être de vous.

AGRIPPINE.

De moi, Piſon ?

PISON.

De grâce, achevez de m'entendre ;
Mais calmez ce courroux, ou daignez le ſuſpendre ;
Et d'une âme tranquille, en ce malheureux jour,
Puniſſez mon audace, ou plaignez mon amour.
Je vous aime, Madame, & ce mot m'épouvante ;
Si c'ẽſt être coupable, êtes-vous innocente ?
J'obéis à mon ſort, & ne m'en défends pas ;
Mais ſi j'ai de l'amour, vous avez des appas.
Cet amour que j'étale a dû peu vous ſurprendre ;
Si vous n'en donniez point, en aurois-je pu prendre ?
Et qui des deux enfin fait un crime plus grand,
Ou de l'œil qui le donne, ou du cœur qui le prend ?

AGRIPPINE.

Ah ! Piſon, ſi mes yeux ont oſé vous ſéduire,
Puiſque je l'ignorois, deviez-vous m'en inſtruire ?
Et ne ſaviez-vous pas qu'en trahiſſant leur ſort,
Avec le ſang d'Auguſte ils n'étoient pas d'accord ?
En tout autre que vous il ſeroit puniſſable,
Cet amour qui m'outrage & qui vous rend coupable :
Vous pouviez m'eſtimer, & me rendre des ſoins....

PISON.

Eh ! que n'ai-je pas fait pour aimer un peu moins ?
A l'aſpect imprévu d'un mérite ſublime,
On n'a pas le loiſir d'arrêter à l'eſtime ;
Comme un cœur qui s'enflamme ôſe plus qu'il ne
croit,
On ſe trouve à l'amour ſans ſavoir qu'on y ſoit ;
La raiſon & les ſens ont beau faire divorce ;
Quand les ſens ſont gagnés la raiſon eſt ſans force ;
Et ſi c'eſt vous trahir que d'avoir tant d'ardeur,
Le crime eſt de mon aſtre, & non pas de mon cœur.

AGRIPPINE.

Si mes foibles appas, qu'offenſe votre flamme,
Ont oſé s'abaiſſer juſqu'à toucher votre âme,
Je veux bien conſentir qu'envers moi ſur ce point,
Vous ſoyez peu coupable, ou ne le ſoyez point ;
Mais envers votre Prince, outragé par ce crime,
Qui pour votre mérite a tant conçu d'eſtime,
Qui chérit tendrement un ami ſuppoſé,
Et qui croit ſi fidele un rival déguiſé ;
Quand de tant de bienfaits ſa bonté vous accable,
Croyez-vous qu'envers lui vous ſoyez peu coupable ?
Et ne ſongez-vous point que vous ſeriez perdu,
Si quelqu'autre que moi vous avoit entendu ?

PISON.

Si ma témérité, qu'un ſeul mot peut confondre,
A l'ardeur que je ſens vous preſſoit de répondre ;

Si mon cœur prévenu, corrompant mon devoir,
Pour flatter mon erreur, concevoit quelque eſpoir;
Le Prince que je ſers, dont la haîne eſt à craindre,
D'un ami ſi perfide auroit lieu de ſe plaindre:
Et j'aurois du regret d'attirer ſes mépris,
Par un crime inutile à l'amour que j'ai pris.
Mais que n'ai-je pas fait en faveur de ſa flamme?
Je l'ai peint à vos yeux tel qu'il eſt dans mon âme;
Et ſouvent à ſon feu ſacrifiant le mien,
Je me ſuis voulu mal de vous vouloir du bien.
Pour vous le faire aimer j'ai tout mis en uſage.
Il eſt vrai que mon cœur démentoit mon langage;
Et de mon zele extrême étant preſque jaloux,
Quand je parlois pour lui, je ſoupirois pour vous:
Quoique ma paſſion n'ôſe rien s'en promettre,
C'eſt un crime envers vous bien facile à commettre;
Et, pour tout dire enfin, quand il ſeroit plus noir,
C'eſt m'en punir aſſez que d'aimer ſans eſpoir.
Laiſſez-moi me bannir: mais de grâce, Madame,
Que ce ſoit de vos yeux, & non pas de votre âme:
Quoiqu'au ſort d'un époux vous alliez vous unir,
Ne me banniſſez pas de votre ſouvenir.
Laiſſez-moi me flatter de ce bonheur extrême,
Que du moins quelquefois vous direz en vous-même,
En parlant de Piſon, en ſongeant à ſes feux;
Il fut moins criminel qu'il ne fut malheureux.
Mon départ eſt douteux à vous voir davantage.
Adieu. Que cet adieu ſoit mon dernier hommage.
Je vais partir ſur l'heure, & je jure en partant

Qu'aucun autre que moi n'aimera jamais tant.
Adieu, Madame.

AGRIPPINE.

Ah, Ciel! eſt-ce ainſi qu'on me laiſſe?

PISON.

Pour votre intérêt propre épargnez ma foibleſſe,
Madame: juſqu'ici je n'ai rien mis au jour
Qui ſoit honteux pour vous, excepté mon amour;
Mais dans l'état funeſte où mon ame eſt réduite,
Du déſordre où je ſuis j'appréhende la ſuite.
Vous voulez m'arrêter, & vos vœux ſont les miens:
Mais pour me retenir forgez-moi des liens.
Quoiqu'avoir des rivaux ſoit un ſort déplorable,
Si je n'en avois qu'un, je ſerois conſolable:
Quand de votre main ſeule il ſeroit poſſeſſeur,
Je dirois en moi-même, il m'en reſte le cœur.
Si du cœur au contraire il étoit le ſeul maître,
De ſa main, me dirois-je, il ne peut jamais l'être;
Et de chaque côté rencontrant des appas,
Je ſerois ſatisfait de ce qu'il n'auroit pas.
Mon tranquille deſtin n'auroit rien de funeſte:
Mais, à quoi que j'aſpire, aucun bien ne me reſte;
Et de mes deux rivaux l'heur me rend allarmé,
Puiſque l'un vous épouſe & que l'autre eſt aimé.
Au moins pour m'arrêter dites qu'on vous immole;
Que le cœur où j'aſpire eſt un bien qu'on vous vole;
Que le fils de Céſar en diſpoſe aujourd'hui;
Qu'il ſeroit tout à moi, s'il n'étoit tout à lui;

Et qu'enfin plus fenfible à mon amour extrême. . .

AGRIPPINE.

Partez, Pifon, partez; je vous chaffe moi-même.
Vous m'étiez néceffaire, & vous le faviez bien:
J'attendois tout de vous, je n'en attends plus rien.
Adieu; contentez-vous d'une eftime ufurpée;
Pour entrer dans mon âme elle eft trop occupée.
Les illuftres rivaux, dont vous êtes jaloux,
La déchirent fans ceffe, & c'eft affez fans vous.
En quelqu'autre climat que le Ciel vous appelle,
Je fais ce que pour moi vous avez eu de zele;
Difpofez du pouvoir que j'aurai dans ce lieu.
Je vous l'ordonne.

PISON.

Hélas! adieu, Madame.

AGRIPPINE.

Adieu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBIN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

Mon amour te retient, & mon amour te chasse.
Obéis au devoir; retire-toi, de grâce.

ALBIN.

Quoi! me chasser, Madame, avec un si grand soin!
O Ciel!

AGRIPPINE.

Germanicus ne doit pas être loin.
Je crains sa vue.

ALBIN.

Hélas! il suffit de le plaindre.
D'un amant si soumis vous n'avez rien à craindre.
Quoique vous l'arrachiez à l'espoir d'être à vous,
D'une main qu'il adore il respecte les coups.
Mais ne l'aimez-vous plus? Sa disgrâce imprévue...

AGRIPPINE.

Et ne t'ai-je pas dit que je craignois sa vue?

Dans la dure contrainte où mes vœux sont forcés,
Dire que je le crains, c'est m'expliquer assés.
Va de mon infortune instruire ce grand-homme.
Drusus, je te l'avoue, est retourné dans Rome;
Mais ce charmant séjour, ce palais somptueux,
Que les soins de Luculle ont rendu si fameux;
Cette maison célebre, aux plaisirs destinée,
Où se doit achever mon funeste hymenée;
Ces jardins, admirés de tant de Nations,
Par l'ordre de César sont remplis d'espions.
Et le moyen, Albin, qu'un si grand Capitaine,
Qui dans tout l'univers se cacheroit à peine;
Le moyen qu'un héros, dont les premiers exploits
Ont rangé le Danube & le Rhin sous nos loix,
Et, laissant des Germains les campagnes désertes,
Vengé nos légions & reparé nos pertes,
Cherche à me voir, me voie, & ne se montre pas
En des lieux où sa gloire a devancé ses pas!
Dût-il n'être point vu, ma tendresse allarmée
Me le peindroit sans cesse avec sa renommée:
Fidelle à sa valeur, par-tout elle le suit;
Et pour ne la pas craindre elle fait trop de bruit.
Va rejoindre ce Prince, & dis-lui qu'il m'oublie.
Avant que de m'aimer il aimoit Émilie;
Elle est jeune, elle est belle, & d'un sang glorieux.
Paul-Emile & Pompée ont été ses ayeux;
Je le pris dans ses fers; mon malheur l'y renvoie;
Un amant tel que lui se recouvre avec joie:
Il aura peu de peine à rentrer dans son cœur.

Ce confeil, cher Albin, m'échappe avec douleur.
Jufqu'au jour qui m'arrache à qui j'euffe aimé d'être,
Quelques vœux que je pouffe, ils vont tous à ton
maitre :
C'eft vers lui que je penche, & cent fois chaque jour,
Ce que j'ôte au devoir je le donne à l'amour :
C'eft trahir fon rival ; mais, Albin, en revanche,
Notre hymen achevé, c'eft vers lui que je penche ;
Et je fais, à mon tour, pour lui rendre l'efpoir,
Du débris de l'amour un hommage au devoir.
Va revoir ce héros, & dis-lui qu'on m'immole ;
Mais s'il m'aime toujours, que fon cœur s'en confole ;
Et que de mon exemple il fe faffe une loi ;
Je perds bien plus en lui qu'il ne peut perdre en moi.
Fais-lui voir que mon âme eft dans un trouble extrê-
me. . . . .

ALBIN.

Madame, il va paroître ; il le verra lui-même.
Son amour vous l'amene, il marche fur mes pas.

AGRIPPINE.

Et que me dira-t-il que je ne fache pas ?
Penfe-t-il qu'à fes yeux je captive mes larmes ?
Il m'eft trop cher, Albin, pour le voir fans allarmes :
Je fens bien que mon feu n'eft éteint qu'à moitié ;
Si j'entends qu'il fe plaigne, il me fera pitié ;
Ma raifon de mes fens n'étant plus la maitreffe,
La pitié que j'aurai féduira ma tendreffe ;
Et de cette tendreffe où je crains le retour,

On n'a qu'un pas à faire, & l'on eſt à l'amour.
Qu'il me fuie.

ALBIN.

A ſa flamme épargnez ce ſupplice ;
Exiler ſa douleur, c'eſt en être complice.
Il ne s'oublira point à votre auguſte aſpect :
Cet amant, qui perd tout, ne perd pas le reſpect.
Il vous aime, & vous perd : ſa gloire eſt ſans ſeconde,
S'il en coûte une larme aux plus beaux yeux du monde,
Et ſi, lorſqu'on l'arrache à de ſi doux liens,
Vous pouſſez des ſoupirs qui rencontrent les ſiens.
Madame, encore un coup, permettez qu'il vous voie ;
Endormez ſa douleur par une ombre de joie ;
A le voir autrefois vos beaux yeux ſe ſont plûs.
Vous l'aimiez.....

AGRIPPINE.

Et crois-tu que je ne l'aime plus ?

ALBIN.

Voyez-le donc ; ce bien eſt le ſeul qu'il implore ;
Au nom d'un peu d'amour, s'il vous en reſte encore ;
Et de peur de ſa mort qui ſuivroit vos refus,
Au nom de la pitié, ſi vous ne l'aimez plus.

AGRIPPINE, *à Flavie.*

Le verrai-je ?

FLAVIE.

Du moins, c'eſt trop être interdite ;

De l'abſence du Prince il eſt bon qu'on profite.
Ou ſouffrez qu'il vous voie, ou donnez d'autres loix.

AGRIPPINE, *à Albin.*

Au moins ce ſera donc pour la derniere fois.

ALBIN.

Oui, Madame.

AGRIPPINE.

Qu'il vienne: & ſi je lui fus chere,
Que pour prix de l'effort qu'il me contraint de faire,
Il ait ſoin de ma gloire, & ne l'expoſe pas.
Toi, qui m'es ſi fidele, accompagne ſes pas:
Amene ici ce Prince; & de peur qu'on le voie,
Prends la plus ſombre route, & la plus ſûre voie.
Un guerrier ſi fameux dans un lieu ſi ſuſpect,
Allarmeroit Tibere, à qui je dois reſpect.

SCENE II.

AGRIPPINE, *ſeule.*

D'OU me vient ce déſordre, & pourquoi ſuis-je émue?
Pourquoi? Fuis pour jamais cette fatale vue.
D'un amant qu'on doit perdre écouter les ſoupirs;
Loin d'éteindre ſes feux, c'eſt croître ſes deſirs.
Je ne le veux point voir; c'eſt en vain qu'il m'en preſſe;

Si j'ai quelque vertu, j'ai beaucoup de tendreſſe ;
Et de quoi qu'on ſe flatte entre de vrais amans,
La vertu la plus forte a de foibles momens.
Je révoque mon ordre, & ne veux point qu'il vienne.
Holà !

SCENE III.

AGRIPPINE, PISON.

AGRIPPINE.

Quelle ſurpriſe eſt égale à la mienne ?
C'eſt Piſon !

PISON.

Oui, Madame ; &, malgré mon adieu,
J'interromps mon voyage, & reviens en ce lieu.
Si tantôt à vos yeux j'ai montré ma foibleſſe,
Juſqu'à faire l'aveu d'un amour qui vous bleſſe,
Plus ſoumis à préſent, j'y reviens à mon tour
Etaler mon reſpect, & non plus mon amour.
Ce n'eſt pas que ma flamme obſcurcît votre luſtre,
Si le Ciel m'eût fait naître en un rang plus illuſtre :
Mais des droits de l'amour aucun cœur n'eſt exempt ;
Et ce que ſent un Prince un autre homme le ſent.
Soit qu'on naiſſe du peuple, ou d'un ſang qu'on renomme,
Pour aimer comme j'aime il ſuffit qu'on ſoit homme.

Ce n'eſt pas à ſon choix qu'on ſe laiſſe enflammer.
Nous naiſſons pour mourir, & vivons pour aimer:
Et de quoi qu'envers vous ma paſſion m'accuſe,
La beauté de mon crime en doit faire l'excuſe.
Cet amour de mon cœur eſt banni pour jamais.

AGRIPPINE.

Me le promettez-vous?

PISON.

Oui, je vous le promets:
Je ſuis guéri, Madame; & vous allez connoître
Qu'il ſeroit mal-aiſé de le pouvoir mieux être.
J'ai repris ſur moi-même un empire abſolu.
C'eſt aſſez qu'une fois mon amour ait déplu.
Je ne vous dirai plus, puiſque tout m'eſt contraire,
Que mon ſort eſt d'aimer, ſi le vôtre eſt de plaire:
Je ne vous dirai plus, qu'aſſervi par vos yeux,
Je regardois mes fers comme un bien précieux:
Je ne vous dirai plus que l'amour qui m'enchaîne
Me fait voir un ſupplice à l'hymen qui vous gêne:
Je ne vous dirai plus qu'épris de vos appas.....

AGRIPPINE.

Vous ne le direz plus! Ne le dites-vous pas?

PISON.

Dans le trouble inquiet dont mon âme eſt atteinte,
J'avois preſque oublié que ma flamme eſt éteinte:
Mon eſprit dégagé reprenoit ſes liens;

Et le feu de vos yeux rallumoit tous les miens.
Sufpendez leur pouvoir qui fait naître ma peine,
Pour apprendre en repos quel fujet me ramene :
Et tandis qu'en ce lieu nous voilà fans témoins,
Pour juger de mon zele apprenez tous mes foins.
J'étois parti de Rome, & déjà l'âme émue,
Je voyois l'Aventin difparoître à ma vue,
Lorfqu'avec ce grand air qui fait pâlir d'effroi,
J'ai vu Germanicus avancer près de moi.
Malgré le défefpoir où ma flamme eft réduite,
Votre gloire en danger m'a fait blâmer ma fuite :
Le retour de ce Prince alloit trop éclater ;
Vous l'allez voir paroitre.

AGRIPPINE.

Et je veux l'éviter.

PISON.

Vous, Madame ?

AGRIPPINE.

Oui, Pifon ; c'eft en vain que j'héfite ;
Pour le voir fans allarme il a trop de mérite.
Quand de quelque vertu mon cœur feroit armé,
Vous favez qu'à le vaincre il eft accoutumé.
Ce n'eft pas que ce cœur, fi je l'en voulois croire,
Ne promette à mes vœux d'avoir foin de ma gloire :
Quoi que Germanicus ait fur lui de pouvoir,
De l'efpoir du triomphe il flatte mon devoir :
A ce devoir crédule il fait fans ceffe entendre

Qu'à ses loix, qu'il respecte, il est prêt à se rendre:
Mais, s'il faut tout vous dire, il est si peu constant,
Qu'à l'amour aussi-tôt il en promet autant;
Et je crois, contre un cœur qui chancelle & qui tremble,
Que l'amour & l'amant sont trop forts joints ensemble.
Par pitié pour ma gloire allez donc l'avertir,
Qu'à le voir un moment je ne puis consentir.
Mais à moins d'être prompt vous perdez votre peine;
Il m'a fait prévenir, & je crois qu'on l'amene;
Albin, son confident, vient de sortir d'ici.
Je vous l'apprends.

PISON.

Madame, il me l'a dit aussi.
C'est un homme discret; mais à quoi qu'il s'engage,
Votre gloire est d'un prix qu'il est bon qu'on ménage.
Je n'ai pu, sans douleur, malgré tous vos dédains,
Voir un si grand dépôt en de si foibles mains.
Servez-vous de moi seul; je vous sers avec joie;
Et je rends grâce au Ciel qui m'en offre une voie.
A fuir Germanicus votre vertu consent;
Vous voulez qu'il l'apprenne, & votre ordre est pressant:
J'obéis sans réplique; & de peur qu'on l'amene....

AGRIPPINE.

N'a-t-il point demandé si je le perds sans peine?

PISON.

L'âme toute agitée, & le cœur plein d'ennui,
Il s'eſt enquis à moi ſi vous ſongiez à lui;
Si l'époux qu'on vous donne a pour vous tant de charmes;
Et ſi vous le perdez ſans verſer quelques larmes.

AGRIPPINE.

Qu'avez-vous dit?

PISON.

J'ai dit qu'il vous eût été doux
De n'aimer que lui ſeul, comme il n'aime que vous:
Que ſon rare mérite eſt gravé dans votre âme;
Et qu'un Prince abſolu vous arrache à ſa flamme.

AGRIPPINE.

Et qu'a-t-il répondu?

PISON.

Ses ſoupirs à l'inſtant.....
Mais, Madame, il viendra ſi vous m'arrêtez tant.
Ne vous expoſez point à ce péril extrême:
Les momens durent peu quand on voit ce qu'on aime.
Si Druſus avec lui vous ſurprend ſans témoins.....

AGRIPPINE.

Ah! Piſon, je m'égare; & l'on s'égare à moins.
Allez lui dire..... O Ciel! le voici.

PISON.

Je vous laiſſe.

AGRIPPINE.

Demeurez. Vous préfent j'aurai moins de foibleffe.
Si mon cœur fe hafarde à rien faire de bas,
Ayez foin de ma gloire, & ne le fouffrez pas.
Je promets, puifqu'en vain vous m'aimez l'un & l'autre,
De traiter fon amour comme j'ai fait le vôtre :
En m'aimant fans efpoir, il vous doit être doux
Qu'un héros comme lui foit traité comme vous.

SCENE IV.

AGRIPPINE, GERMANICUS, PISON, ALBIN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

Enfin, Prince, votre âme a lieu d'être contente :
Vos illuftres exploits ont rempli notre attente :
Si l'on doit d'un grand cœur attendre un grand effet,
On attendoit de vous ce que vous avez fait.
Moi, qui pour vous, Seigneur, n'ai rien craint de funefte,
Apprenant vos combats, je devinois le refte;
Et fouvent de ma joie étalant tout l'excès,
En voyant mon vifage on lifoit vos fuccès.

GERMANICUS.

Si de l'Elbe & du Rhin l'audace eſt confondue,
C'eſt à vous plus qu'à moi que la gloire en eſt dûe.
Je dois moins les exploits que j'ai faits en tous lieux,
A l'effort de mon bras, qu'au pouvoir de vos yeux.
L'impatient deſir de revoir tant de charmes,
Animant ma valeur, favoriſoit mes armes :
Plus de mes ennemis ſuccomboient ſous mes coups,
Plus je faiſois de pas qui m'approchoient de vous.
Dans l'eſpoir de m'y rendre & d'avoir cette joie,
Sur des corps expirans je frayois une voie ;
Et trouvois moins de gloire à les priver du jour,
Immolés à l'état qu'immolés à l'amour.
Je vous aime & vous vois; mon bonheur eſt extrême...

AGRIPPINE.

Adieu, Prince.

GERMANICUS.

Me fuir !

AGRIPPINE.

Vous m'aimez ?

GERMANICUS.

Je vous aime.
Aucun autre ſujet ne m'amene en ce lieu :
Vous aimer fait ma joie. Et vous, Madame ?

AGRIPPINE.

Adieu.

Je crains trop un combat dont l'issue est douteuse,
Seigneur.

GERMANICUS.

Et votre fuite est-elle point honteuse ?
Après trois ans d'absence il m'eût été bien doux
De pouvoir plus long-tems demeurer près de vous.
Je m'étois assuré d'une ardeur mutuelle ;
Je croyois comme vous votre flamme immortelle ;
Et que votre beauté qu'on enleve à ma foi,
Charmeroit tout le monde, & ne seroit qu'à moi.
Cependant.....

AGRIPPINE.

Ah! Seigneur, laissez-moi l'innocence ;
Epargnez à ma gloire un soupçon qui l'offense :
A mon cœur tout à vous n'imputez rien de bas,
Et, si l'on vous trahit, ne m'en accusez pas.
Vous m'aimez, je vous fuis, & je le dois sans doute :
Mais vous ne savez pas quelle peine il m'en coûte :
Votre amour défiant en veut être éclairci :

(*à Flavie.*)

Empêchez que Drusus ne nous surprenne ici.
Vous me connoissez, Prince, ou devez me connoître :
Quoi que sente mon cœur, mon devoir est le maître.
Quand par l'ordre d'un pere il fallut vous aimer,
J'obéis avec joie, & me laissai charmer :
Aujourd'hui qu'à mes vœux on impose silence,
J'obéis avec peine, & me fais violence ;

Et loin d'être insensible à de si rudes coups,
Je m'arrache à moi-même en m'arrachant à vous.
En faveur de l'amour tout mon cœur se déclare :
A remplir mon devoir tout mon sang se prépare ;
Et ces deux opposés sont d'illustres tyrans,
Qui demandent de moi des efforts différens.
Si j'écoute le sang que mon feu déshonore,
Mon devoir m'est trop cher pour vous aimer encore :
Si j'entends de l'amour les conseils absolus,
Je vous ai trop aimé pour ne vous aimer plus.
Ma vertu, qui chancele en cet état réduite,
Pour cacher sa foiblesse a recours à la fuite ;
Et, de peur que l'amour n'ébranle le devoir,
N'ôse s'accoutumer au plaisir de vous voir.

GERMANICUS.

Et que fera, Madame, à ma douleur mortelle,
L'inutile secours d'une pitié cruelle ?
Ces regrets si touchans ont pour moi peu d'appas ;
Rendez-moi votre amour, & ne me plaignez pas.
Me vouloir tant de bien, & ne m'en pouvoir faire,
C'est me faire un honneur qui m'est peu nécessaire.
Mon rival, moins aimé, vous épouse demain ;
Quand j'aurois votre cœur, il aura votre main.
Devenu par l'hymen la moitié de vous-même,
Vous serez juste assez pour l'aimer s'il vous aime ;
De ce qui peut vous plaire il sera ses plaisirs ;
Il vous rendra des soins, préviendra vos desirs ;
Votre âme accoutumée à souffrir ses caresses,

Lui rendra ſoins pour ſoins, tendreſſes pour ten-
dreſſes ;
Et, de tout ſon dépit votre cœur de retour,
Vous ferez par vertu ce qu'on fait par amour.
Dans les bras d'un époux poſſeſſeur de vos charmes,
Qui de tant de plaiſirs jouira ſans allarmes ;
D'un ſoupir favorable honorer ma douleur,
C'eſt plaindre mon deſtin ſans le rendre meilleur.
Si vous jettez les yeux ſur mon affreux ſupplice,
Peut-être avoûrez-vous qu'on me fait injuſtice ;
Et me ſouhaiterez, comme à qui fait mes maux,
Une épouſe adorable, & des plaiſirs égaux.
Mais à votre vertu quelqu'effort qu'il en coûte,
Ces plaiſirs ſouhaités valent-ils ceux qu'il goûte ?
Et de votre pitié le ſecours apparent
Rend-il mon ſort moins rude, & mon malheur moins
grand ?

AGRIPPINE.

Je vois avec douleur celle d'un ſi grand homme ;
Mais que puis-je ?

PISON.

Druſus va revenir de Rome ;
De peur de vous trahir je vous le dis tout haut.

AGRIPPINE, *à Piſon.*

Croyez-vous qu'il revienne ?

PISON.

On l'attend.

AGRIPPINE.

Quoi! fitôt ?

GERMANICUS.

Pour calmer un tranfport qui me feroit funefte,
Votre bonté, Madame, aura du tems de refte.
Sauvez-moi de moi-même, & fans plus m'allarmer...

AGRIPPINE.

Je vous l'ai déjà dit, que puis-je enfin ?

GERMANICUS.

M'aimer.

AGRIPPINE.

Vous aimer! ah! Seigneur, qu'ofez-vous me prefcrire ?
Songez-y ; des malheurs vous fouhaitez le pire.
Vous garder ma tendreffe, & l'ofer mettre au jour,
C'eft bleffer ma vertu, fans flatter votre amour.
Car enfin, quoiqu'aimé par l'aveu de mon pere,
A l'époux que j'aurai je me dois toute entiere ;
Et ne préfumez pas qu'en un fort fi cruel
Il échappe à ma gloire un defir criminel.
Par amour l'un pour l'autre amortiffons nos flammes ;
Arrachons de nos cœurs ce qui trouble nos âmes ;
Ne nous fouvenons plus de ces tendres difcours
Que nos yeux éloquens fe faifoient tous les jours :
Effaçons, avec foin, de notre âme obfédée,
Tout ce qui de nos feux peut retracer l'idée ;
Et fi l'heur de m'aimer fait vos plus doux fouhaits,

Veuillez m'aimer aſſez pour ne m'aimer jamais.
Plus je ſuis avec vous, plus j'ai l'âme attendrie ;
Ne me revoyez plus, c'eſt moi qui vous en prie :
Accordez cette grâce à mes vœux empreſſés:
Des maux que je vous fais, c'eſt me punir aſſés.
Remenez-moi, Piſon. Adieu, Prince.

GERMANICUS.

Ah, Madame!
A travers vos diſcours je pénètre en votre âme :
Au fils de l'Empereur votre cœur fait la cour ;
Et votre ambition va trahir mon amour.
Mon rival, près du trône où j'ai droit de prétendre,
Fait que juſques à moi vous craignez de deſcendre.
Je ne murmure point, quel que ſoit votre arrêt :
Mon amour qui vous plut à préſent vous déplaît.
Hé bien! Madame, allez, perdez-en la mémoire ;
A l'appât qu'on vous offre immolez votre gloire :
Ne vous ſouvenez plus que l'amour que je plains,
Etant né de vos yeux, va mourir par vos mains.
Je ſais bien que mon cœur eſt indigne du vôtre ;
Mais, enfin, ſon rebut ſera bon à quelqu'autre :
Et puiſque de l'amour vous paſſez au mépris,
J'aurai ſoin de me rendre à qui vous m'avez pris.
La Princeſſe Émilie, indulgente à mon crime,
Apprenant mon remords, me rendra ſon eſtime :
Obligé, pour vous plaire, à lui manquer de foi,
Vous me coûtiez aſſez pour devoir être à moi.
Vos appas ſéducteurs corrompirent mon zele ;

Pour me donner à vous, je fus ingrat pour elle;
Et d'un prix aſſez grand c'eſt payer vos attraits,
Quand il en coûte un crime à qui n'en fit jamais.

AGRIPPINE.

Je n'attendois pas, Prince, en un ſort ſi contraire,
Un outrage ſi grand d'une bouche ſi chere:
Ce reproche eſt ſenſible; &, ſi vous m'aimiez bien,
A ma juſte douleur vous n'ajouteriez rien.
Vous me connoiſſez mal, ſi vous avez pu croire
Qu'à l'éclat d'un haut rang j'immolaſſe ma gloire:
Si le ſort, qui m'outrage, eût voulu m'être doux,
Ma plus ſenſible joie eût été d'être à vous.
Le bonheur qui m'échappe eſt un bonheur inſigne,
Dont il faut que le Ciel ne me juge pas digne.
La Princeſſe Émilie, attentive à vos ſoins,
Aura plus de mérite, & vous coûtera moins.
A des fers qu'il fuyoit remenez un rebelle:
Loin de faire des vœux contre vous ou contre elle,
Je ſouhaite ardemment, vous ayant enflammé,
Qu'elle vous aime autant que je vous euſſe aimé:
Et pour derniere marque & d'amour & d'eſtime,
Si mes foibles appas vous coûterent un crime,
Pour mettre en ſûreté vos ſublimes vertus,
Déformais par reſpect je ne vous verrai plus.

(*à Piſon.*)

Remenez-moi.



SCENE

SCENE V.

FLAVIE, AGRIPPINE, GERMANICUS, PISON, ALBIN.

FLAVIE.

Madame...

AGRIPPINE.

Ah! que viens-tu m'apprendre?

FLAVIE.

Que le fils de César dans ce lieu se va rendre.
Il arrive de Rome, & s'avance à grands pas.

AGRIPPINE.

Sortez donc vîte, Prince, & ne me perdez pas.
Si Drusus.... Ah! Pison, il y va de ma gloire,
Vous cherchez à me plaire, & je cherche à le croire;
Pour conduire en secret ce Prince en d'autres lieux,
C'est sur vous seul enfin que je jette les yeux.

PISON.

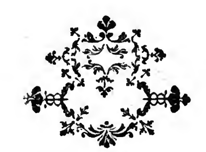
Sur moi! Madame?

AGRIPPINE, *à Germanicus.*

Et vous, dans ce moment funeste;
Seigneur, si du passé le souvenir vous reste,

Par bonté, par justice, ou du moins par pitié;
De son appartement acceptez la moitié.
(*à Pison.*)
Pour l'en faire sortir avec pleine assurance,
D'un moment favorable attendez l'occurrence.
Si Drusus l'apperçoit, l'apparence me perd;
Cependant tout mon crime est de l'avoir souffert.
Comme au meilleur ami que j'aie eu de ma vie,
C'est mon honneur, Pison, qu'ici je vous confie:
Et, si j'ôse avec vous m'expliquer à mon tour,
Vous n'êtes pas le seul que maltraite l'amour.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, PISON.

FLAVIE.

Dans votre appartement le Prince va ſe rendre ;
J'ai devancé ſes pas pour venir vous l'apprendre.
Du ſecret qu'on lui cache il ſemble être éclairci ;
Quelqu'un peut avoir vu Germanicus ici.
Agrippine du moins obſtinée à le croire,
A vos ſoins obligeans recommande ſa gloire.
Si le bien de lui plaire a pour vous des appas,
Dans un ſi grand péril ne l'abandonnez pas.
Quoiqu'au fils de Céſar elle ſoit ſi fidelle,
L'apparence d'un crime eſt un crime pour elle ;
Et ſi l'on voit ici ſon rival triomphant,
Tout condamne Agrippine & rien ne la défend.

PISON.

Aſſez loin de ce lieu je viens de le conduire :
Pour la mettre en repos retournez l'en inſtruire.
Je l'aurois été voir pour lui donner avis
Que le chemin de Rome eſt celui qu'il a pris.

Sûr de mette un obstacle à l'hymen qu'il redoute ;
Je n'ai pu le contraindre à prendre une autre route.
Dût-il rendre à jamais ses jours infortunés.....

FLAVIE.

La Princesse saura ce que vous m'apprenez,
Seigneur ; & de ce pas je m en vais tout lui dire.
Le Prince qui paroît fait que je me retire.
Adieu. Souvenez-vous que l'on voit aujourd'hui
Une fille d'Auguste implorer votre appui.

SCENE II.

DRUSUS, PISON.

DRUSUS.

Si j'en crois un grand bruit qui se vient de répandre,
Mon rival est dans Rome, ou du moins s'y va rendre.
Près du Mont Apennin Rufus l'a rencontré :
L'Empereur par lui-même en vient d'être assuré.

PISON.

Votre rival, Seigneur ? Germanicus ?

DRUSUS.

Lui-même.
Rome de son retour montre une joie extrême ;

Et déjà le Sénat qui se veut assembler,
Des suprêmes honneurs croit le devoir combler.
D'un Consul seulement son audace est blâmée ;
Il soutient qu'à sa flamme il immole une armée,
Que c'est insulter Rome, & braver sa grandeur,
Et qu'à sa discipline elle doit sa splendeur :
Enfin, qu'un Général promet, jure & s'oblige
De la faire observer, s'il voit qu'on la néglige ;
Et que, pour une faute utile à son pays,
Manlius autrefois sacrifia son fils.
Mais le peuple charmé, loin de vouloir l'entendre,
Pour servir mon rival s'offre à tout entreprendre :
Son zele impétueux, dont j'ai vu les effets,
Lui prodigue des noms qu'Auguste n'eut jamais.
On s'assemble par-tout, & par-tout on le nomme
Le plus grand des Césars, l'espérance de Rome,
L'inébranlable appui de l'Empire Romain ;
Et, pour dire encor plus, l'honneur du genre humain.

PISON.

Ce bruit qui vous allarme est-il su d'Agrippine ?

DRUSUS.

Ce bruit m'allarme moins qu'on ne se l'imagine.
Plût au Ciel !... Vous m'aimez, & vous êtes discret :
Un secret su de vous n'en est pas moins secret.
Rome sait que pour moi votre zele est extrême :
Agrippine cent fois me l'a dit elle-même :
Que je l'épouse ou non, je suis bien informé
Qu'il ne tient pas à vous que je n'en sois aimé.

Quand je vous ai ſurpris lui parlant de ma flamme,
Il ſembloit que ſes yeux en cauſoient dans votre âme.
Pour lui mieux exprimer ce que ſentoit mon cœur,
Votre zele obligeant empruntoit mon ardeur :
(Vous me l'aviez promis ; mais je vous le confeſſe)
Vous n'avez que trop bien tenu votre promeſſe.

PISON.

Moi, Seigneur ?

DRUSUS.

Oui, Piſon ; je dois trop à vos ſoins:
Je vivrois plus heureux, ſi je vous devois moins.
Car enfin c'eſt en vain que l'Empereur s'obſtine
A vouloir que mon cœur ſoit le prix d'Agrippine.
J'admire ſes appas, j'adore ſes vertus;
Je crois l'avoir aimée, & je ne l'aime plus.
Voilà le grand ſecret que j'avois a vous dire.
Les attraits de Livie ont ſur moi trop d'empire.
Mon cœur, qui dans ſes fers a ſi long-tems vécu,
Par ſes premiers vainqueurs eſt de nouveau vaincu.
J'appréhendois Livie, & je l'ai tantôt vue ;
En voulant me parler, ſon âme s'eſt émue ;
Prête à me reprocher mon crime & ſa bonté,
Un retour de tendreſſe a trahi ſa fierté.
Quoique l'emportement pour ſon ſexe ait des charmes,
Son amour à ſes yeux n'a permis que des larmes ;
Et ſon tendre courroux, ſa paiſible douleur,
Contre mon injuſtice ont révolté mon cœur.

Je ne vous dirai point d'un objet qui ſait plaire
Quel effet une larme eſt capable de faire :
Si vous avez aimé, Piſon, vous ſavez bien
Qu'aux pleurs d'une maitreſſe on ne refuſe rien :
De ces pleurs tout-puiſſans le charme imperceptible
Dans le cœur le plus dur trouve un endroit ſenſible ;
Et je me voudrois mal, ſi des yeux pleins d'appas
Répandoient une larme, & ne me touchoient pas.

PISON.

Ce retour vers Livie a droit de me ſurprendre :
Vous lui devez le cœur que vous lui voulez rendre ;
Mais après tout, Seigneur, à vous parler ſans fard,
Y ſonger à préſent, eſt y ſonger trop tard.
Autant que je l'ai pu, j'ai condamné l'envie
Qui vous fit pour une autre abandonner Livie :
Vous paſſiez ſous ſes loix des moments aſſez doux ;
Elle n'aimoit, Seigneur, & n'aime encor que vous.
Un amour ſi conſtant pour un amant rebelle,
Vous prête un digne exemple à demeurer fidele :
Tout parle en ſa faveur ; mais enfin....

DRUSUS.

Ah! Piſon ;
Elle vient : vos conſeils ne ſont plus de ſaiſon.
Laiſſez-nous ſeuls.



SCENE III.

LIVIE, DRUSUS.

LIVIE.

Seigneur, vous auriez quelque peine
A vous imaginer le sujet qui m'amene.
Je ne viens point ici par d'indignes soupirs,
Mandier le retour de vos ardens desirs:
Je laisse, en leur amour, à d'obscures Princesses,
La honte de descendre à de telles bassesses;
Et le fils de César feroit trop acheté
S'il rentroit dans mes fers par une lâcheté.
Sœur de Germanicus, veuve d'un fils d'Auguste,
La fierté que je montre est peut-être assez juste.
Toute juste qu'elle est, je confesse pourtant
Que pour vous autrefois je n'en avois pas tant:
Pour ne pas être ingrate à l'amour le plus tendre,
Que pour une Princesse un héros puisse prendre,
(Car, il faut l'avouer, estimé de chacun,
Il sembloit qu'à l'Etat vous en promettiez un:)
Je vous aimai, Seigneur: si j'osois vous le taire,
Vous pourriez m'accuser de n'être pas sincere;
Et, pour vous faire voir à quel point je le suis,
Je sens que je vous hais autant que je le puis.
Le trouble où je vous vois me découvre sans peine,
Que ma vue en ce lieu vous allarme & vous gêne.

Vous craignez qu'Agrippine adreſſe ici ſes pas :
Raſſurez-vous, Seigneur, je n'y tarderai pas.
Je cherchois à vous perdre, & m'étois applaudie
D'avoir tant de témoins de votre perfidie :
Ces billets d'un ingrat, dont le cœur m'étoit cher,
D'autant plus criminels qu'ils ont l'art de toucher ;
Ces écrits dangereux dont j'ai fait mes délices,
Qui pour charmer mes ſens ont été vos complices ;
Ces impoſteurs, enfin, qui m'ont oſé trahir,
Si je les faiſois voir, vous feroient trop haïr.
Je vous les rends : mon cœur eſt aſſez magnanime
Pour ſe faire un plaiſir de cacher votre crime :
Et, ſans faire éclater un indigne courroux,
Je vous laiſſe le ſoin de me venger de vous.
Le deſtin des ingrats d'ordinaire eſt funeſte ;
Et, ſi de ma bonté la mémoire vous reſte,
Et que vous l'oppoſiez à votre trahiſon,
Il ſuffira de vous pour m'en faire raiſon.
Tenez, Prince.

DRUSUS.

Madame, au nom de ce que j'aime...
En croirez-vous mon cœur, s'il dit que c'eſt vous-même ?

LIVIE.

Moi ! Seigneur ?

DRUSUS.

Vous pouvez, pour hâter mon trépas,
Avoir la cruauté de ne me croire pas.
Vous aimer, vous le dire après mon inconſtance,

C'eſt vous faire, ſans doute, une nouvelle offenſe;
Mais duſſé-je être en bute à tout votre courroux,
Il n'eſt rien de ſi vrai que je n'aime que vous.
Au nom des Dieux, témoins de cet amour extrême,
Et pour dire encor plus, au nom de ce que j'aime,
Pour ne pas m'expoſer à des maux infinis,
Oubliez le forfait qui nous a déſunis.
Je ſais qu'en vous quittant je vous fis un outrage,
Que pardonne avec peine un généreux courage:
A vos rares bontés mon cœur accoutumé,
Goûtoit tranquillement la douceur d'être aimé:
Je vivois dans vos fers, & fus m'offrir à d'autres,
Plus peſans mille fois que ne le ſont les vôtres:
L'Empereur le voulut, & pouvoit tout oſer.
Je ne le cite point pour me faire excuſer.
Si j'avois eu pour vous cet amour pur & tendre,
Que depuis mes remords vos appas m'ont fait prendre,
Les Dieux, joints à Céſar qui m'a donné le jour,
Me l'auroient arraché, plutôt que mon amour.
Mon retour dans vos fers rend leur gloire plus grande.
Pour n'en plus échapper je vous les redemande.
Daignez rendre le calme à mes ſens agités:
J'ai repris mon amour, reprenez vos bontés;
Ne déſeſpérez point un cœur qui vous adore:
S'il eut l'heur de vous plaire, il vous doit plaire encore;
Epris de vos vertus, charmé de vos attraits,
Il eſt plus amoureux qu'il ne le fut jamais.
J'en atteſte des Dieux la majeſté ſuprême,
J'en atteſte.....

LIVIE.

Autrefois vous en usiez de même.
Vos perfides sermens tant de fois redoublés,
Par votre ingratitude ont été violés.
Non, non; le repentir où votre âme est forcée
Ne rend pas son éclat à ma gloire offensée;
Dans le rang où je suis, & du sang dont je sors,
Ce seroit me trahir qu'accepter un remords.
Epargnez-moi, Seigneur, la honte qu'il imprime;
Il n'est point de remords que ne précede un crime;
Et qui m'a fait l'affront de m'arracher sa foi,
N'a plus rien à m'offrir qui soit digne de moi.
Vous m'avez outragée, & ce m'est une joie,
Que d'un juste remords votre cœur soit la proie.
Je voudrois que le Ciel, pour combler mes souhaits,
Vous forçât à m'aimer autant que je vous hais.
Au moins à votre tour vous verriez par vous-même
Combien touche un mépris qui part de ce qu'on aime:
Quoique dans cet état la raison puisse offrir,
C'est de tous les tourmens le plus rude à souffrir.
Vous sentiriez, pour peu que vous soyez sensible,
Ce qu'a de plus affreux le sort le plus terrible:
Pour vous tyranniser tout prendroit mon parti,
Et vous ne sentiriez que ce que j'ai senti.

DRUSUS.

Hé bien! Madame, hé bien! si pour vous satisfaire
Le retour de mes feux vous étoit nécessaire,
S'il faut vous adorer pour mieux sentir vos coups;

Ne perdez point de tems, Madame ; vengez-vous.
A d'éternels mépris abandonnez un traître :
J'ai pour vous un amour qui ne sauroit plus croître ;
Et pour bien éprouver toutes vos cruautés,
Me voilà dans l'état où vous me souhaitez :
Je ne m'oppose point à cette juste envie ;
A qui vit sous vos loix c'est un bien que la vie :
Tandis que vous m'aimiez, j'en avois quelque soin.
Si vous ne m'aimez plus, je n'en ai plus besoin :
Je vous l'offre avec joie, & la perdrai sans peine,
Si je fais en mourant expirer votre haine ;
Et qu'après mon trépas votre courroux éteint
Laisse à mon triste sort la douceur d'être plaint.
A votre amour trahi je dois ce sacrifice :
Mon cœur qui fit le crime aura soin du supplice ;
Et mon dernier soupir offert à vos appas,
Justifiera . . . .

LIVIE.

Seigneur, ne m'attendrissez pas.
Si je m'étois rendue à vos fausses tendresses,
Vous me seriez garant de toutes mes foiblesses.
Contentez-vous du trouble où vous me réduisez ;
Je vous haïrai trop, si vous me séduisez.
Cessez de m'étaler le remords qui vous gêne ;
Vous me faites douter du succès de ma haine :
Et prête à me venger de votre trahison,
Vous corrompez, ingrat, jusques à ma raison :
Elle, mon cœur & vous, tout cherche à me surprendre.

Reprenez vos écrits, si vous les voulez prendre,
Seigneur, je risque trop à demeurer ici.

DRUSUS.

Hé bien! je les reprends; vous le voulez ainsi.
Mais, s'il vous reste encor quelqu'ombre de tendresse;
Souffrez que de nouveau mon cœur vous les adresse;
Et que tant de sermens une fois violés,
Pour ne l'être jamais, vous soient renouvellés.
Laissez-moi vous redire :

(*Il lit un des billets que Livie lui a rendus.*)

Adorable Livie,
Quand je songe aux honneurs qui me sont destinés,
Je crois avoir perdu les momens de ma vie
Que je ne vous ai pas donnés.
Gloire, plaisirs, grandeurs, sans vous tout m'importune;
Je borne à vous aimer mon plaisir, ma fortune;
J'en fais mon suprême bonheur:
Que toujours à mes vœux votre bonté réponde;
Et je renoncerois à l'empire du monde
Pour l'empire de votre cœur.
Laissez-moi vous redire :

(*Il en lit encore un autre.*)

Il est vrai ma Princesse;
César me sollicite à reprendre ma foi;
Il veut que j'aime ailleurs; mais en vain il m'en presse;
L'amour plus absolu m'impose une autre loi.

Si je m'oublie assez pour vous être infidele,
Puissent les Dieux vengeurs prendre votre querelle,
Et me faire l'objet de leur juste courroux :
Il n'est point de tourment qui me semble assez rude
Pour punir mon ingratitude,
Si je puis soupirer pour une autre que vous.

Généreuse Livie, en ce moment funeste,
Ne me condamnez pas à relire le reste :
Ces billets si chéris, tant qu'a duré ma foi,
Sont autant de témoins qui parlent contre moi.
Plus ils marquent d'amour, plus j'ai l'âme confuse ;
Je sais que pour mon crime il n'est guere d'excuse ;
Et quand il en seroit, si j'en osois donner,
Vous auriez moins de gloire à me le pardonner.
Tandis que votre haine est encor suspendue,
Je laisse à vos bontés toute leur étendue ;
Et ne veux point, Madame, essayer par mes soins
D'être plus innocent & de vous devoir moins.
Je ne suis pas le seul dont on blâme l'audace,
Ni le premier coupable à qui l'on a fait grâce ;
Ne vous obstinez point à me la refuser ;
J'ai le cœur assez grand pour n'en pas mal user ;
Et le crime fatal que j'osai me permettre,
M'a coûté trop de maux pour jamais en commettre.
Rendez-moi votre cœur, & calmez le courroux....

LIVIE.

Quand je vous le rendrois, ingrat, qu'en feriez-vous ?
Vous épousez demain la Princesse Agrippine :

On l'arrache à mon frere, & l'on vous la destine:
Pour son intérêt seul je fais tout sur ce point.

DRUSUS.

Non, Madame; demain je ne l'épouse point.
J'ai tantôt vu César. Agrippine, qu'il gêne,
A l'hymen que je fuis ne consent qu'avec peine;
Elle attend le héros qui la sut enflammer,
Et demande du tems pour apprendre à m'aimer.
César, qui doit l'empire à son ayeul Auguste,
N'a pu lui refuser une grâce si juste:
Le jour de notre hymen est remis à son choix;
Et mon supplice, enfin, est différé d'un mois.
Pour m'arracher, Madame, à cet hymen funeste,
Rendez moi votre cœur, & je réponds du reste.
Avant qu'un mois s'écoule, & qu'il soit expiré,
L'Empereur est mon pere, & je l'attendrirai.
Chaque jour à ses pieds j'irai verser des larmes,
Chaque jour à ses yeux j'irai vanter vos charmes.
Sensible à mon amour il en sera l'appui;
Et votre seul mérite obtiendra tout de lui.
Que si tant de douleur ne peut vous satisfaire,
Au moins en m'oubliant songez à votre frere.
Il adore Agrippine, & la veut adorer;
L'arracher à ses feux c'est le désespérer;
De son sort & du mien je vous rends la maitresse.

LIVIE.

Seigneur, par trop d'endroits vous tentez ma foiblesse,
C'est, après votre crime, un nouvel attentat,

Que d'appeller mon frere au ſecours d'un ingrat.
Je me défendrai mal pour peu qu'il vous appuie ;
Et de peur de me rendre il eſt tems que je fuie ;
Ma haine, en ſa faveur, auroit peine à durer.

DRUSUS.

Si je le rends heureux, qu'ai-je lieu d'eſpérer ?
Deviendrez-vous ſenſible à l'ardeur qui m'anime ?
En faveur de ce frere oublirez-vous mon crime ?
Vous contenterez-vous des maux que j'ai ſoufferts ?
Me ſera-t-il permis de rentrer dans vos fers ?

LIVIE.

Rendez mon frere heureux, ſi vous pouvez le faire ;
Une belle action n'attend point de ſalaire.
Et s'il vous en faut un.....

DRUSUS.

Hé bien ! Madame ?

LIVIE.

Adieu.

La Princeſſe Agrippine arrive dans ce lieu.
Servez Germanicus, l'occaſion eſt belle.



SCENE IV.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

AGRIPPINE.

Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle.
Je perds Germanicus, & le perds à regret;
Je vous honore trop pour en faire un ſecret.
Je l'aimois tendrement. N'en prenez point d'allarmes.
Puiſqu'il faut pour jamais oublier tant de charmes,
Pour m'en faire un devoir je ſuis prête demain,
En préſence des Dieux de vous donner la main.

DRUSUS.

O Ciel!

AGRIPPINE.

D'aucun ſoupçon n'ayez l'ame bleſſée;
Si je n'ai pas d'abord cette ardeur empreſſée,
Ces deſirs violens, & ces tranſports ſi doux,
Qui deviennent permis en faveur d'un époux:
Votre bonté, Seigneur, à qui tout eſt poſſible,
Avec un peu de tems me rendra plus ſenſible.
Juſques-là, s'il ſe peut, ſouffrez que chaque jour
Un auſtere devoir vous tienne lieu d'amour.
Je n'abuſerai point d'une bonté ſi rare:
Et par la complaiſance où mon cœur ſe prépare,
Vous aurez de la peine à vous appercevoir
Si j'agis par amour, ou ſi c'eſt par devoir.

DRUSUS.

Non, c'eſt trop vous gêner ; l'Empereur pour vous plaire
Conſent que pour un mois notre hymen ſe differe.
Je l'ai vu par votre ordre ; &, ſans être en courroux,
Il m'a promis.....

AGRIPPINE.

Seigneur, je l'ai vu depuis vous.
Je viens de le quitter ; &, pour ne vous rien taire,
L'effort qu'en ma faveur vous avez daigné faire,
Ce que ſur vos deſirs vous avez de pouvoir,
Suffit pour m'enſeigner à faire mon devoir.
Je ſuis prête à demain pour le grand hyménée
Qui doit à votre ſort unir ma deſtinée :
Je l'ai dit à Céſar ; & viens vous aſſurer
Qu'il n'eſt plus à mon choix de pouvoir différer :
Demain aux yeux de Rome il faut qu'il s'accompliſſe.
Et quoique cet hymen me doive être un ſupplice,
J'impoſerai ſilence à ma juſte douleur ;
Mes yeux ne diront rien du trouble de mon cœur :
En vous donnant ma foi, j'oublîrai que j'immole
Un héros preſque égal aux Dieux du Capitole :
J'oublîrai que ma main étoit due à ſes ſoins ;
Et, ſi je ne vous aime, on le croira du moins.
Pour prix d'un tel effort, & d'un tel ſacrifice,
Du reſte de ce jour ſouffrez que je jouïſſe ;
Et que ſi près, Seigneur, de vivre ſous vos loix,
Je ſois en liberté pour la derniere fois.

DRUSUS.

Madame, j'obéis. Ce que je viens d'entendre
Me ſurprend d'autant plus que je n'oſois l'attendre.
Votre bonté m'accable; & je jure à vos yeux....
Quand j'aurai vu Céſar je m'expliquerai mieux.

SCENE V.

AGRIPPINE, FLAVIE.

AGRIPPINE.

HÉ bien! Flavie, hé bien! ſeras-tu ſatisfaite?
Trouves-tu maintenant ma victoire imparfaite?
Ai-je aſſez bien rempli mon ſévere devoir?
A mes ſens interdits reſte-t-il quelque eſpoir?

FLAVIE.

Madame, je comprends quel chagrin vous dévore;
Si pour Germanicus vous ſoupirez encore:
Mais vouloir que Druſus vous épouſe demain;
Avec tranquillité lui donner votre main;
Vous ranger ſous ſes loix avant qu'on vous en preſſe;
Prévenir ſes ſoupçons, ménager ſa tendreſſe;
Dérober tout eſpoir au grand Germanicus;
Tout cela dit aſſez que vous ne l'aimez plus.

AGRIPPINE.

Attends, attends, Flavie, à tenir ce langage;

Que le ſort inflexible ait épuiſé ſa rage ;
Et qu'aux yeux du Sénat, comme je l'ai promis ;
D'un tyran odieux j'aye épouſé le fils.
Dès qu'il aura ma main, dût ce fils de Tibere
Se montrer envers moi plus cruel que ſon pere ;
J'oublîrai le héros dont mon cœur eſt charmé ;
Et je le haïrai de l'avoir trop aimé.
Juſques-là je veux bien t'avouer ma foibleſſe ;
Il a tous mes deſirs, & toute ma tendreſſe :
Dans le cœur qu'on lui vôle il a fait des progrès
Qu'on ne détruira point tant qu'il en ſera près.
Avant qu'à le revoir je ſois accoutumée,
Je veux que mon hymen le renvoye à l'armée.
L'amour que j'ai pour lui me deviendroit fatal,
Si je ne me hâtois d'épouſer ſon rival.
Depuis que je l'ai vu, la douleur qui l'accable
M'a cauſé pour Druſus une haine implacable ;
Et, ſi durant un mois je le vois tous les jours,
Mon amour & ma haine augmenteront toujours.
Je ne veux point aimer, quand l'amour eſt un crime ;
Je ne veux point haïr ce qu'il faut que j'eſtime.
Et puiſque malgré moi l'on m'enchaîne à Druſus,
Il eſt de mon devoir de fuir Germanicus.
Pour ſauver ma vertu dans ce déſordre extrême,
Je fais ce que je puis, je m'immole moi-même :
Je me perds. Mais, Flavie, un cœur comme le mien,
Quand la gloire a parlé, ne conſulte plus rien.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, PISON.

PISON.

MADAME, pardonnez à mon impatience;
J'ai befoin en fecret d'un moment d'audience:
Ce que je dois vous dire eft affez délicat
Pour éviter la foule, & pour craindre l'éclat.
Mes jours font en danger, & ce mot doit fuffire,
Si quelqu'autre que vous fait ce que je vais dire:
Mais duffé-je périr, tout me femblera doux
Quand j'aurai fignalé l'amour que j'ai pour vous.
Je mourrai fans regret, fi l'objet que j'adore....

AGRIPPINE.

Téméraire Pifon, qu'allez-vous dire encore?
Ma coupable indulgence entretient votre erreur:
Mais fi vous n'étouffez cette imprudente ardeur;
Si jamais vous ofez par un pareil hommage
Faire au fang des Céfars un fi cruel outrage;
Si vous ne refpectez le peu que j'ai d'appas;
Si vous vous oubliez, je ne m'oublirai pas.

Etouffez cette ardeur dont ma gloire murmure.
Vous ne pouvez m'aimer fans me faire une injure.
Car pour ofer prétendre à vous voir mon époux,
Le Ciel met trop d'efpace entre Agrippine & vous.
Rentrez-donc en vous-même, & voyez qui vous êtes.
Drufus ne faura point l'affront que vous lui faites :
Quelque pitié qu'excite un fi foible rival,
Il trahiroit fon rang à vous en vouloir mal.
Je lui veux épargner cette indigne vengeance.
Mais par votre refpect méritez mon filence.
A de moindres objets accoutumez vos vœux,
Et ne me forcez point à plus que je ne veux.
Après un tel avis je fuis prête d'apprendre
Ce que vous témoignez me vouloir faire entendre :
Sûre qu'à votre orgueil que je viens d'abaiffer,
Il n'échappera rien qui me puiffe offenfer.

PISON.

Malgré ce fier mépris je ne perds pas l'envie
De vous être fidele aux dépens de ma vie.
Quoi que fous votre empire un cœur puiffe endurer,
A toutes vos rigueurs j'ai fu me préparer.
Mon fort, que vos bontés pouvoient rendre moins rude,
Eft d'avoir plus d'amour que vous d'ingratitude ;
Et vous condamnerez votre injufte courroux,
Quand vous aurez appris ce que je fais pour vous.
Quoique Germanicus foit la gloire de Rome,
Et que le monde entier n'ait pas un plus grand homme ;
Quoique de fa défaite il ait vengé Varus,

Assujetti le Rhin, soumis Arminius ;
Quoiqu'il ait des vertus dignes qu'on le révere,
Le bruit de ses exploits est suspect à Tibere ;
Et pour le Consulat il me fait désigner,
Si je veux cette nuit l'aller assassiner.

AGRIPPINE.

L'assassiner, Pison ?

PISON.

Je l'ai promis, Madame.

AGRIPPINE.

Tu l'as promis ! Sais-tu que c'est m'arracher l'âme ?
Pourras-tu sans remords te noircir à ce point ?

PISON.

Madame, au nom des Dieux, ne vous emportez point.
C'est me perdre.

AGRIPPINE.

Est-ce à tort, cruel, que je m'emporte ?
Que je te perde ou non, malheureux ! que m'importe ?
Si tu perds un héros qu'adore l'univers,
Ce qui peut y rester vaut-il ce que tu perds ?
Pour transmettre à ta race une gloire infinie,
Le premier des Césars épousa Calphurnie :
La vertu des Pisons qu'on te voit dédaigner,
Eut le bien de lui plaire, & l'honneur de régner ;
Et pour le Consulat qu'on vient de te promettre,
Le plus noir des forfaits t'est facile à commettre ?

Et tu vas acquérir, par un crime odieux,
Ce que par leurs vertus ont acquis tes ayeux!

PISON.

Ce que j'ai fait pour vous vous permet-il de croire
Que je trahiſſe enſemble & ma flamme & ma gloire;
Et qu'oſant violer les droits les plus ſacrés,
J'immole inſolemment ce que vous adorez?
Ne vous allarmez point. Quoi qu'on m'ait fait promettre,
Ce forfait par un autre auroit pu ſe commettre:
Et, tandis que Céſar s'en remet à mes ſoins,
Un plus méchant que moi n'entreprend rien au moins.
Si mon zele apparent n'eût abuſé Tibere,
Peut-être pour ce crime eût-il choiſi mon frere:
J'ai honte de le dire, ennemi des vertus,
Pour complaire à Plancine il haït Germanicus.
Appuyé de Tibere il le perdra ſans doute,
Si de la Germanie il ne reprend la route.
Pour le chaſſer de Rome, employez aujourd'hui
Le pouvoir abſolu que vous avez ſur lui.
Depuis l'ordre cruel que Céſar m'a fait prendre,
J'ai vu Germanicus, mais ſans lui rien apprendre:
Je me ſuis contenté de lui faire ſavoir
Qu'avec empreſſement vous cherchiez à le voir.
L'Empereur qui lui parle, & qui ſait l'art de feindre,
Par de fauſſes bontés veut l'empêcher de craindre;
Et, pour mieux déguiſer ce qu'il a réſolu,
Pour demain avec lui votre hymen eſt conclu.

Quelque

Quelque espoir qui le flatte, ordonnez qu'il s'absente.
C'est un appât mortel que César lui présente :
Cette fatale nuit finiroit son destin ;
Et Rome sous Tibere a plus d'un assassin.
Voilà ce qu'en secret je voulois vous apprendre ;
Germanicus, Madame, en ce lieu se va rendre.
C'est à vous, qui l'aimez, à faire un digne effort
Pour dérober ce Prince à son malheureux sort.
Ce que je vous demande, en faveur de mon zele,
Est de m'aider vous-même à vous être fidèle ;
Et de taire un secret qui pourroit me ravir
L'honneur que je reçois quand je puis vous servir.

AGRIPPINE.

Pardonnez, cher Pison, si l'horreur d'un tel crime
Vous a pour un moment dérobé mon estime :
Dans les premiers transports d'un si juste courroux
J'aurois fait même injure à tout autre que vous.
Drusus d'un si grand crime est sans doute complice,
Pison ?

PISON.

L'en soupçonner, c'est lui faire injustice.
Pour son propre intérêt, le sensible Drusus
Voudroit vous voir unie avec Germanicus.
De l'état de son âme il m'a fait confidence ;
Et je sais.... Mais adieu, Germanicus s'avance :
Parlez-lui, le tems presse ; & sans faire aucun bruit,
Empêchez que dans Rome il ne passe la nuit.

SCENE II.

GERMANICUS, AGRIPPINE.

GERMANICUS.

Je ne ſais de quel œil vous verrez un coupable,
Dont l'amour violent rend le crime excuſable:
J'ai tantôt, je l'avoue, avec un peu d'aigreur,
D'un injuſte reproche accablé votre cœur;
Vous en avez pleuré; je l'ai vu; mais, Madame,
La douleur de vous perdre interdit bien une âme;
Et dans un tel malheur un modeſte courroux
Auroit mal exprimé ce que je ſens pour vous.
Quand on aime ardemment, & qu'on perd ce qu'on aime,
On ſe fait un plaiſir de ſe perdre ſoi-même;
Et ſi par votre hymen on m'eût déſeſpéré,
A de plus grands efforts je m'étois préparé.
Mais Céſar que j'ai vu, loin de m'être contraire,
M'a reçu comme un fils attendu de ſon pere:
J'ai quitté ſon armée; & ce crime eſt de ceux
Dont en un Général l'exemple eſt dangereux.
Cependant ſa tendreſſe excuſant mon audace,
Il ne m'en a parlé que pour me faire grâce;
Et dans le Capitole il conſent que demain
Vous me combliez de gloire en me donnant la main.
Que vois-je? Me trompé-je? Ou pleurez-vous encore

Ma Princeſſe ?

AGRIPPINE.

Seigneur, ſi je ne vous adore,
Si vous n'êtes vous ſeul l'objet de tout mon ſoin,
Me puniſſent les Dieux que j'en prends à témoin.
Vous avez cru tantôt ma conſtance affoiblie ;
Cet outrage eſt cruel : mais, Seigneur, je l'oublie.
C'eſt un crime forcé dont mon cœur vous abſout :
L'amour qu'on déſeſpere eſt capable de tout.
O Ciel ! qui tant de fois a pris ſoin de ſa gloire,
Permets que ce héros m'aime aſſez pour me croire :
Sauve l'appui de Rome, & mets dans mes diſcours
Un charme aſſez puiſſant pour conſerver ſes jours.
Je vous aime, Seigneur, nul Romain ne l'ignore ;
Je l'ai dit en tous lieux, & veux le dire encore ;
Céſar, Druſus, Livie & Piſon ſavent tous
Si j'ai d'ambition que celle d'être à vous.
Mon cœur, qui de vos vœux s'eſt attiré l'hommage ;
Voudroit même pouvoir vous aimer davantage ;
Et, ſi quelque douleur rend mes ſens agités,
C'eſt d'avoir moins d'amour que vous n'en méritez.
Vous en allez douter : le malheur qui m'accable
M'ôte juſqu'au plaiſir de me rendre croyable ;
Et d'infidélité vous m'allez ſoupçonner,
Quand je vous aurai dit qu'il faut m'abandonner.

GERMANICUS.

Moi, Madame ?

AGRIPPINE.

Seigneur, je souffre par avance
Tout ce qu'a de cruel cette fatale absence :
Je prévois tous les maux qui me vont accabler ;
Et je ne puis enfin les prévoir sans trembler.
Ma fortune demain ne sera plus douteuse ;
J'épouserai Drusus ; je serai malheureuse :
Mais n'importe ; partez, pour ne plus me revoir :
Laissez en me quittant l'amour au désespoir ;
Je vous l'ordonne même avec un cœur tranquille.
Il y va de vos jours, tout doit m'être facile ;
Et, pour tromper le sort qu'il vous faut redouter,
Je n'examine point ce qui m'en doit coûter.

GERMANICUS.

Et qui peut mettre obstacle au succès de ma flamme ?
Excepté vos rigueurs, qu'ai-je à craindre, Madame ?
Que pourra de Drusus l'inutile courroux ?
Les bontés de César me répondent de vous.
Vous le verrez demain, pour consacrer ma gloire,
D'un triomphe superbe honorer ma victoire ;
Je m'y suis opposé, mais sans rien obtenir ;
Et je viens de sa part vous en entretenir.
Demain César & moi....

AGRIPPINE.

Point de demain, de grâce ;
D'un péril trop certain cette nuit vous menace :
Seigneur, il faut sur l'heure abandonner ce lieu ;

Dût m'en coûter la vie en vous difant adieu.
Il m'eft trop important que votre gloire éclate,
Pour voir d'un œil jaloux l'honneur dont on vous flatte:
Avoir mis fous le joug tant de fiers ennemis,
Les Ubiens défaits, les Bataves foumis,
Et les peuples fameux de ces plaines fécondes
Que l'Elbe & le Danube arrofent de leurs ondes;
Les avoir tous, Seigneur, attaqués & vaincus,
C'eft ce qu'on attendoit du grand Germanicus.
Après de tels exploits le triomphe eft bien jufte;
Mais nous ne fommes plus fous le regne d'Augufte:
Satisfait des lauriers moiffonnés par fon bras,
Ceux qu'un autre cueilloit ne le chagrinoient pas.
Mais depuis que des Dieux il augmente le nombre,
Rome de fa fplendeur ne conferve que l'ombre;
Et fous un Empereur qui ternit fon éclat,
S'être acquis tant de gloire eft un crime d'Etat.
Partez, vous dis-je.

GERMANICUS.

Hé quoi! voulez-vous que je croie
Que l'efpoir de me perdre eft ce qui fait fa joie?
Et que de mon retour il feint d'être charmé,
Pour m'ôter tout fujet de paroître allarmé?
Quoi qu'on vous en ait dit, jugez mieux de Tibere:
Adopté pour fon fils il me tient lieu de pere;
Des volontés d'Augufte il fe fait une loi;
Et Drufus pour fa gloire eft moins fon fils que moi.
De quelque œil qu'il le voie en cette conjoncture,

Drusus n'est qu'un présent que lui fit la nature ;
Un fruit qu'il attendoit du conjugal lien,
Et dont pour s'aggrandir il ne prétendoit rien ;
Mais suivant ce qu'Auguste eut le soin de prescrire,
Le don qu'il fit de moi fut suivi de l'empire ;
Et, pour tout dire enfin, l'univers est le prix
Des bontés qu'eut César de m'accepter pour fils.
Il est vrai que ce Prince, au moins en ma présence,
Entre Drusus & moi met de la différence :
De mes foibles exploits il parle avec chaleur,
Approuve ma conduite, éleve ma valeur ;
En un mot je crois être estimé de Tibere,
Comme l'étoit d'Auguste, Agrippa votre pere :
Il m'aime ; il m'en assûre avec sincérité ;
Et je serois ingrat si j'en avois douté.
Plût-au-Ciel que vous-même eussiez vu ses caresses,
Et ce qu'un si grand Prince a montré de tendresses !
Vous en seriez touchée, & loin de le haïr....

AGRIPPINE.

Ah ! Seigneur, qu'un héros est facile à trahir !
Et que, lorsqu'on possede une vertu sublime,
On se livre aisément aux embûches du crime !
En faveur de César soyez moins prévenu,
Seigneur ; depuis qu'il regne il vous est inconnu.
Je vous l'ai déjà dit ; Rome changea de face,
Aussi-tôt que d'Auguste il occupa la place,
Et que son artifice, après de vains refus,
Hérita de son rang, & non de ses vertus.

Ne vous propoſez point l'exemple de ce pere ;
Auguſte étoit ſon maître, & le vôtre eſt Tibere :
L'un, malgré les périls dont il fut menacé,
N'a jamais fait de crime où l'on ne l'ait forcé ;
Et, qu'on retranche un an de ſon illuſtre vie,
J'abandonne le reſte à la plus noire envie.
Tant que du monde entier il fut ſeul poſſeſſeur,
Ses ſecrets ennemis admiroient ſa douceur :
Et quand des plus méchants il réſolut la perte,
Loin d'affecter la fraude, il leur fit guerre ouverte.
L'autre, dont l'univers aujourd'hui prend la loi,
En montant ſur le trône en a banni la foi :
A ſa cour, où l'uſage a permis les adreſſes,
On endort ce qu'on hait par de fauſſes careſſes :
A des maux que l'on cauſe on feint de prendre part ;
Et ce que l'on veut perdre, on le perd avec art.
Seigneur, ſi vous m'aimez, faites-le moi paroître ;
Uſez bien des moments dont vous êtes le maître ;
De vos fiers ennemis trompez l'indigne eſpoir.
On en veut à vos jours, la foudre eſt prête à cheoir ;
A l'abri des lauriers laiſſez paſſer l'orage.
Il ne m'eſt pas permis d'en dire davantage :
Je vous en dis aſſez pour vous chaſſer d'ici.
Que perdez-vous en moi pour balancer ainſi,
Seigneur ?

GERMANICUS.

Ce que je perds ! L'ignorez-vous, Madame ?
Si le fils de Céſar vous arrache à ma flamme,
S'il faut qu'à cet affront le Ciel m'ait réſervé ;

Je perds ce que le monde a de plus achevé.
Je perds, si la fortune à ce point m'est cruelle,
Des plus hautes vertus le plus digne modele;
Et, pour dire encor plus, je perds, enfin, je perds,
Ce que du sang d'Auguste il reste à l'univers.
Non, Madame, mon cœur plein de votre mérite,
Condamne votre amour, s'il veut que je vous quitte:
Mon trépas est douteux, & ne le sera plus,
Si je vous abandonne au pouvoir de Drusus.
Rome, quoi qu'on m'apprête, est mon plus sûr asyle;
Tout autre, en vous quittant, me seroit inutile:
Mes jours, que vos bontés ont soin de ménager,
Eloigné de vos yeux, sont-ils hors de danger?
Mais c'est trop se livrer à de vaines allarmes:
Rassurez votre esprit, & retenez vos larmes.
Drusus, que mon bonheur a dû rendre jaloux,
Cherche par cette ruse à m'éloigner de vous:
Je ne sais que lui seul qui m'ôse être contraire;
Et pour craindre le fils, je suis trop cher au pere.
Mon cœur reconnoissant ne peut trop l'avouer;
Des bontés de César j'ai lieu de me louer:
Il vous rend à mes feux, & je ne puis sans crime,
Soupçonner d'artifice un cœur si magnanime.

AGRIPPINE.

Seigneur, à quelle honte allez-vous m'exposer?
Il va m'en coûter un pour vous désabuser.
D'un ami généreux je vais trahir le zele:
Pour vous prouver ma foi, je vais être infidelle.
Mais, quel que soit le crime où je dois recourir,

C'en feroit un plus grand de vous laiffer périr.
Diffipez votre erreur, & connoiffez Tibere ;
Ce maître fi chéri qui vous tient lieu de pere,
Qui femble à votre gloire appliquer tous fes foins,
Et qui, s'il vous aimoit, vous carefferoit moins ;
Ce tyran ; car, Seigneur, quoiqu'il ait votre eftime,
Pour ce Prince cruel ce titre eft légitime,
Et, s'il ne l'avoit pas, il faudroit lui donner,
Puifqu'il veut cette nuit vous faire affaffiner.

GERMANICUS.

Me faire affaffiner ! lui, Madame ! On vous trompe.
Céfar.....

AGRIPPINE.

Hé bien ! cruel, fouffrez qu'il vous corrompe ;
Où la mort vous attend précipitez vos pas :
Croyez qui vous veut perdre, & ne me croyez pas.
Je me flattois pourtant de cette trifte gloire,
Que, loin d'avoir, Seigneur, tant de peine à me croire,
Un héros tel que vous, affuré de ma foi,
Ne balanceroit pas entre Tibere & moi.
Seigneur, quoique pour moi vous foyez tout de flamme,
Souffrez que de Drufus je devienne la femme :
Laiffez-moi le punir d'avoir troublé vos feux.
Il me rend malheureufe, & fera malheureux.
Non que de ma vertu je ne fois affurée :
Mais ma vie & fa joie auront peu de durée ;
Et, quoi que je lui doive en qualité d'époux,
Je mourrai de regret de n'être pas à vous.

Voilà de ma tendresse une preuve assez ample.
Pour signaler la vôtre imitez mon exemple :
D'un cœur né pour la gloire effacez tous mes traits,
Et ne m'accablez point d'inutiles regrets.
Après avoir aimé, devenir insensible,
Si c'est pour un héros un effort si pénible,
Si vous en frémissez ; quel seroit votre effroi,
Si vous aviez le cœur aussi tendre que moi ?

GERMANICUS.

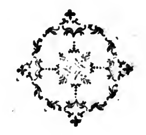
Et que m'importe, hélas ! quand tout me désespere,
Qui m'arrache le jour de vous, ou de Tibere ?
Si j'échappe à sa haine, expirer de douleur,
Vous perdre, enfin, Madame, est-ce un moindre malheur ?
Ne craignez pourtant rien de mon amour extrême :
L'ordre que je reçois m'est une loi suprême.
J'ai peur, si je restois plus long-tems en ces lieux,
Que mon sort envers vous ne fût contagieux.
Pour ne pas à l'orage exposer votre tête,
Je vais par mon exil écarter la tempête ;
Et laisser au rival que vous me préférez
Les appas dangereux que j'ai trop adorés.
Si vous m'aimez encor, j'en attends une preuve.
Vous avez assez mis ma constance à l'épreuve,
Madame, à ma douleur n'offrez aucun secours ;
Il suffit de mes maux pour terminer mes jours :
Ne pleurez point ; mon cœur, prêt à quitter vos charmes,
Ne peut s'accoutumer à voir couler vos larmes ;

Je ne partirai point si vous en soupirez ;
Promettez-moi....

AGRIPPINE.

Seigneur, vous me désespérez.
Dans l'état déplorable où mon âme est réduite,
Je crains votre présence, & je crains votre fuite.
Cher Prince, que je perds, & que j'aime toujours,
Pour la gloire de Rome ayez soin de vos jours :
Et, quel que soit l'asyle où vous alliez vous rendre,
Contraignez votre amour à venir me l'apprendre.
De peur d'être écouté ne m'opposez plus rien.
Je vous rends votre cœur, & vous laisse le mien :
Je ne puis vous l'ôter, quelque effort que je fasse.
Venez ; qu'en vous quittant, Prince, je vous embrasse ;
Et que dans ce moment tous mes sens interdits....
Partez ; je ne sais plus, Seigneur, ce que je dis.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, FLAVIAN.

Vient-elle ? l'as-tu vue ? & puis-je me promettre
Qu'au généreux Pifon elle ait rendu ma lettre ?
Si du trouble où je fuis il peut être averti,
S'il peut .... Germanicus ne fera point parti;
Quoique d'une impofture il ne foit point capable,
Un peu de défiance eût été pardonnable.
Mon cœur, en le quittant, ne fe poffédoit pas.
Quelque Romain fidele auroit fuivi fes pas:
Dès hier j'aurois appris s'il s'éloigna de Rome,
Et ne douterois plus du fort d'un fi grand homme....
Jufte ciel! à fa perte aurois-tu confenti?
Ton foin .... Non, ce héros ne fera point parti.
Quand il me le promit, il me trompoit fans doute;
Je l'ai quitté, je fais quels efforts il m'en coûte;
Et s'il eft vrai qu'il m'aime autant qu'il eft aimé,
Un départ fi cruel l'auroit plus allarmé....
Tu ne m'as point appris fi tu voyois Flavie:
Pour hâter fon retour que ne l'as-tu fuivie?

Je saurois maintenant ce que je veux savoir,
Je n'aurois plus de crainte, ou n'aurois plus d'espoir;
Et tout autre destin me sembleroit moins rude,
Que l'affreuse rigueur de mon incertitude.
De contenter mes vœux Flavie a peu de soin:
Pour tarder si long-tems, Rome n'est pas si loin.
Elle n'ignore pas quelle nuit j'ai passée;
Elle a su quels objets occupoient ma pensée.
J'ai cru voir sur un char Drusus victorieux:
Un spectre encor sanglant s'est offert à mes yeux.
« Si j'osai vous aimer, il m'en coûte la vie,
M'a-t-il dit. J'en ai fait confidence à Flavie;
Et, si Germanicus voyoit encor le jour,
Elle seroit.... Flavie est enfin de retour.

SCENE VI.

AGRIPPINE, FLAVIE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

HÉLAS! Flavie, hélas! que tu m'as mise en peine!
Des malheurs que je crains viens me rendre certaine.
Dis-moi ce qu'on a fait, & ce que l'on résout.
Pison vient-il? Enfin, éclaircis-moi de tout.
Désespere mon cœur, ou le rend plus tranquille.
Parle.

FLAVIE.

J'ai fait à Rome un voyage inutile,

Madame ; & tous mes soins ont été superflus.
On ne m'a rien appris du grand Germanicus.
Pour remplir mon devoir, & pour vous satisfaire,
Je n'ai rien oublié de ce que j'ai pu faire :
Mais que pouvoit mon zele en cette occasion ?
Rome n'est que désordre & que confusion.
On y trouve par-tout des espions infâmes,
Dont l'art abominable est de sonder les âmes ;
Et d'arracher des cœurs, par un subtil détour,
Ce qu'on sent pour Tibere, ou de haine, ou d'amour.
Ces méchants en faveur, par de lâches maximes,
D'un aussi méchant qu'eux applaudissent les crimes,
Servent sa tyrannie, & croiroient aujourd'hui
Ne pas faire leur cour s'ils valoient mieux que lui.
Que vous dirai-je ? On tremble, & loin qu'on se hasarde
A vouloir....

AGRIPPINE.

Parle-moi de ce qui me regarde.
Parle-moi du héros pour qui j'eus tant d'amour,
Flavie ; & laisse-là l'Empereur & la Cour.
Du secours de Pison que dois-je me promettre ?
L'as-tu vu ? Viendra-t-il ? A-t-il reçu ma lettre ?
S'il savoit ma douleur, il seroit arrivé.

FLAVIE.

Je l'ai cherché, Madame, & ne l'ai point trouvé.
Je m'en suis informée avec un soin extrême ;
J'ai vu tous ses amis, j'ai vu son pere même ;
On ne sait à la Cour ce qu'il est devenu.

On croyoit qu'en ce lieu vous l'auriez retenu.
Drufus en eft lui-même en des peines cruelles.
Il ne peut, quoi qu'il faffe, en avoir de nouvelles.
Pour le pompeux hymen qu'on célebre aujourd'hui,
On m'a dit que ce Prince avoit befoin de lui.
En quelque lieu qu'il foit, aucun n'en peut rien dire.
On ignore ....

AGRIPPINE.

Il fuffit; fouffre que je refpire.
Ce que je défirois, Flavie, eft arrivé;
Mes fouhaits font remplis: mon amant eft fauvé.
Ciel, qui m'as écoutée, & qui, loin de l'orage,
As mis en fûreté ton plus parfait ouvrage,
Aux dépens de ma vie acheve fon bonheur.
Ainfi que de fes yeux bannis-moi de fon cœur.
Hélas! fi fa tendreffe eft égale à la mienne,
Suivi de fon amour, que crois-tu qu'il devienne?
Par les maux que je fens je comprends fes douleurs.
Il en mourra. Qu'il vive, & qu'il s'engage ailleurs.
Que d'un plus digne objet fon âme poffédée
De mes foibles appas lui dérobe l'idée:
Voilà quels font mes vœux: & pour être exaucés,
Dieux! à qui je les fais, ils me coûtent affez.
Tout grand qu'eft mon malheur, il n'eft pas fans remede,
Flavie; un peu de joie à ma douleur fuccede:
Tu n'as point vu Pifon, mon cœur eft raffuré:
Avec Germanicus Pifon s'eft retiré.
Soit qu'il ait redouté la fureur de Tibere,
Soit que fon zele ardent n'ait fongé qu'à me plaire,

De ce Prince, sans doute, il a suivi les pas.

FLAVIE.

Je voudrois qu'il fût vrai, mais je ne le crois pas.
Si j'ôse m'expliquer, mon erreur est extrême,
Ou bien Germanicus n'est point parti lui-même.
Le soupçonner de fuir, c'étoit lui faire tort.
Madame, il vous adore, & ne craint point la mort.
S'il vous eût *obéie*, il eût trahi sa flamme.

AGRIPPINE.

Ne me déguise rien. L'as-tu vu ?

FLAVIE.

Non, Madame.
Mais Albin est à Rome, & je l'ai rencontré.
Aussi-tôt qu'à mes yeux le hasard l'a montré,
De l'ordre que j'avois je me suis souvenue.
Il s'en est peu fallu qu'il ne m'ait méconnue :
A la fin l'âme émue, & le cœur interdit ;
J'irai voir la Princesse, est tout ce qu'il m'a dit.
J'ai vu dans ses regards un désordre funeste ;
Et je doute .... Je crains de vous dire le reste.

AGRIPPINE.

Parle, je te l'ordonne ; ou cesse de me voir.
Je crains plus de malheurs, que je n'en puis savoir,
Ne me dérobe pas la douceur de me plaindre.
C'est croitre ma douleur que la vouloir contraindre.
Finis l'incertitude où flottent mes esprits.
Germanicus est mort ?

FLAVIE.

Je n'en ai rien appris,
Madame. Mais enfin s'il faut parler fans feindre,
Pour un Prince fi cher vous avez lieu de craindre.
On a fait en tumulte affembler le Sénat :
On parle fourdement de quelque affaffinat.

AGRIPPINE.

Ah, Dieux !

FLAVIE.

On ne dit point, tant on craint fa colere,
A quelle illuftre vie en a voulu Tibere ;
Car à chaque forfait dont il s'ôfe flétrir,
Ce que Rome a de grand eft ce qu'il fait périr.
Jamais fous un tyran les coupables ne tremblent ;
Il ne s'attaquent point à ceux qui leur reffemblent :
Mais près d'un Empereur fous le vice abattu,
C'eft un crime à punir qu'avoir trop de vertu.
Si pour Germanicus Rome craint quelque chofe,
Ce qu'il a de mérite en eft la feule caufe.
Jufqu'ici cependant on ignore fon fort.

AGRIPPINE.

On l'ignore ! dis tout. Germanicus eft mort !
C'eft me nier en vain ce qu'il faut que je fache :
Jamais de fes pareils le trépas ne fe cache :
L'univers, dont leurs bras fut toujours le foutien,
Pour douter de leur fort, les obferve trop bien :
Par-tout où les conduit l'ardeur qui les feconde,

Ils attachent fur eux les yeux de tout le monde;
Et bientôt dans ce lieu le Sénat défolé,
M'apprendra par fes pleurs fi l'on s'eft immolé
Un héros qui n'a-guere idolâtré dans Rome,
Entre les Dieux & lui ne voyoit aucun homme.
Me l'apprendra! que dis-je? en douté-je? Non, non;
Les crimes de Tibere ont fait tout fon renom.
Depuis qu'à fes defirs les deftins font propices,
Il ne s'eft fignalé que par des injuftices.
Le lâche aura dans l'ombre, au gré de fes fouhaits,
Par le plus noir de tous, couronné fes forfaits.
Il aura....Quel foupçon dans mon cœur vient de naître?
Seroit-il vrai, grands Dieux! que Pifon fût un traître?
Lui de qui tant de fois le zele peu commun,....
Il m'aime, il l'a fait voir; n'importe, c'en eft un.
Pour venger fon amour, que fa rage furmonte,
Il a fait ce grand crime & fe cache de honte:
Aux fureurs d'un tyran fon défefpoir s'eft joint.
Je ne m'étonne plus s'il ne fe montre point:
Il me craint. Va, méchant, ta crainte eft inutile.
A qui veut l'imiter Céfar offre un afyle;
Et tu peux hautement prétendre au confulat,
Après l'heureux fuccès d'un fi noir attentat.
Flavie, as-tu compris la grandeur de ma peine?

FLAVIE.

Albin, de votre fort, va vous rendre certaine;
Il vient.

SCENE III.

AGRIPPINE, ALBIN, FLAVIE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

Hé bien! Albin, ce que j'aimois eſt mort?
Germanicus....

ALBIN.

Piſon a terminé ſon ſort;
Madame.

AGRIPPINE.

Le perfide! & tu ne peux me dire
En quel endroit fatal l'aſſaſſin ſe retire?
J'irois, malgré Céſar qui ſe fait ſon appui,
Exprimer dans ſon ſang l'horreur que j'ai pour lui.
Après tous ſes exploits quel opprobre pour Rome,
De voir ſous de tels coups expirer un tel homme!
Ce trépas vu des Dieux, ayant dû les toucher,
Que ne le vengent-ils, s'ils n'ont pu l'empêcher?
Albin, pour m'accabler, ſatisfais mon envie:
Comment Germanicus a-t-il perdu la vie?
Le perfide Piſon oſa-t-il l'attaquer?
De peur de m'attendrir tu n'ôſes t'expliquer.
Parle; je ſais ſa mort, je puis ſavoir le reſte.

ALBIN.

Me préſervent les Dieux d'un emploi ſi funeſte !
Donnez moins de créance à des rapports confus.
Germanicus reſpire, & Piſon ne vit plus.

AGRIPPINE.

Et Piſon ne vit plus !

ALBIN.

Non, Madame.

AGRIPPINE.

Qu'entends-je !

ALBIN.

Germanicus le pleure, & peut-être le venge.
Piſon en le ſervant a fini ſon deſtin ;
Je ne puis ſans frémir en nommer l'aſſaſſin.
Pour jeter dans votre âme une horreur légitime,
Je vais vous étaler la noirceur de ſon crime ;
Et de Piſon mourant vous tracer un portrait,
Qui vous faſſe oublier l'affront qu'il vous a fait.
Quoique Germanicus crût ſa mort aſſurée,
Et qu'en le careſſant l'Empereur l'eût jurée,
Ne pouvant l'éviter, s'il quittoit vos appas,
Il la voyoit venir, & ne la fuyoit pas.
Si de quelque douleur ſon âme étoit frapée,
C'étoit du ſeul regret de vous avoir trompée ;
Et de s'être attiré de ſi tendres adieux,
Sans avoir eu deſſein d'abandonner ces lieux.
Mais ce Prince, ſenſible à vos juſtes allarmes,

Vouloit, en vous trompant, vous épargner des larmes;
Et par le feint départ que son cœur projettoit,
Calmer l'inquiétude où son sort vous jettoit.
En sortant d'avec vous il fut revoir Tibere;
Qui, profanant toujours le sacré nom de pere,
D'abord qu'il l'apperçoit lui présente la main:
Et pour hâter l'effet de son lâche dessein,
Dans un appartement où la richesse abonde,
Marqué dans le palais pour l'héritier du monde,
Le conduit avec pompe, & veut que son aspect
Aux premiers de sa cour imprime du respect.
Il le quitte: & soudain à force d'artifices,
Contre un fils si fameux anime ses complices.
De crainte d'éclairer le plus noir des forfaits,
On diroit que le jour disparoit tout exprès:
Il fait place à la nuit, qu'une main criminelle,
Au premier des humains alloit rendre éternelle,
Si Pison, toujours prêt à faire son devoir,
De la part de Drusus ne l'étoit venu voir,
Pour lui dire en secret, que César, par envie,
Armoit des assassins pour attaquer sa vie:
Et pour tout rendre aisé, dans l'horreur de la nuit,
Qu'il devoit le mander sans escorte & sans bruit.
De peur d'être accusé d'avoir trahi Tibere,
Il se retire ensuite, & défend qu'on l'éclaire.
A peine est-il sorti, qu'un grand bruit nous surprend:
Sans en être effrayé, Germanicus l'entend:
Sensible à ma priere, avant que de paroître,
Il me permet de voir quel sujet le fait naître;

Et Pifon, dont le fang crioit vengeance aux Dieux,
Eft le premier objet qui m'a frappé les yeux.

AGRIPPINE.

Que je le plains, Albin, & que fon fort me touche!

ALBIN.

Je me fuis à l'inftant approché de fa bouche.
Son cœur près d'expirer luttoit contre la mort:
Cependant à ma voix il m'a connu d'abord.
Si pour Germanicus ta paffion eft forte,
De fon appartement empêche qu'il ne forte,
M'a-t-il dit. C'eft à lui qu'en vouloit l'affaffin,
Qui, par un crime horrible, a fini mon deftin.
De la main de mon frere.... A ce mot il foupire;
Et durant quelque tems demeure fans rien dire.
A la fin, quoique foible, il éleve fa voix;
Et faifant un effort pour la derniere fois:
Mon frere, pourfuit-il, à la gloire infenfible,
A pour Germanicus une haîne invincible:
Et, m'ayant vu fortir de fon appartement,
Après m'avoir, dans l'ombre, atteint mortellement:
Reconnois, m'a-t-il dit, la main qui t'affaffine;
C'eft celle de Pifon, du mari de Plancine:
Et fi, dans ce moment, je ne t'euffe attaqué,
Mon frere te cherchoit, qui ne t'eût pas manqué.
De Céfar qui te hait devenu le complice,
Je lui fais avec joie un fi grand facrifice.
Meurs. A ces mots le lâche, affifté de Rufus,

Croyant, au lieu de moi, perdre Germanicus,
Me releve de terre; & de l'indigne épée,
Que d'un ſang plus illuſtre il vouloit voir trempée,
Réſolu d'aſſouvir ſa coupable fureur,
Me perce en tant d'endroits, ſans toucher à mon cœur,
Qu'il ſemble que le ſort, en ſouffrant ma ruine,
Ait voulu reſpecter l'image d'Agrippine;
Et me donner le tems d'implorer ſa bonté,
Pour avoir le pardon de ma témérité.
Apprends-lui, cher Albin, qu'il m'eût été facile,
De prolonger le cours d'une vie inutile,
Et de me garantir d'un ſi funeſte ſort,
Si l'aveu de mes feux n'eût mérité la mort.
De ſes juſtes mépris me voyant la victime,
Un trépas immortel éterniſoit mon crime.
Ne pouvant de ma flamme interrompre le cours;
Je mourois à toute heure, & l'adorois toujours.
Puiſqu'à Germanicus j'ai conſervé la vie,
D'un bonheur aſſez grand ma diſgrâce eſt ſuivie:
Ils ſont nés l'un pour l'autre, & mes ſinceres vœux...
Adieu. Le juſte ciel puiſſe les rendre heureux!
Ce ſouhait achevé d'un ſoupir tout de flâme,
Il prépare avec joie un paſſage à ſon âme;
Et, ſûr qu'en vous ſervant il va perdre le jour,
Prend les traits de la mort pour les traits de l'amour.

AGRIPPINE.

Cher Piſon, qui m'aimois d'une amitié ſi pure,
Pardonne à mon orgueil ce qu'il t'a fait d'injure;

Et pour prix de tes soins dignes d'un autre sort,
Daigne accepter les pleurs que je donne à ta mort.

SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, GERMANICUS, DRUSUS, LIVIE, ALBIN, FLAVIAN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

Où venez-vous, Seigneur, & quelle est votre envie?
L'infortuné Pison vient de perdre la vie :
Des desseins de César, sa mort vous éclaircit.
Fuyez, Seigneur.

GERMANICUS.

Albin m'en a fait le récit,
Madame ; & le Sénat, par un ordre équitable,
Pour venger ce trépas fait chercher le coupable.
César qui de ce crime a lieu d'être surpris....

AGRIPPINE.

César, Seigneur! Albin vous a-t-il tout appris?
Vous a-t-il dit? ... César est surpris de ce crime!
Que je vous plains, Seigneur, d'être si magnanime!
Tout ce que dit César vous doit être suspect.
(*A Drusus.*)
Prince, il est votre pere; & je perds le respect :
Mais de sa cruauté vous avez connoissance.

DRUSUS.

DRUSUS.

Epargnez-le, Madame, au moins en ma préfence;
Et fi quelque forfait vous le rend odieux,
Souffrez que mon devoir en détourne mes yeux.
L'affaffin de Pifon, puifqu'il s'eft fait connoître,
A l'afpect des tourments fe dédira, peut-être:
Sufpendez jufques-là votre reffentiment;
Et des mains de Céfar recevez votre amant.
Pour nous faire paroître une bonté de pere,
Il me rend ma Princeffe, & vous donne à mon frere:
Pour vous en affurer il nous envoie ici.

AGRIPPINE.

Il nous veut perdre tous, puifqu'il en ufe ainfi.
Je le connois, Seigneur; fes bontés font à craindre.

LIVIE.

Ne craignez rien; Céfar s'eft expliqué fans feindre.
Nous fortons du palais, où le peuple irrité
Redemandoit mon frere, & s'étoit révolté:
Il alloit s'échaper à quelque violence,
S'il ne l'eût appaifé par fa feule préfence.
Céfar, qui de ce trouble a craint l'évènement,
S'eft réfolu fans peine à ce grand changement:
Et ce qu'a fait Drufus en faveur de mon frere,
A réparé fa faute, & calmé ma colere.

GERMANICUS, *à Agrippine.*

Je n'ai plus, ma Princeffe, à combattre que vous.
Céfar s'eft déclaré; j'ai vaincu fon courroux:

Vous ſeule à mon bonheur pouvez être contraire ;
Vous ſeule ...

AGRIPPINE.

Non, Seigneur, j'ai le cœur trop ſincere :
Je vous aime : ce mot vous répond de ma foi ;
Et je me dois à vous, ſi l'on me rend à moi.
Mais l'Empereur....

GERMANICUS.

Madame, il eſt au capitole ;
C'eſt dans ce lieu ſi ſaint qu'il veut tenir parole :
Le Sénat l'accompagne ; & voici le grand jour,
Qu'avec impatience attendoit notre amour.
Puiſqu'à nous rendre heureux la fortune conſpire,
Ne donnons pas au ſort le tems de ſe dédire :
Allons au capitole, où Céſar nous attend ;
Et craignons les retours de ſon eſprit flottant.
Vous, cependant, Albin, qui m'êtes ſi fidèle,
Au pere de Piſon allez offrir mon zele ;
Parlez-lui de ſon fils, & faites un effort,
Pour marquer la douleur que me cauſe ſa mort.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LA COMÉDIE *SANS TITRE*; OU LE MERCURE GALANT;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, en 1685.

E 2

PERSONNAGES.

ORONTE, Gentilhomme, Cousin de l'Auteur du *Mercure Galant*, & Amant de Cécile.

M. DE BOISLUISANT, Pere de Cécile.

MERLIN, Valet d'Oronte.

M. MICHAUT.

BONIFACE, Imprimeur.

M. DE LA MOTTE, Amant de Claire.

LA RISSOLE, Soldat.

M. BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.

M. SANGSUE, Procureur de la Cour.

BEAUGÉNIE, Poëte.

CÉCILE, Maitresse d'Oronte.

LISETTE, Suivante de Cécile.

CLAIRE, Maitresse de M. de la Motte.

ORIANE, } Sœurs, qui ont appris l'art de
ÉLISE, } se taire.

DEUX LAQUAIS.

La Scene est dans la Maison de l'Auteur du Mercure Galant.



LA COMÉDIE *SANS TITRE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, ORONTE.

ORONTE.

CÉCILE eſt arrivée?

MERLIN.

Oui, la choſe eſt certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge, ...

MERLIN.

A l'Hôtel de Touraine.

ORONTE.

T'a-t-elle vu ?

MERLIN.

Vraiment ! tout comme je vous vois.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non, ma foi ;
Car, depuis le Pont-Neuf, où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son pere, encor galant, la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissoit son dessein.
Sa langue s'est contrainte, & je n'ai rien su d'elle :
Mais ses yeux, plus hardis, jouoient de la prunelle ;
Et, si de leur jargon je suis bon truchement,
Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.

ORONTE.

Quand, de ce que l'on aime, on a l'âme occupée,
Merlin, une parole est bientôt échappée.

Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que ſon indifférence a de cruauté !

MERLIN.

Bon !

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jeté ceci de ſa fenêtre ?

ORONTE.

Qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi !

MERLIN.

C'eſt la premiere fois ;
Encor ſuis-je trompé, car il n'eſt pas de poids :
Je ſerai bien heureux, ſi j'en ai trois piſtoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de tems en de vaines paroles ;
Prends ces quatre louis, & me fais ce préſent.

MERLIN, *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous les refuſer, je ſuis trop complaiſant :
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il ſuffit qu'il ſoit de ce que j'aime ;
Il m'eſt cher. Juſte ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême !
Un louis peſe plus que ce quadruple-là.
Cécile avoit ſa vue, en te jetant cela.
Je ne me trompe point, il eſt creux ; oui, ſans doute,
Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens, écoute.

(Il le fait ſonner à l'oreille de Merlin.)

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque choſe.

ORONTE.

Ah, Merlin !
Qu'elle a d'eſprit !

MERLIN.

D'accord ; mais il eſt bien malin.

ORONTE.

Plus on la conſidere, & plus on y découvre . . . .

MERLIN.

Voyez, ſans perdre tems, comment ſa pièce s'ouvre ;
La choſe eſt curieuſe à ſavoir.

ORONTE.

C'eſt par-là :
Juſtement, j'apperçois ſon billet ; le voilà.

(Il lit.)

« J'arrivai hier au ſoir à Paris avec mon pere,

» qui est plus entêté que jamais de l'Auteur du
» Mercure. Si vous avez fait ce que je vous ai
» mandé par ma derniere lettre, nos affaires sont
» dans le meilleur état du monde ».

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure:
Je suis cousin-germain de l'Auteur du Mercure;
Déja depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant;
Et, selon l'apparence, il me sera facile
De plaire, sous ce nom, au pere de Cécile.
Jamais rien, à mon sens, ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous; mais pour moi, j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister long-tems à l'emploi qu'on me donne
Tant que dure le jour j'ai la plume à la main;
Je sers de sécretaire à tout le genre humain.
Fable, histoire, aventure, énigme, idylle, églogue,
Epigramme, sonnet, madrigal, dialogue,
Noces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjoûments,
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterrements;
Enfin, quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un registre fidèle:
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés.
Tu sais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice :
A son propre intérêt il préfere le mien;
Et je ferois ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déja dit, une de mes surprises,
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises:
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
As-tu chez le Libraire appris quelques nouvelles ?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Et de qui ?

MERLIN.

D'un Commis des Gabelles,
Qui, n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux-cent-mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire,
Auroit, pour droit d'avis, mille louis pour boire.
Voyez.

(Il donne un papier à Oronte.)

ORONTE.

Mille louis ! C'est un homme perdu.

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, & qu'il fût bien pendu !

ORONTE.

Cela, qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune Ducheſſe
Qui ſe fait diſtinguer par ſa délicateſſe.
Un pli qui par haſard eſt reſté dans ſes draps,
Lui ſemble un guet-à-pend pour lui meurtrir les bras.
Il n'eſt point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écuſſon de ſes armes :
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop ſalé,
D'auprès de ſa perſonne eſt ſûr d'être exilé :
Et même elle refuſe, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorſqu'il ſent la fumée.
Mais, chut. Un gentilhomme entre ici.

SCENE II.

MERLIN, ORONTE, M. MICHAUT.

M. MICHAUT, *à Oronte.*

SERVITEUR.
N'êtes-vous pas l'Auteur du Mercure ?

ORONTE, *à M. Michaut.*

Oui, Monſieur.
(*A Merlin.*)
Laiſſe-nous.

MERLIN *ſort.*

SCENE III.

ORONTE, M. MICHAUT.

M. MICHAUT.

Le Mercure eſt une bonne choſe :
On y trouve de tout, fable, hiſtoire, vers, proſe ;
Siéges, combats, procès, mort, mariage, amour,
Nouvelles de province & nouvelles de cour.
Jamais livre, à mon gré, ne fut plus néceſſaire.

ORONTE.

Je ſuis ravi, Monſieur, qu'il ait l'heur de vous plaire ;
Je ne le cele point, j'ai toujours ſouhaité
Les applaudiſſements des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaiſir que je goûte....

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, Monſieur, que j'ai l'air grand ?

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait : on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des ayeux ?

ORONTE.

Des ayeux ?

M. MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchiſe.
J'aime depuis ſix mois une jeune Marquiſe,
Belle, bien faite, noble ; &, grâces à mes ſoins,
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parens, dont le moindre eſt Baron ou Vicomte,
Délicats ſur l'honneur, ſenſibles à la honte,
Conſultés tous enſemble, ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parents ſoient auſſi nobles qu'eux:
Et je viens vous trouver pour ennoblir ma race.

ORONTE.

Moi, Monſieur ! Et comment voulez-vous que je faſſe?
A moins d'avoir un titre & ſolide & conſtant,
Puis-je ...

M. MICHAUT.

Bon ! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient poſſible, étant ce que vous êtes.
Vos Mercures ſont pleins de nobles que vous faites;
De noms ſi biſcornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être noble & porter ces noms-là.
Ne me refuſez pas ce que je vous demande :
De toutes les rigueurs ce feroit la plus grande;
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monſieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la nobleſſe ajouter quelque luſtre,
Et rappeller de loin une famille illuſtre :
Mais, dans tous mes écrits, jamais aucun appas

Ne m'a fait ennoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point, dans toute votre race,
De gloire ou de valeur quelque légere trace ?
Aucun de vos ayeux ne s'eſt-il ſignalé ?

M. MICHAUT.

Ma foi, mon pere eſt mort ſans m'en avoir parlé ;
Et de tous mes ayeux, puiſqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par-delà mon grand-pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? avoit-il quelque grade ?

M. MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand-pere étoit Mouſquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge eſt-ce là ?

M. MICHAUT.

C'eſt ce que le vulgaire,
En langage commun, appelle Apothicaire.

ORONTE.

Fi !

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire, ai-je été conſulté ?
Sans ſavoir ce qu'il fait, le hafard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon pere fut, d'un cran, plus noble que le ſien ;

Il se fit Médecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi seul d'enfant ; &, passant mon attente,
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier :
Je me fais, par mes gens, appeler Chevalier :
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et personne, à présent, ne sait plus ma naissance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé :
Mais le Roi, qui peut tout, auroit peine à le faire.
Le pere, Médecin ; l'ayeul, Apothicaire ;
Le bisayeul, peut-être encor moins que cela,
Qui diable seroit noble, à descendre de-là ?
Pour remplir vos desirs il faut faire un prodige ;
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri ;
Ajoutez une branche à quelqu'arbre pourri :
Enfin, pour m'obliger, inventez quelque fable :
Et, ce qui n'est pas vrai, rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'eſt point noble, aſſurément.

M. MICHAUT

Qu'importe ?

ORONTE.

Michaut ! Un Gentilhomme avoir nom de la ſorte !
Cela ne ſe peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non ?
Croyez-vous qu'à la cour chacun ait ſon vrai nom ?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille !
Si les morts revenoient, ou d'en-haut, ou d'en-bas,
Les peres & les fils ne ſe connoitroient pas.
Le Seigneur d'une terre un peu conſidérable
En préfere le nom à ſon nom véritable :
Ce nom, de pere en fils, ſe perpétue à tort ;
Et, cinquante ans après, on ne ſait d'où l'on ſort.
Je n'excroquerai point vos ſoins ni vos paroles :
J'ai certain diamant de quatre-vingts piſtoles.

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, Monſieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'eſt pas.

M. MICHAUT.

Parbleu ! tant pis pour vous d'être ſi formaliſte.
Adieu. Je vais chercher un Généalogiſte,

Qui, pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera, fur le champ, venir d'où je voudrai.
(*Il fort.*)

SCENE IV.

ORONTE, *feul.*

Qui jamais de nobleffe a vu fource moins pure?
Tel eft le foible, hélas! de l'humaine nature:
On veut, fans mériter, un titre qu'on pourfuit....

SCENE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

Monsieur, voici Cécile, & tout ce qui s'enfuit.
Pere, fille, foubrette & laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien? Mes cheveux....

MERLIN.

On ne fauroit mieux être.

Ils entrent.

SCENE VI.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE, deux Laquais.

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Mon abord, ſans doute, vous ſurprend :
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Souffrez que je vous aime, & que je vous embraſſe.

ORONTE, *à M. de Boiſluiſant.*

Monſieur, avec reſpect je reçois cette grâce.
De cet excès d'honneur, tout mon cœur pénétré....

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'eſt jamais rencontré!
Ah, ma fille !

ORONTE.

Eſt-ce là Madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de ſageſſe brille ?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Accordez à mon empreſſement
L'honneur de ſaluer un objet ſi charmant.
(*Il ſalue Cécile, & l'embraſſe.*)

MERLIN, *dans le même tems, embrasse aussi Lisette.*

ORONTE, *à Cécile.*

Que je suis redevable à Monsieur votre pere!

CÉCILE.

Votre joie, à nous voir, me paroît si sincere,
Que je répondrois mal à cet accueil si doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon pere ait conçue,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien dûe :
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCENE VII.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, BONIFACE, ORONTE.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plait, est l'Auteur du Mercure?

ORONTE, *à part.*

Qui diable! amene ici cette sotte figure?
(*Haut, à Boniface.*)
Que voulez-vous?

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Non, Monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez, si je vous interromps.

ORONTE, *à Boniface.*

Voulez-vous quelque chose ?

BONIFACE, *à Oronte*

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Parlez vite;

De grâce.

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun;
Et de ne choisir pas un moment opportun.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence....

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE, *à Boniface.*

Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doît enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien !
Dites-moi ce que c'eſt.

BONIFACE.

Ce que c'eſt ? c'eſt un bien,
Mais d'une utilité ſi grande, ſi féconde,
Qu'on vous en ſaura gré juſques dans l'autre monde.
C'eſt un bien, grâce au Ciel, & grâce à mes efforts,
Honorable aux vivants, & plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de tems, Monſieur. Que faut-il faire ?
Parlez.

BONIFACE.

Monſieur Bayard, dont je ſuis le confrere,
M'avoit promis, Monſieur, de vous faire un récit
Du deſſein qui m'amene.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déſerte point ſon heureuſe boutique :
Du matin juſqu'au ſoir il ne voit qu'acheteurs.

Vous n'êtes point maudit, comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire,
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.
Un livre in-folio m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un livre qui va mal,
Que puis-je?

BONIFACE.

Vous ſavez qu'il faut que chacun meure:
On le voit tous les jours, on l'éprouve à toute heure;
Et, juſques à ce jour, on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et, ce qu'on n'a point fait, prétendez-vous le faire?

M. DE BOISLUISANT.

Le ſecret feroit beau.

BONIFACE.

Non, Monſieur. Au contraire,
Je ſerois bien fâché que l'on ne mourût pas:
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monſieur, juſqu'ici les billets néceſſaires,
Pour inviter le monde aux convois mortuaires,
Ont été ſi mal faits, qu'on ſouffroit à les voir;
Et, pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des ſoins extrêmes,
De petits ornements de deviſes, d'emblêmes,

Pour égayer la vue, & servir d'agréments
Aux billets destinés pour les enterrements.
Vous jugez bien, Monsieur, qu'embellis de la sorte,
Ils feront plus d'honneur à la personne morte;
Et que les curieux, amateurs des beaux-arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivants, dont l'orgueil est si vaste,
Qu'en escortant la mort ils demandent du faste;
Tout le long d'une rue ils feront trop heureux
De traîner à leur suite un cortége nombreux.

CÉCILE.

Cet avis est fort beau.

ORONTE.

Mais, sur-tout, fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai mes billets trois louis d'or le mille;
Et, si l'année est bonne & fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grâce que j'espere, & qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante;
Et la vôtre aujourd'hui, par son invention,
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être, dans le monde, illustre à juste titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
Vouloit de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monsieur, dans le premier Mercure,

Retrancher quelque fable, ou bien quelque aventure,
Et dans un long article avertir les défunts,
De ne plus se servir de billets si communs ;
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire ;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire;
Le prouver par raisons, & leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, Monsieur, que rien n'est plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir, je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien,
Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire,
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, Monsieur?

ORONTE.

Assurément.

BONIFACE.

Votre tems vous est cher jusqu'au moindre moment ;
Le public est lésé, quand on vous importune.
Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune.
Je ne vous parle point de mon remercîment ;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.

(*En montrant M. de Boisluisant.*)

Si Monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,

Il

Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment ?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin :
Il va de mes billets avoir bientôt besoin :
Et j'aurois un plaisir, que je puis dire extrême,
De pouvoir, pour Monsieur, les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs ;
Et, s'il perdoit la vie, il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorsque vous rendrez l'âme,
De les fournir gratis pour vous & pour Madame.
Mourez quand vous voudrez, & comptez là-dessus.

SCENE VIII.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

ORONTE.

Des sottises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du Public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose.
Mais, pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serions en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'eſt vous incommoder.

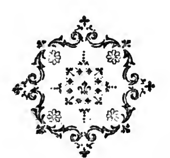
ORONTE.

Non, c'eſt me faire grâce.
Ne la différez point. Entrez, Madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un deſſein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monsieur; c'est sans fard qu'avec vous je m'explique :
Il n'est rien de plus propre & de plus magnifique.
Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Marquis,
Qui n'ont pas, à mon gré, des meubles plus exquis.
Disons un mot ou deux sur une autre matiere.
Je vous ai, là-dedans, ouvert mon âme entiere.
Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous ;
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés, comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits ;
Et, quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez

Je vous donne ma foi que jamais....

M. DE BOISLUISANT.

C'eſt aſſez.

Vous pouvez librement entretenir Cécile
Pendant une heure ou deux que je vais par la Ville.
Adieu.

(*Il va pour ſortir.*)

ORONTE, *veut le conduire.*

M. DE BOISLUISANT, *le retenant.*

Si vous m'aimez, traitez-moi ſans façon.

SCENE II.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE.

LISETTE, *à Oronte, en entr'ouvant la porte.*

Monsieur de Boiſluiſant eſt-il dehors ?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon.

(*A Cécile.*)

Il eſt ſorti, Madame. Avancez.

ORONTE, *à Cécile.*

Ah, Madame !

Je puis donc, à la fin, vous parler de ma flamme ;
Je puis, dans le transport dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cécile !

CÉCILE.

Hé bien ! mon cher Oronte ?

ORONTE.

M'aimez-vous toujours?

CÉCILE.

Oui, j'en fait l'aveu sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon pere, & de lui devoir tant.
Prévenu comme il est pour l'Auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette double imposture ?
Je crains....

LISETTE, *à Cécile.*

A cela près, hâtez le *conjungo.*
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo :
Qu'est-ce que votre pere, après tout, pourra dire ?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il désire ?
Etes-vous obligée à savoir si Monsieur
Est Auteur véritable, ou bien façon d'Auteur ?
Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CÉCILE.

Oronte, là-dessus, ne dit point ce qu'il pense !

ORONTE.

Je pensois être aimé plus que je ne le suis,
Madame.

CÉCILE.

Je vous aime autant que je le puis ;
Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage :
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Hé bien ! si vous m'aimez, n'appréhendez plus rien.
Le reste me regarde, & j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'inestimable bien que m'offre votre pere ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne suis pas ?
Et lorsqu'il sera tems que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, Madame, une assez belle excuse ?
Reposez-vous sur moi de tout l'évènement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CÉCILE.

Une Dame paroît dont j'admire la mine.
Elle a grand air.



SCENE III.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE, CLAIRE.

ORONTE, *à Claire.*

C'EST vous, ma charmante Cousine ?
A quand la noce ?

CLAIRE, *à Oronte.*

A quand ? Tout est rompu.

ORONTE.

Comment ?

CLAIRE.

Peut-on se marier, quand on n'a plus d'amant ?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme ; êtes-vous mariée ?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je, on m'a répudiée ;
Je viens en avertir mon cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint-Germain pour quelques jours, peut-être ;
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.

Voyez, en fon abfence, à quoi je vous fuis bon.
J'aurai le même zele, ayant le même nom ;
Et cette Dame enfin, que j'eftime & refpecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être fufpecte.
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts :
J'en fuis fûr.

CLAIRE.

Mon coufin, je n'ai point de fecrets.
On m'avoit accordée à Monfieur de la Motte ;
Il en eft de moins fous que je crois qu'on garotte.
Mais, comme il eft fort riche, & que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi fans que j'en fuffe rien.
La femaine paffée, avec une compagne,
Je fus voir au Pleffis fa maifon de campagne :
Je fis, pour l'obliger, cette débauche-là ;
Et ce fut de fon mieux qu'il nous y régala.
Comme Jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade :
Je ne fais fi c'eft-là qu'on m'a volé fon cœur ;
Mais, quand il en revint, je le trouvai rêveur.
Le foir, en confidence, il me dit que fon âge
N'étoit plus guère propre au joug du mariage ;
Qu'il avoit cinquante ans, & qu'avec un vieillard
L'hymen de fes plaifirs me feroit peu de part.
Le lendemain matin, fans garder de mefure,
Il revint brufquement me parler de rupture :
Moi, pour le méprifer, comme il me méprifoit,
J'acceptai fur le champ ce qu'il me propofoit.
Voilà ce que je fais, fans en favoir la caufe.

CÉCILE, *à Claire.*

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

LISETTE, *à Claire.*

Belle, bien faite, jeune & sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous? A vingt, la ressource est plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un présent qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis.
Et de combien est-il?

CLAIRE.

De deux-mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne:
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter; je l'ai laissé là-bas.

Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre?

CLAIRE.

Je ne ſais.

SCENE IV.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE, M. DE LA MOTTE, CLAIRE.

ORONTE, *à M. de la Motte.*

SERVITEUR, Monſieur.

M. DE LA MOTTE, *à Oronte.*

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'eſt un plaiſir bien doux.

M. DE LA MOTTE.

D'où vient?

ORONTE.

Mademoiſelle eſt ma Couſine.

M. DE LA MOTTE.

A vous?

Tout de bon?

ORONTE.

Oui, Monſieur.

M. DE LA MOTTE.

J'en ſuis vraiment bien-aiſe.

ORONTE.

Et moi je ſuis ravi, Monſieur, qu'elle vous plaiſe.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen ſi beau?

M. DE LA MOTTE.

Bon! la paille eſt rompue, & tout eſt à vau-l'eau:
Vous le ſavez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, Monſieur, ſavez-vous quelle faute vous faites?

M. DE LA MOTTE.

Eh! oui: par cet hymen je m'étois figuré
Que j'aurois des enfants qui m'en ſauroient bon gré:
J'entends, par des raiſons que moi-même je forge,
Que ma poſtérité ſe plaint que je l'égorge;
Et, frappé quelquefois par de triſtes accents,
Je penſe maſſacrer de petits innocents.
Mais, tout dût-il crever, que tout crève, n'importe;
La raiſon oppoſée eſt toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle eſt la raiſon qui vous fait héſiter,
Monſieur?

CÉCILE, *à M. de la Motte.*

Mademoiselle est-elle à rebuter ?

CLAIRE, *à M. de la Motte.*

Ai-je, par ma conduite, attiré votre haine ?

M. DE LA MOTTE, *à Claire.*

Je n'ai rien à répondre & c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous ?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle ?

M. DE LA MOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chere Demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CÉCILE.

Vous a-t-on déguisé sa naissance & ses biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

M. DE LA MOTTE.

Non, vous êtes en tout bien conditionnée,

Belle, ſage, fidelle ; &, malgré tout cela,
Il plait à mon deſtin que je vous plante là.
Laiſſez-moi, pour raiſon, m'excuſer ſur mon âge ;
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, Monſieur, dites tout, ne ſoyez point contraint :
Vous laiſſez des ſoupçons dont ma vertu ſe plaint.

ORONTE.

Elle a raiſon, parlez. Que voulez-vous qu'on penſe ?

M. DE LA MOTTE, *à Oronte.*

Mais je vais l'offenſer, ſi je romps le ſilence :
Pour n'en pas venir là, je fais ce que je puis.
(*A Claire.*)
Rendez-moi ſeulement mes deux-mille louis ;
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela, c'eſt un autre chapitre.
Je les prétends à moi par un aſſez bon titre ;
En m'en faiſant un don, vous en fîtes mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire & ne confondons rien.
Duſſiez-vous m'offenſer, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je ſaurai, de Monſieur, quel affront il redoute :
Il ne ſortira point qu'il ne m'ait convaincu ....

M. DE LA MOTTE, *à Oronte.*

Puiſqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Inpudent !

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

M. DE LA MOTTE.

Mon prétendu cousin, chacun fait ses affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur ?

CÉCILE.

C'est à tort;
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

M. DE LA MOTTE, *à Cécile.*

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

M. DE LA MOTTE, *à Oronte.*

Elle a plus de vertus encore que d'appas:
C'est, je crois, dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête:
Mais tout ce que j'entends & tout ce que je vois,
Pour m'appeller cocu semble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou, si j'ai l'esprit malade.
(*A Claire.*)
Ce fut jeudi dernier que l'enfer en courroux

Du plaisir que j'aurois, si j'étois votre époux,
Déchaina contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein & sans choix,
Je fus me reposer vers les bornes de pierre,
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre,
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux,
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux.
A peine étois-je assis sur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me présentent les cornes:
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer;
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure & les tuai de rage;
Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas,
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venois, en héros, de venger mon injure,
Quand, par méchanceté, pour confirmer l'augure;
Un misérable oiseau pensa me rendre fou
A force de crier *coucou, coucou, coucou*;
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, & je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des limaçons:
Mais zeste! le coquin, de branchage en branchage,
De son maudit *coucou* redoubla le ramage;
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appât pour le faire chanter.

Limaçons & coucou, mon âge & votre sexe;
Tout rendoit à l'envi ma pauvre âme perplexe;
Lorsque, dans mon chemin & presque sous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
» Vous en aurez menti, malheureux animaux,
» Je rendrai malgré vous tous vos présages faux »,
M'écriai-je; & soudain je gagnai ma chaumiere,
Sans vouloir regarder ni devant ni derriere;
Ainsi vous avez beau menacer ou prier,
Qui, diable, après cela voudroit se marier?

ORONTE.

Eh! Monsieur, donnez-nous des raisons plus honnêtes.
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes;
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas,
Que de les vouloir croire, & ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. DE LA MOTTE, *à Oronte.*

Je vous ai déjà dit que je la crois fort sage:
Mais si l'astre s'en mêle, & veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence,
Deviendra contre moi fidele à l'influence;
Et, moins par son penchant que pour remplir mon sort,
Je me verrai cocu sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver Mademoiselle;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle.

S'il faut être cocu, c'eſt par un autre choix
Que je veux reſſembler à tous ceux que je vois.
(*A Claire.*)
Pour l'honneur de mon front & de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, & ſortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puiſque, par ſes raiſons, Monſieur eſt convaincu
Qu'on lui fera juſtice en le faiſant cocu,
La rupture qu'il cherche eſt une preuve inſigne
Que de remplir ſon ſort il ne vous croit pas digne:
Vous n'auriez pas l'eſprit de lui manquer de foi:
Finiſſez. Quel argent lui devez-vous?

CLAIRE, *à Oronte.*

Qui! moi?
Rien du tout.

M. DE LA MOTTE.

En trois mots, c'eſt me payer ma ſomme.

CLAIRE, *à M. de la Motte.*

Que me demandez-vous? Parlez en honnête-homme.
Que vous dois-je?

M. DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez;
Les deux-mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, Monſieur?

M. DE LA MOTTE.

A vous ? Pourquoi tant de grimaces;

CLAIRE.

Lorſque je les reçus, je vous en rendis grâces:
Me les ayant donnés, ils ne ſont plus à vous.

M. DE LA MOTTE.

Je me flattois alors de me voir votre époux;
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, Monſieur, eſt-ce ma faute ?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits,
Me ſont trop précieux, pour les rendre jamais.

CÉCILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiſelle,
Marque, pour un volage, une bonté nouvelle;
Retenir vos préſents, c'eſt vous aimer encor.

M. DE LA MOTTE, *à Cécile.*

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce préſent, elle m'étoit acquiſe.
Je n'ai fait avec elle aucune autre ſottiſe;
Demandez-lui plutôt ſi jamais....

ORONTE, *à M. de la Motte.*

Ecoutez;
(Auſſi-bien ſuis-je ſûr que vous vous en doutez:)
C'eſt par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre;

Et, si vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre.
Epousez ma cousine, ou ne prétendez pas....

M. DE LA MOTTE, *à Oronte.*

Quand je serai cocu, qu'il sera bien plus gras!
Sachez, mon cher Cousin, qui, par votre menace,
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que, malgré mon étoile & malgré vos leçons,
Je veux faire mentir, cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste;
Nos communs intérêts sont remis en sa main.
N'est-il pas ici?

ORONTE.

Non; il est à Saint-Germain.

M. DE LA MOTTE.

Pour long-tems?

ORONTE.

On ne sait.

M. DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne:
Il entendra plaider votre cause & la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,
Qui, pour bien plus d'argent, voudroient ne le pas être?
Tant ils sont assurés de trouver au logis,

Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis.
Serviteur. (*Il sort.*)

SCENE V.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE, CLAIRE.

CÉCILE.

Quel amant, pour une belle amante !

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne suis que Suivante;
Ou, si j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que son coucou diroit la vérité.

ORONTE, *à Claire.*

Consolez-vous, cousine, il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon destin, puisque je sais le vôtre.
Je vous prie, à mon tour, de ma noce.

CLAIRE.

Comment!

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous & votre amant.
Ma maitresse ni moi nous ne voulons pas rompre:
Mais, de peur qu'en ce lieu l'on nous vienne interrompre,
Passons dans l'autre chambre, où, plus tranquillement
Nous pourrons, à loisir, nous parler librement.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, CLAIRE.

CLAIRE.

Demeurez, mon coufin, vous avez compagnie;
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui fuis ravi d'accompagner vos pas,
De votre fentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loifir parcouru ma maitreffe,
Et vous jugez de tout avec délicateffe:
Comment la trouvez-vous? Ai-je fait un bon choix?

CLAIRE.

Elle eft belle, à mes yeux, jufques au bout des doigts.
Son teint, fon air, fa taille, en un mot tout m'enchante;
Et, de la tête aux pieds, elle eft toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Hé! comment feriez-vous pour ne la pas aimer?
Une affaire à préfent m'empêche de pourfuivre.
Adieu, Je vous défends de fonger à me fuivre.

Un pas que vous feriez me mettroit en courroux ;
Et ce feroit bannir tout commerce entre nous.
(*Elle fort.*)

SCENE II.

ORONTE, *feul.*

QUE l'Auteur du Mercure a fur les bras de fous,
Mais, pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur, impatient de rejoindre Cécile....
(*Voyant entrer deux Dames.*)
Ciel ! on vient mettre obftacle à mon empreffement.

SCENE III.

ORIANE, ORONTE, ÉLISE.

ORIANE.

MONSIEUR, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE, *à Oriane.*

Moi, Madame ! en tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes.
On découvre d'abord un mérite fi grand....

ÉLISE.

Nous savons bien, Monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres.
Que d'éloges charmants cousus les uns aux autres!
Vous louez avec grâce, il le faut avouer.

ORONTE, *à Elise.*

D'agréables objets sont aisés à louer.
Vos manieres, votre air....

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie;
La louange affectée est une raillerie.
Tirez nous seulement d'une grossiere erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Si-tôt qu'un mois commence, on m'apporte un Mercure;
C'est mon plaisir d'élite & ma chere lecture;
Et, depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit, & qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmants que l'on vous ait vu faire,
C'en est un, où j'ai vu le grand art de se taire,
Art qui, pour notre sexe, est plein d'utilité,
Et dont ma sœur & moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos âmes
D'un défaut qui par-tout déshonore les femmes;
Et nous faisons un vœu, qui, sans doute, tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent?
Leurs discours éternels fatiguent & déplaisent.

Tout ce qui leur échappe eſt de ſi peu de poids,
Qu'un ſilence modeſte eſt plus beau mille fois.
S'il n'étoit des paniers, des rubans, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles ?
Je ſèche de chagrin, lorſque j'entends cela.

ÉLISE.

Et qui pourroit tenir à ces ſottiſes-là ?
Eſt-ce un ſi grand effort qu'être femme & ſe taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pu le faire ?
(Car, ma ſœur, franchement nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il eſt honteux de vouloir ſe louer,
Que l'on ne voit que nous ſe faire violence,
Et trouver du plaiſir à garder le ſilence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuſte loi
Vous prétendez, ma ſœur, vous mieux taire que moi.
Depuis ſix mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait, pour réuſſir, tout ce que j'ai pu faire ;
Et dans ce grand deſſein je vous ſuis d'aſſez près,
Pour devoir me flatter d'un ſemblable progrès ;
Je conſens, comme vous, que Monſieur en décide.

ORONTE.

Moi, Meſdames ?

ORIANE.

Monſieur, ſoyez juge rigide.
Ma ſœur, me voilà prête à vous faire un aveu,
Que vous ne parlez point ou que vous parlez peu ;
Que vous avez ſur vous un merveilleux empire ;
Que

Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire ;
Que le don de vous taire eſt l'effet de vos ſoins :
Mais avouez auſſi que je parle encor moins ;
Si ce n'eſt par devoir, que ce ſoit par tendreſſe.

ÉLISE.

Sur tout autre ſujet vous ſeriez la maitreſſe,
Ma ſœur ; mais ſur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon ſang, tout mon bien ;
Mais je ne puis celer que la gloire m'eſt chere.
Eh, quelle gloire encore ! être fille & ſe taire !
Souffrez-moi votre égale ; &, par cette équité....

ORIANE.

Non, ma ſœur, je ne puis ſouffrir d'égalité ;
Je parle moins que vous, j'en ſuis ſûre.

ÉLISE.

Au contraire ;
Si vous en jugiez bien, vous ſavez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art : ſans moi vous l'ignoriez.

ÉLISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en ſaviez.

ORIANE.

Monſieur eſt ſur ce point plus éclairé que d'autres ;
Prions-le d'écouter mes raiſons & les vôtres.
Nous verrons ſur le champ votre doute éclairci.

ÉLISE.

J'en conjure Monſieur.

ORIANE.

Je l'en conjure auſſi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du deſir de vous plaire ;
Mais comment, en parlant, montrer qu'on ſait ſe taire?

ORIANE, *à Oronte.*

Ecoutez mes raiſons, & j'eſpere ....

ÉLISE.

Ma ſœur,
Qui parle la premiere a le plus de faveur :
Que dirai-je après vous ſur la même matiere ?

ORIANE.

L'une de nous, ma ſœur, doit parler la premiere ;
Et, par mon droit d'aîneſſe, il me ſemble devoir....

ÉLISE.

La qualité d'aînée eſt ici ſans pouvoir.

(*) ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette ;
Une aînée en tous lieux parle avant ſa cadette.

(*) Elles parlent toutes deux le plus vîte qu'il leur eſt poſſible.

ÉLISE.

Je ſais bien qu'en tous lieux & qu'en toute ſaiſon,
C'eſt un droit de l'aînée, alors qu'elle a raiſon ;
Mais, ſi j'ai raiſon, moi, qu'ai-je affaire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que ſur vous j'ai ce double avantage ;
Que l'âge & la raiſon ſont pour moi contre vous,
Et que votre ſottiſe excite mon courroux.
Vous croyez que par-tout votre mérite brille.

ÉLISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma ſœur ! & que cet art que vous citez toujours,
A votre pétulance offre un foible ſecours !
Vous me traitez de ſotte ; &, par ce que vous faites,
Je vois qu'au lieu de moi, c'eſt vous-même qui l'êtes.
Et cependant, ma ſœur, quoique vous le ſoyez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez ;
Je ſais dans quel reſpect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux eſt aiſée à connoître.
Vous avez quelque eſprit, quelque rayon de feu ;
Mais, pour du jugement, vous en avez ſi peu,
Qu'en voulant faire voir que vous ſavez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monſieur en eſt le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté, faites-moi grâce entiere;
Permettez qu'à Monsieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous, me faire l'affront de parler avant moi?
Vous ne le ferez point, & j'en jure ma foi.

ÉLISE.

Ni vous aussi, ma sœur, & j'en jure la mienne:
Je vous interromprai, sans que rien me retienne.

ORONTE, *à Oriane.*

Madame....

ORIANE.

Non, Monsieur, je veux le premier pas.

ORONTE, *à Élise.*

Madame....

ÉLISE.

Non, Monsieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE, *à Oriane.*

Si vous....

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse!

ORONTE, *à Elise.*

Croyez....

ÉLISE.

J'obéirois à cette impérieuse !

ORONTE, *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée, & considérez bien....

ORIANE.

Pour la faire enrager, je n'épargnerai rien.

ORONTE, *à Elise.*

Montrez-vous sa cadette, & cherchez une voie...

ÉLISE.

A la contrequarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi :
Que fais-je qui des deux parle le moins ?

ORIANE ET ÉLISE.

C'est moi.

ORIANE.

Et, par bonnes raisons, je m'en vais vous l'apprendre.

(*) ÉLISE.

Et, pour en être instruit, vous n'avez qu'à m'entendre.

(*) A peine l'une donne-t-elle le tems à l'autre d'achever.

ORIANE.

C'eſt moi qui la premiere ai formé le deſſein....

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain...

ORIANE.

De captiver ma langue, & d'être diſtinguée.

ÉLISE.

Que du moindre diſcours j'ai l'âme fatiguée.

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente, on admire / (*) ÉLISE. / regarde, on devine } cela.

ORONTE.

Vous taiſez-vous ſouvent de cette façon-là?
Tout franc, je ne vois goutte en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de ſi courtes }
ÉLISE. } lumieres.
C'eſt, pour un grand génie, avoir peu de }

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du }
ÉLISE. } prix...
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le }

(*) Elles parlent en même tems.

ORIANE.

Je ne sais que vous seul qui pût s'
ÉLISE.
Que l'on vous soupçonnât de vous } être mépris.

ORIANE ET ÉLISE.

Adieu, Monsieur.

SCENE IV.

ORONTE, *seul.*

Ma foi, voilà deux sœurs bien folles !
Quel rapide torrent d'inutiles paroles,
Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point ?
Et peut-on faire voir, par un trait plus sensible,
Qu'être fille & se taire, est chose incompatible ?
A force de babil elles m'ont enivré ;
Mais enfin, par bonheur, m'en voilà délivré.
Holà, Merlin !



SCENE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur!

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grâce,
Pendant quelques momens occupe ici ma place.
Ma Cécile m'appelle auprès de ses appas :
Si l'on vient pour me voir, dis que je n'y suis pas.

SCENE VI.

MERLIN, *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade.



SCENE VII.

MERLIN, LA RISSOLE.

MERLIN.

Mais que veut ce soldat ?

LA RISSOLE.

Bon jour, mon camarade.
J'entre sans dire garre, & cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son Libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jetter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai Juif errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà ;
L'un vaut l'autre. Je tiens un regiſtre fidele,
Où, chaque heure du jour, j'écris quelque nouvelle :
Fable, hiſtoire, aventure, enfin quoi que ce ſoit,
Par ordre alphabétique, eſt mis en ſon endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure ;
J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
Tout-à-l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action ;
Si le Roi la ſavoit, j'en aurois de quoi vivre.
La guerre eſt un métier que je ſuis las de ſuivre.
Mon Capitaine, inſtruit du courage que j'ai,
Ne ſauroit ſe réſoudre à me donner congé :
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience.

LA RISSOLE.

Mordié ! je ne ſaurois avoir ma ſubſiſtance.

MERLIN.

Il est vrai, le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étois sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandois souffrirent bien des mals ;
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux ; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux ;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals & navals ; c'est la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,

Firent prendre la fuite aux vaiſſeaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux ; c'eſt le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois, à l'envi, nous firent des régaux,
Les huit jours qu'on y fut, furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals & carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! dame,
M'interrompre à tout coup, c'eſt me chiffonner l'âme,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux :
Vouloir parler ainſi, c'eſt faire une ſottiſe.

LA RISSOLE.

Eh, mordié ! comment donc voulez-vous que je diſe ?
Si vous me reprenez lorſque je dis des mals,
Inégals, principals, & des Vice-Amirals :
Lorſqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, régaux, devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur, quand je trouve un trigaud.

Qui souffle tout ensemble & le froid & le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *Aux* :
On dit, c'est mon *égal*, & ce sont mes *égaux*.
Par conséquent on voit, par cette raison seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous.

LA RISSOLE.

Oui, palsandié! moi; je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout.
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

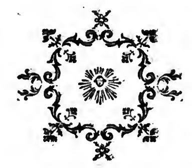
Mordié! je me bats l'œil du Mercure & de toi.
Et pour faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je te déclare, moi, que je n'y veux pas être :
Plus de mille soldats en auroient acheté,
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été;

C'étoit argent comptant, car j'avois leur parole.
Adieu, Pays ; c'est moi qu'on nomme la Rissole :
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, Guerrier fameux par des combats navaux.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, ORONTE.

ORONTE.

JE viens te relayer, Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre ? Eſt-il venu perſonne ?

MERLIN.

Un Soldat, dont j'ai ſu les exploits éclatans;
Un brave homme.

SCENE II.

MERLIN, M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

PARDON, ſi j'ai mis ſi longtems,
Mon cher Monſieur. Eh bien ! vous ſera-t-il facile
De faire des progrès ſur le cœur de Cécile ?

ORONTE.

Je ne puis en juger que ſuivant vos bontés:
Ce ſont vos ſeuls deſirs qui ſont ſes volontés.

M. DE BOISLUISANT.

Si c'eſt moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.

MERLIN *ſort.*

SCENE III.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

J'AI l'eſprit éclairci touchant votre famille.
Si douze-mille écus d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chère,
Je ferai trop heureux d'être votre beau-père.

ORONTE.

Ah! Monſieur, quels devoirs m'acquitteront jamais?...



SCENE IV.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE,

M. DE BOISLUISANT.

Ma fille, vos defirs feront-ils fatisfaits,
Si demain de Monfieur vous devenez la femme ?
Avez-vous du penchant à l'aimer ?

ORONTE, *à Cécile.*

Quoi ! Madame,
Vous ne répondez rien ! que dois-je croire ? hélas !

CÉCILE, *à Oronte.*

Si je vous haïffois, je ne me tairois pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'eft dire en peu de mots tout ce que je fouhaite.

LISETTE, *à Cécile.*

Dites-moi, s'il vous plaît ; que deviendra Lifette ?

ORONTE, *à Merlin.*

Va chercher un Notaire, & reviens promptement.



SCENE V.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE, BRIGANDEAU.

MERLIN, *appercevant Brigandeau.*

J'EN crois voir un qui vient de quelqu'enterrement.

ORONTE.

En robe ?

MERLIN.

C'eſt ainſi qu'ils ſont mis d'ordinaire,
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

ORONTE, *à Brigandeau.*

Nous vous croyons Notaire : il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU, *à Oronte.*

Dieu m'en garde. Je ſuis Procureur, Dieu-merci :
Et ma Communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire eſt ce qu'on perſécute ;
Et telle eſt aujourd'hui la licence des mœurs,
Que des hommes de bien, comme des Procureurs,
Qui de tant d'opprimés embraſſent la défenſe,
Ne ſont pas à couvert contre la médiſance,
Depuis que dans le monde *Arlequin Procureur*,

Pour un Corps si célebre, a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, Monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet que l'on fait la peinture ;
Nous savons de l'Auteur qui mit la Piece au jour,
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour ;
Et ma Communauté, par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.

SCENE VI.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE, M. SANGSUE, M. BRIGANDEAU.

M. BRIGANDEAU, *appercevant M. Sangsue, à Oronte.*

MAIS, Monsieur, est-ce ici votre Procureur ?

ORONTE, *à M. Brigandeau.*

Non :
Je ne le connois pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon ?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'eſt le plus grand Arabe :
Pour piller le Plaideur, lui ſeul en vaut un cent.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant.
Ma perſonne, je crois, ne vous eſt pas connue ?

ORONTE, *à Sangſue.*

Non, Monſieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangſue,
Procureur de la Cour, pour vous ſervir.

ORONTE.

Monſieur,
Je vous rends, ſur ce point, grâce de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel deſſein en ce lieu me fait rendre ?

ORONTE.

Non, Monſieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre ;
Voici le fait. En l'an ſix-cent quatre-vingt-deux,
Pour divertiſſement d'un Théâtre fameux,
Contre les Procureurs on fit une ſatyre,
Où preſque tout Paris penſa crever de rire :

Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement,
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement ;
Et je viens, tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été !
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne ;
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet....

M. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien....

M. SANGSUE.

Quoi ! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant Monsieur qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous ?

M. SANGSUE.

Moi.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE, *à tous deux.*

Tout doux :
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même Procureur
Eſt pour le demandeur & pour le défendeur :
Si quelqu'autre partie a part à la querelle,
A la ſourdine, encore, il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, & des plus renommés,
Sont pour les appellans & pour les intimés ;
Et ſavent les forcer, par divers ſtratagêmes,
A ſe manger les os, pour les ronger eux-mêmes ?

M. SANGSUE.

Et quand dans cette Pièce on voit un Procureur
Qui trouve le ſecret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un ſcélérat, qui l'eſt avec excès,
Moyennant penſion, éternise un procès,
De qui veut-on parler ? Dis-le-moi, ſi tu l'ôſes,
Ce n'eſt qu'au Parlement que ſont ces grandes cauſes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un Chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un Pâtissier on excroque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'est un Procureur du Châtelet qu'on joue.

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du Parlement ne prennent point si peu;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant Monsieur dire ce que j'en croi:
On grapille chez nous, & l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg Saint-Antoine,
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine?
Ton pere étoit avengle, & jouoit du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quinquempoix,
A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes Cliens elles sont cimentées:
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation:
Et quand tu seras mort, ces honteux édifices
Publieront, après toi, toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de Juin dernier, un mémoire de fraix

Penſa dans un cachot te faire mettre au frais:
Tu l'avois fait monter à ſept-cent-trente livres;
Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
Étant vu de Meſſieurs, trois des plus apparents
Réduiſirent le tout à trente-quatre francs:
Encore dirent-ils que, dans cette occurence,
Ils te paſſoient cent ſous contre leur conſcience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur, n'étois-tu pas pendu?
Tu pris quinze-cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux Arrêts de défenſes.

ORONTE.

Eh! Meſſieurs, il ſied mal, lorſque vous diſputez,
De dire l'un de l'autre ainſi les vérités;
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je ſais, Meſſieurs, quel deſſein vous amene.
Votre voyage ici n'aura pas été vain;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me diſcerne
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE, *à M. Sangſue.*

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

(*Il ſort.*)

SCENE

SCENE VII.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE, M. BRIGANDEAU.

M. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris ſait, Monſieur, de quel air je m'acquitte...

ORONTE.

Je prétends vous traiter ſelon votre mérite ;
Laiſſez-moi faire.



SCENE VIII.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Eh bien ! vous avez tout ouï ?

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui.
J'avois, à les entendre, une joie infinie.

SCENE IX.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, BEAUGÉNIE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT.

BEAUGÉNIE.

Serviteur à l'illustre & belle compagnie.
Je vois, au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE, *à Beaugénie.*

Puis-je vous être utile & vous rendre service,

Monsieur ?

BEAUGÉNIE, *à Oronte.*

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office ;
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent :
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur ? Voyons.

BEAUGÉNIE.

Une énigme si belle,
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'est un effort d'esprit ; mais si rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal, & n'en aura jamais.

CÉCILE.

Écoutons, je vous prie : une énigme me charme.

BEAUGÉNIE.

L'Énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux,
Des Monarques Thébains mit le trône en lambeaux,
Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amere
De faire des enfans à Madame sa mere ;
Cette énigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.
Vous en allez juger. Mais je veux, par avance,
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Ecoutez.

(*Il lit.*)

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ôse faire connoitre
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse;
Et deviens femelle traitresse,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

En effet, ces vers-là me semblent bien tournés.

CÉCILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGÉNIE, *à Cécile.*

Devinez.

CÉCILE, *à Beaugénie.*

Soit manque de lumiere ou de bonne fortune,
Je n'ai pu, de ma vie, en deviner aucune.

BEAUGÉNIE, *à M. Boisluisant.*

Et Monsieur?

M. DE BOISLUISANT, *à Beaugénie*

Sur ce point je demande quartier;
J'y rêverois gratis au moins un siecle entier.

BEAUGÉNIE, *à Oronte.*

Et vous, Monsieur?

ORONTE, *à Beaugénie.*

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGÉNIE, *à Lisette.*

Et vous ?

LISETTE, *à Beaugénie.*

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre :
C'est du grimoire.

BEAUGÉNIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas ?

CÉCILE.

Non. Qu'est-ce ?

BEAUGÉNIE.

C'est un vent échappé par en-bas.
Vous vous regardez tous, & j'en sais bien la cause ;
Tous ceux qui l'ont ouïe ont fait la même chose.
Sur un sujet si foible, un ouvrage si beau
Paroit à tout le monde un prodige nouveau.
Mais, pour voir si les vers quadrent à la matiere ;
Faisons-en vous & moi l'anatomie entiere.
Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Est-il rien de plus juste & de mieux rencontré ?
Jamais, dans son sujet, homme est-il mieux entré ?
Il semble que ce vent ait de la connoissance,

Et qu'il n'ôse avouer son nom ni sa naissance.
Rien n'est plus singulier que cette énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre énigme.

BEAUGÉNIE.

Peste !
Je le sais bien. Passons à l'examen du reste.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse;
Et deviens femelle traitresse,
De mâle que j'aurois été.
Jamais dans une énigme a-t-on rien vu de tel ?
Qu'est-il de plus coulant & de plus naturel ?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience;
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du tems mon nom n'a rien à craindre;
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre.
Et je suis étonné, quand je songe à cela,
Comment l'esprit humain peut aller jusques-là.
Je vais recommencer....

ORONTE.

Non, je vous en supplie,
Nous avons de vos vers la mémoire remplie.

Votre nom à l'énigme ajouteroit du poids.

BEAUGÉNIE, *à Oronte.*

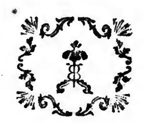
La nature prudente eut soin d'en faire choix ;
Et, de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.
Je vous laisse l'énigme avec mon nom au bas ;
Ornez-la d'un prélude, & vantez ses appas ;
Les vers en sont si beaux, la matiere si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez ; vos desirs seront tous satisfaits.

BEAUGÉNIE.

Adieu, je me retire, & je vous laisse en paix.



SCENE DERNIERE.

MERLIN, LISETTE, CÉCILE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE, *à Merlin.*

Montre-moi ton amour par ton empressement :
Cours, vôle.

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Allons l'attendre en votre appartement ;
Et conduisons si bien cette heureuse aventure,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

Fin du quatrieme & dernier Acte.

LES FABLES D'ÉSOPE,

COMEDIE;

Représentée en 1690.

PERSONNAGES.

ÉSOPE.

LÉARQUE, Gouverneur de Sizique.

EUPHROSINE, Fille de Léarque.

AGÉNOR, Gentilhomme de Lesbos, Amant d'Euphrosine.

DORIS, Confidente d'Euphrosine.

HORTENSE, fille entêtée de son esprit.

DEUX DÉPUTÉS de Sizique, tous deux fort vieux.

PIERROT, Paysan d'auprès de Sizique.

AGATON, petit garçon fort beau, Fils de Léarque.

CLÉONICE, petite fille fort laide, Sœur d'Agaton.

M. DOUCET, Généalogiste.

AMINTE, Mere d'une fille enlevée.

ALBIONE, Veuve d'un Conseiller-Notaire.

COLINETTE, Femme de Pierrot.

M. FURET, Huissier.

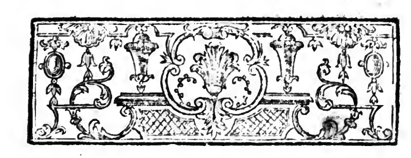
DEUX COMÉDIENS.

UN MAITRE D'HOTEL.

UN SOMMELIER.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Sizique.



LES FABLES D'ÉSOPE.

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

ENFIN ce grand eſprit que je brûlois de voir,
L'incomparable Éſope eſt ici d'hier au ſoir.
Tu le vis à loiſir, nous ſoupâmes enſemble :
Ne me déguiſe rien ; dis-moi ce qu'il t'en ſemble.

Ne le trouves-tu pas un aimable homme ?

EUPHROSINE.

Moi ?

LÉARQUE.

Oui.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui ressemble.

LÉARQUE, *à Doris.*

Et toi,

Comment le trouves-tu ? Je te crois délicate.

DORIS.

Eh! ne voulez-vous point, Monsieur, que je le flatte ?

LÉARQUE.

Dis la vérité pure, autrement ne dis mot.

DORIS.

Vous le souhaitez ?

LÉARQUE.

Oui.

DORIS.

C'est un vilain mâgot,

Franchement.

LÉARQUE.

Quoi, friponne, être assez arrogante... !

DORIS.

Si cela vous déplait, souffrez donc que je mente.

Me voilà toute prête à dire qu'il eſt beau ;
Que c'eſt, ſi vous voulez, un Adonis nouveau ;
Qu'à le voir ſans l'aimer, c'eſt en vain qu'on travaille ;
Qu'il n'eſt pas dans le monde une plus riche taille ;
Que du haut juſqu'au bas tout m'en paroît charmant :
Mais ce ſera, Monſieur, mentir impunément ;
Et jamais au menſonge on ne m'a vu de pente,
Quoique vice ordinaire à toute Confidente.

L É A R Q U E.

Il ne te plaît donc pas ?

D O R I S.

Oh ! que pardonnez-moi ;
Je ris incognitò d'abord que je le vois ;
Je ne puis m'en tenir, quelque effort que je faſſe :
Il n'eſt point de laideur que ſon muſeau n'efface :
Et le reſte au viſage eſt ſi bien aſſorti,
Qu'il n'a membre en ſon corps qui ne ſoit mal bâti.
Celui qui le forma choiſit un ſot modele.

L É A R Q U E.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'âme belle.
Plût aux Dieux, tel qu'il eſt, qu'Euphroſine lui plût !

E U P H R O S I N E.

Et ſi je lui plaiſois, quel ſeroit votre but,
Mon pere ?

L É A R Q U E.

Ignores-tu juſqu'où va ma tendreſſe,
Et combien dans ton ſort ton pere s'intéreſſe ;

Jamais aucun plaisir ne m'a semblé si doux,
Que celui que j'aurois de le voir ton époux.

EUPHROSINE.

Mon époux ! juste Ciel ! que venez-vous de dire ?

DORIS.

Bon ! ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire ?

LÉARQUE.

Ésope, selon toi, n'est donc pas son fait ?

DORIS.

Non.

Pour épouser un singe il faut être guenon.
Car, entre nous, Monsieur, Ésope est un vrai singe :
Celui qui vous est mort, quand il avoit du linge,
Un juste-au-corps, des gants, & son petit chapeau,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau ;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se développe,
Je l'aurois épousé plus volontiers qu'Ésope.

LÉARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foi,
Le singe que j'avois étoit digne de toi.
Pour moi que l'esprit charme en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Ésope indigne de ma fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous donc qu'il ait ?

LÉARQUE, *à Euphrosine.*

Écoute. En peu de mots en voici le portrait.
Il eſt laid ; mais crois-moi, c'eſt une bagatelle :
Un homme eſt aſſez beau quand il a l'âme belle ;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toujours celle d'Éſope a paru ſans défaut.
Créſus, à qui le Ciel fit un ſi beau partage,
Qu'une richeſſe immenſe eſt ſon moindre avantage ;
Créſus, le plus heureux de tous les potentats,
Se repoſe ſur lui du ſoin de ſes États.
Dans un poſte ſi haut à quoi crois-tu qu'il penſe ?
A vivre dans le faſte & parmi l'opulence,
A bâtir ſa maiſon des dépouilles d'autrui ?
Il ſert le roi, le peuple, & ne fait rien pour lui.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile :
Et depuis quatre mois qu'il va de ville en ville,
Il enſeigne aux petits à faire leur devoir,
Et tempere des grands l'impétueux pouvoir :
A la droite raiſon il veut que tout ſe rende ;
Qu'en père de ſon peuple un Monarque commande :
Et que, mourant plutôt que d'ôſer le trahir,
Un ſujet ſe reſtreigne à l'honneur d'obéir.
Comme il eſt dangereux d'être trop véritable,
Il ſe ſert du ſecours que lui prête la fable,
Et ſous les noms abjects de divers animaux,
Applaudit les vertus, & reprend les défauts.
Quoique par bienſéance il ne nomme perſonne,
Si l'on ne ſe connoît, au moins on ſe ſoupçonne :
Et par cette induſtrie, en quelque rang qu'on ſoit,

Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà sincerement le portrait de son âme.

DORIS.

Que vous feriez, Monsieur, un bon Peintre de femme!
Vous fardez vos portraits admirablement bien.

LÉARQUE.

Quoi! ma fille soupire, & ne me répond rien?
Un mérite si grand ne la rend point sensible,

EUPHROSINE.

Mon pere, à mon devoir il n'est rien d'impossible.
Mais Ésope est si laid!

LÉARQUE.

Son esprit est si beau!
La raison sur les yeux doit te mettre un bandeau:
Et s'il faut qu'avec toi je m'explique sans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.
Par-tout où de Crésus s'étendent les États,
Il dépose à son gré les mauvais magistrats;
Change les Gouverneurs qui, par coups & menaces,
Éloignés de la Cour, tyrannisent leurs places;
Casse les Officiers qui, pour faire les fins,
Au lieu de cent Soldats n'en ont que quatre-vingts;
Et, de peur que la fraude à la fin ne soit sue,
Ont des gens empruntés pour passer en revue;
Exclut les Conseillers de donner leurs avis,
Quand pendant l'audience ils se sont endormis;

Bannit les Avocats dont l'élégante prose
A l'art de rendre bonne une méchante cause ;
Abolit les brelans, ces honteux rendez-vous,
Où l'on tient une école à dresser des filous ;
Défend aux Médecins, que nos maux enrichissent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent ;
Enfin, dans cet État, de l'un à l'autre bout,
Ésope a sans réserve inspection sur tout.
Quoique ma probité soit exempte d'atteintes,
Peut-être contre moi lui fera-t-on des plaintes :
Gouverneur de Sizique, où mon sort est si doux,
Je jouïs d'un bonheur qui me fait des jaloux ;
Et si jusqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit se plaindre.
A son appartement je vais voir s'il est jour,
Savoir s'il est visible, & lui faire ma cour ;
Lui marquer par mon zele & par ma déférence....

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le vois qui s'avance :
Quel marmouzet !



SCENE II.

ÉSOPE, LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

J'ALLOIS pour voir votre Grandeur,
Et favoir....

ÉSOPE.

Doucement, Monfieur le Gouverneur,
Dans la place où je fuis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, & vôle terre à terre:
Le terme de Grandeur ne fut point fait pour moi.

LÉARQUE.

Eh! Monfieur, c'eft un grade acquis à votre emploi.
Tous vos prédéceffeurs, jufqu'au temps où nous
fommes....

ÉSOPE.

Tous mes prédéceffeurs ont été de grands-hommes,
Dont le fang, le fervice, & les hautes vertus,
A ne rien déguifer, méritoient encor plus.
Pour moi, qu'un fort bifarre a tiré de la boue,
Moi de qui pour un temps la fortune fe joue,
A quoi que ce puiffe être où je fois deftiné,
Je me fouviens toujours de ce que je fuis né.
La fortune eft à craindre où manque la fageffe.

Être aujourd'hui Grandeur, & demain Petiteſſe,
Garder un long ſilence après un peu de bruit,
C'eſt le commun deſtin des Grands par cas fortuit;
Trève donc de Grandeur pour un homme ſi mince.

LÉARQUE.

Et de quoi vous ſert donc d'être auprès d'un grand Prince,
Si les titres d'honneurs ne vous entêtent pas?
La richeſſe à vos yeux doit avoir des appas:
Vous êtes dans un poſte où vous n'avez qu'à prendre;
Tout l'argent de Créſus dans vos mains ſe vient rendre;
Tous ceux qui devant vous rempliſſoient vos emplois,
Quand ils les ont quittés, étoient de petits rois:
C'étoit une fortune auſſi haute que prompte.

ÉSOPE.

Monſieur le Gouverneur, que je vous faſſe un conte,
Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

Autrefois la belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une grange,
Où trouvant quantité de grain,
Elle ſe croit de noce, & d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille, & pour le lendemain.
Enfin, la panſe pleine, & toute rebondie,
Elle a peur d'être priſe en ce flagrant délit,

Et va par ſon entrée eſſayer la ſortie ;
Mais elle étoit trop groſſe, ou le trou trop petit.
Un renard, ſur ces entrefaites,
Paſſant en cet endroit, & la voyant pâtir :
C'eſt en vain, lui dit-il, groſſe comme vous êtes,
Que vous eſpérez de ſortir.
Je vous plains d'être en ce gîte ;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rendez bien vîte,
Tout ce que vous avez pris.
A l'application.

LÉARQUE.

Elle eſt aiſée à faire.

ÉSOPE.

Tant mieux. La vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de ſoupçons,
A qui ſe voue au Prince offre tant de leçons,
Pour s'en formaliſer vont trop droit en beſogne.
Pour celui qui ſur tout pince, léſine, rogne,
Qui, du bien de Créſus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun ſou dont il ne prenne un liard ;
Quand il croit ſa fortune & ſolide & complette,
Il éprouve le ſort qu'éprouva la belette ;
Et, ſurpris dans la grange auprès du tas de grain,
Il ne peut en ſortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne coure aucun riſque.
Un grand fonds de vertu rarement ſe confiſque :
En faveur, en diſgrâce on eſt ſûr d'en jouïr.

LÉARQUE.

Monfieur, on eft charmé quand on peut vous ouïr.
Mais faifons, je vous prie, une petite paufe.
Peut-être le matin prenez-vous quelque chofe,
Un bouillon, du café. Que vous plait-il des deux ?

ÉSOPE.

Avez-vous du café qui foit bon ?

LÉARQUE.

Merveilleux.

ÉSOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête.
Il n'eft rien de fi bon contre le mal de tête.
Quand j'en prends le matin, je fuis gai tout le jour.

LÉARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour :
Et dans peu de momens on va vous fatisfaire.

ÉSOPE.

Quoi, faut-il que vous-même....

LÉARQUE.

Oui, j'y fuis néceffaire.

(*à Euphrofine.*)

Entretenez, Monfieur, & ne le quittez pas.



SCENE III.

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ÉSOPE.

Me voilà ſans défenſe, en proie à vos appas,
Ma belle enfant. Mon cœur a beaucoup de foibleſſe ;
Un coup-d'œil m'aſſaſſine, ou tout au moins me bleſſe.

EUPHROSINE.

Monſieur, ne craignez rien. Les Dieux me ſont témoins.
Que je n'y veux donner ni mes vœux ni mes ſoins.

ÉSOPE.

J'entends. Ce n'eſt pas là ce qui vous inquiète.
Rarement à votre âge on eſt ſans amourette.
Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moi ?

DORIS.

Ne déguiſez rien.
Monſieur eſt honnête homme, il en uſera bien :
Il peut, par le crédit qu'il a ſur votre pere,
Donner un croc en jambe à l'hymen qu'il veut faire.
Oui, Monſieur, ma maitreſſe aime depuis deux ans

Un Gentilhomme aimable & des plus complaiſans ;
Jeune, galant, bien fait, s'il en eſt dans le monde :
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde ;
Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
Il n'eſt point de mortel plus digne d'être aimé.
Monſieur le Gouverneur, que la grandeur entête ;
Aux appas de ſa fille offre une autre conquête,
Et veut dès aujourd'hui qu'elle applique ſon ſoin,
A donner de l'amour au plus vilain marſouin....
Voyez la pauvre enfant, elle s'en déſeſpere.
Et vous êtes ſi bien avec Monſieur ſon pere,
Qu'un mot que vous diriez le feroit conſentir,
S'il veut qu'elle ſoit femme, à la mieux aſſortir,
A lui donner au moins un homme en bonne forme :
Et non, comme il veut faire, une figure énorme,
Que, dans ſa belle humeur la Nature en jouant,
A faite moitié ſinge, & moitié chat-huant.
L'agréable bijoux qu'un mari de la ſorte !

ÉSOPE.

Et comment nomme-t-on ce chat-huant ?

EUPHROSINE.

Qu'importe ?
On vous en dit aſſez diſant qu'il me déplaît.
Mon pere au premier mot devinera qui c'eſt.
Ne vous informez point d'un nom qui me chagrine.

ÉSOPE.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.

Par exemple :

LE RENARD ET LA TÊTE PEINTE.

JADIS un renard affamé,
Rôdant par-ci, par-là, pour faire bonne quête,
Entra dans la maiſon d'un Peintre renommé,
Et trouva ſous ſa patte une fort belle tête.
Une perruque blonde, ainſi qu'à votre amant,
De l'éclat de ſon teint relevoit l'agrément.
O Ciel! s'écria-t-il, qu'elle me ſemble belle!
C'eſt grand dommage, vraiment,
Qu'elle n'ait point de cervelle.
Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande perruque étalent des appas,
Qui de la tête peinte étant le vrai modele,
Ont beaucoup d'apparence, & n'ont point de cervelle!
De votre ſexe même, (& vous le ſavez bien)
Pour paroître charmante on ne néglige rien:
Et quel malheur plus grand que celui d'être belle,
Lors qu'à beaucoup d'appas on joint peu de cervelle!
Peut-être que l'amant épris de vos attraits,
Eſt une belle tête, à la cervelle près.
Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'écorce:
Au fond, l'eſprit & lui, ſont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monſieur, & dedans & dehors:
Son eſprit, j'en ſuis ſûre, eſt mieux fait que ſon corps:
Je puis, ſans le flatter, dire à ſon avantage,
Qu'il

Qu'il l'a beaucoup plus beau que tous ceux de ſon âge.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'eſſai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit eſt aſſûrément vrai :
Je puis vous en parler de ſcience certaine.
S'il faut nous ſéparer, figurez-vous ma peine :
Ce ſera pour mon cœur le coup le plus tuant...

ÉSOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du chat-huant ?

DORIS.

Et fi, Monſieur ! comment voulez-vous qu'elle en tâte?
Il n'eſt ragoût ſi bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'eſt un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon pere un mot en ma faveur ?
Puis-je l'eſpérer... ?

ÉSOPE.

Oui, je prétends faire en ſorte
Que dès demain....



SCENE IV.

DORIS, ÉSOPE, EUPHROSINE, UN OFFICIER.

DORIS.

Voici le café qu'on apporte,

ÉSOPE, *à Euphrosine.*

N'en prenez-vous pas ?

EUPHROSINE.

Non.

ÉSOPE.

Quoi! jamais!

EUPHROSINE.

Rarement.

ÉSOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît: autrement
Il pourroit à vos feux arriver du désordre;
Et par le chat-huant je vous laisserois mordre.

DORIS.

Et prenez-en, Madame, au lieu d'une fois, deux;
Et garantissez-vous d'un oiseau si hideux.

EUPHROSINE.

Le café me fait mal.

DORIS.

Je boirois de l'abſinte
Pour trouver à ſortir d'un pareil labyrinte.

EUPHROSINE

Que l'on m'en donne donc, puiſqu'il vous plaît ainſi,
Monſieur.

ÉSOPE.

La confidente en prendra bien auſſi?
Je vois bien qu'à la joie elle n'eſt pas contraire.

DORIS.

Oh! pour moi, volontiers, je ſuis fille à tout faire.

ÉSOPE.

Allons: à la ſanté de votre époux futur.
Vous me ferez raiſon que je crois?

EUPHROSINE.

A coup ſûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop ſenſible,
Pour vous rien refuſer qui lui ſemble poſſible.
Quand vous verrez mon pere, appuyez fortement
Sur les perfections de mon premier amant.
J'attends tout d'un ſecours auſſi grand que le vôtre.

DORIS.

Et ſur-tout peſez-bien ſur les défauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point,
Quoi que vous en diſiez, vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendresse,
Est l'homme le mieux fait qu'ait vu naître la Grece.

DORIS.

Dites que le second, bâti tout de travers,
Est le plus laid mâtin qu'ait produit l'Univers.

EUPHROSINE.

Persuadez-lui bien qu'Agénor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honnête-homme.

DORIS.

Persuadez-lui bien qu'il n'est vice si bas,
Que n'ait le Godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvelant mon zele,
Jusqu'au dernier soupir je lui serai fidelle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lien conjugal,
S'il se joue à l'hymen il s'en trouvera mal:
Et qu'il a sur le front une table d'attente,
Qui de sa destinée est sa preuve éclatante.
Voilà ce qu'à son pere il faut faire savoir.



SCENE V.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, UN LAQUAIS, UN OFFICIER.

LE LAQUAIS.

UNE dame eſt là-bas qui demande à vous voir, Monſieur.

ÉSOPE.

Quelle Dame eſt-ce ?

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme....

(*A Doris.*)

C'eſt cette Dame.... & là... plus ſavante qu'un homme.
Dont l'eſprit eſt ſi creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle pas comme les autres font.

DORIS.

Je ſais qui c'eſt. Sortons, rendons-lui ce ſervice ;
L'entretien d'une femme eſt pour elle un ſupplice.
Elle veut du pompeux juſqu'au moindre diſcours.

ÉSOPE.

Qu'elle entre.

(*Le Laquais ſort.*)

EUPHROSINE.

Mon espoir est dans votre secours.
Vous me l'avez promis, & je le vais attendre.

ÉSOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'ôsez prétendre.

SCENE VI.

HORTENSE, ÉSOPE.

HORTENSE.

LA Déesse à cent voix, qui, du sein d'Atropos,
Sauve les noms fameux & les faits des Héros,
La Renommée, enfin, vous met en parallele....

ÉSOPE, *bas.*

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t-elle?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuser,
Ou daignez vous résoudre à vous humaniser:
Votre style est si haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne crois pas, Monsieur, que j'en puisse descendre;
Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé,
J'ai naturellement l'esprit trop élevé:
Votre peine à m'entendre est une raillerie,
Vous avez l'intellect d'une catégorie....

ÉSOPE.

Madame, en vérité, ce jargon m'eſt ſuſpect.
Je n'ai jamais appris ce que c'eſt qu'intellect;
Et je crois ſottement, tant j'ai la tête dure,
Qu'une catégorie eſt une groſſe injure.
A quoi ſert de parler que pour être entendu?
Et, ſi je vous entends, je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoi! l'eſprit le plus beau de tout notre hémiſphere!
Voit de l'opacité parmi tant de lumiere?
Ce qui paſſe chez vous pour des obſcurités,
Chez le monde poli ſont des amenités.
Deſcendre d'où je ſuis au langage vulgaire,
Eſt un éboulement que je ne ſaurois faire;
Le chemin m'en paroit impraticable & long.

ÉSOPE.

Eh! de grâce, Madame, à qui parlez-vous donc?
Avant qu'un ſerviteur puiſſe vous être utile,
Il lui faut plus d'un an pour ſavoir votre ſtyle.
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un truchement.
Etes-vous mariée?

HORTENSE.

O Ciel! quelle demande!
Puis-je l'être?

ÉSOPE.

Eh! oui-dà, vous êtes aſſez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent ſe marier,
Il leur faut même eſpece à qui s'apparier.
Pour tranſmettre après lui ſes vertus animales,
Voulez-vous qu'un mari, dans ſes heures brutales,
Introduiſe à la vie un nombre de marmots,
Qui tiendront de leur pere, & qui ſeront des ſots?

ÉSOPE.

Mais qui voyez-vous donc? car c'eſt-là ma ſurpriſe.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre, où je me tranquilliſe.
J'aime mieux être ſeule, & dans l'inaction.
Que de méſallier ma converſation.
Un diſcours ſans figure eſt un mets que j'abhorre,
Je veux de l'antitheſe ou de la métaphore;
Des mots pleins d'énergie & d'érudition,
Comme inintelligible, inaffectation:
J'y trouve une beauté preſque inimaginable.

ÉSOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite fable.
Madame?

HORTENSE.

Volontiers. L'apologue me plaît,
Quand l'application en eſt juſte.

ÉSOPE.

Elle l'eſt.

LE ROSSIGNOL.

Un roſſignol inquiet & volage,
Dont le gazouillement étoit touchant & beau,
Ennuié du même ramage,
Voulut en apprendre un nouveau.
Il avoit pour voiſine une jeune linote,
Qui d'un flûteur expert recevoit des leçons;
Et qui du flageolet imitant tous les ſons,
Sembloit avoir appris juſqu'à la moindre note.
Le roſſignol perſuadé
Qu'à ſes vaſtes clartés rien n'étoit difficile,
Apprit groſſierement un ramage guindé,
Et de tous les oiſeaux ſe crut le plus hablie.
Mais ſon ſort fut ſi cruel,
Par ſon imprudence extrême,
Que, dans ſes plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dès qu'il vouloit ſiffler, on le ſiffloit lui-même.

Pour peu qu'à cette fable on ait d'attention,
On ne peut ſe méprendre à l'application.
Et comme j'apperçois de la méſalliance
Entre votre mérite & mon inſuffiſance,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuſer,
Je vous laiſſe un champ libre à vous tranquilliſer.
(*En s'en-allant.*)
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit & m'aſſomme.

HORTENSE.

Hé quoi! ce mirmidon paſſe pour un grand-homme!

Je ne puis revenir de ma perplexité ;
Je l'aurois méconnu sans sa difformité.
Je ne sais quelle étoile à mon heure premiere,
Sur le cours de ma vie influa sa lumiere ;
Mais je vois peu d'esprits, à les parcourir bien,
Qui soient de l'étendue & de l'ordre du mien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

EH, bons dieux ! qu'avez-vous, qui vous rend éperdue ?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient ?...

EUPHROSINE.

Doris, je suis perdue.

DORIS.

Qu'est-ce qu'on vous a fait, & que dois-je penser ?

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois, un peu me délacer.
J'étouffe.

DORIS.

Hé bien ! venez ; çà que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je ſuis mieux : voici ce qui ſe paſſe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous, reprenez vos eſprits.
Qu'avez-vous ?

EUPHROSINE.

Ce que j'ai ? Je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis ſi peu de tems que je ne vous ai vue,
Vous eſt-il arrivé quelque affaire imprévue ?

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble & par mon déſeſpoir ;
Ou prête-moi l'oreille, & tu vas tout ſavoir.
Apprends, Doris, apprends que le fourbe d'Éſope....

DORIS.

Achevez ; qu'a-t il fait, le malheureux cyclope ?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole & d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouſe demain par l'ordre de mon pere.

DORIS.

Lui, Madame !

EUPHROSINE.

Eſt-ce à tort que je me déſeſpere.

Parle-moi nettement, nous sommes sans témoins,
Est-ce à tort....

DORIS.

Non, Madame, on se pendroit à moins.
De votre désespoir quelque effet qu'on redoute,
Etre femme d'Ésope est encor pis sans doute,
Et se précipiter d'un haut rocher à bas,
Est un sort moins cruel que d'entrer dans ses bras.
Comment? Quand ce magot d'odieuse mémoire,
A votre époux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à sa santé, sans que vous le crussiez,
Que ce malin bossu vouloit que vous bussiez!
Il faut qu'assûrément votre pere radote.

EUPHROSINE.

Quel époux il me donne, & quel amant il m'ôte!
Tu fais ce qu'est Ésope, & ce qu'est Agénor.

DORIS.

Belle comparaison! c'est du fer & de l'or.
Mais Agénor aussi, dont l'amour est extrême,
N'est guere impatient de revoir ce qu'il aime:
Depuis qu'il est parti pour aller à Lesbos
De son pere défunt empaqueter les os,
Deux mois sont écoulés, & voici le troisieme....

EUPHROSINE.

Qu'apperçois-je, Doris?

DORIS.

Madame, c'est lui-même.

SCENE II.

AGÉNOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGÉNOR.

Quoi ! dans votre entretien avois-je quelque part,
Euphrosine ?

EUPHROSINE.

Agénor, que vous arrivez tard !

AGÉNOR.

Il est vrai ; mais, Madame, une tempête étrange...

DORIS.

Madame est mariée ou peu s'en faut.

AGÉNOR.

Qu'entends-je !
Dis-tu vrai ?

DORIS.

Que trop vrai.

AGÉNOR.

Quoi ! sincerement ?

DORIS.

Oui ;
Un rival venu d'hier, vous en sevre aujourd'hui :

Voilà la vérité toute pure.

AGÉNOR.

Ah ! Madame !
Avez-vous pu trahir une si belle flamme ?
Avez-vous pu....

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux ;
Je suis dans ce malheur plus à plaindre que vous.
Lorsque de trahison votre cœur me soupçonne,
Il ne sait pas qu'Ésope est l'époux qu'on me donne.

AGÉNOR.

Ésope ! Et le moyen de présumer cela ?
L'homme le plus mal fait, le plus laid !

DORIS.

Le voilà.
Il s'est rendu fameux par sa méchante mine,
On le connoît par-tout.

AGÉNOR.

Pardon, belle Euphrosine.
Votre pere, sans doute, use ici de ses droits:
Vous avez trop bon goût, pour un si mauvais choix.
Ésope !

EUPHROSINE.

Tel qu'il est, il a charmé mon pere:
Il est infatué de son esprit austere ;
Ses égards vont pour lui par-delà le respect.

DORIS.

Choisissez pour gémir un endroit moins suspect.
L'appareil que voilà doit assez vous apprendre,
Que les Clients d'Ésope en ce lieu se vont rendre :
Dans ce fauteuil douillet, votre époux prétendu,
Que de tout votre cœur voudriez voir pendu,
Va donner audience à qui voudra se plaindre ;
Et s'il vous apperçoit vous en devez tout craindre.
Dans votre appartement, menez Monsieur sans bruit ;
Et si vous y parlez, que ce soit avec fruit :
A soupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne.
Il faut aller au fait, sans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et si mon pere y vient, quel sera mon dépit !

DORIS.

L'amour que vous avez, vous fait perdre l'esprit.
Avant que votre pere ait ouvert votre porte,
Monsieur sera sorti, si vous voulez qu'il sorte :
Le petit escalier qui conduit au jardin,
Contre toute surprise offre un secours soudain ;
Allez sans hésiter où mon zele vous pousse.
Hé bien ! ne voilà pas le chat-huant qui tousse ?
Passez de ce côté de peur d'en être vus.
L'animal qui paroît rend tous mes sens émus :
Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.

SCENE III.

ÉSOPE, LÉARQUE, DORIS.

LÉARQUE.

Doris?

DORIS.

Monſieur.

LÉARQUE.

Hé bien ! ma fille eſt-elle ſage ?

DORIS.

Fort ſage.

LÉARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge ſon frein,
Trouve le jour obſcur, quoiqu'il ſoit fort ſerein,
A votre volonté tâche d'être rebelle,
Et la plus ſage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, eſt votre jugement ?

LÉARQUE.

J'ai parlé, c'eſt aſſez, point de raiſonnement.
Monſieur lui fait honneur. Dis encor le contraire.

DORIS.

Moi ! non ; mais c'eſt, je crois, tout ce qu'il lui peut
faire.
Monſieur a ſes raiſons, que je ne blâme pas;
S'il aime ma maitreſſe, il lui voit des appas;
Mais Euphroſine auſſi n'eſt pas moins raiſonnable,
Et Monſieur qu'elle hait, eſt aſſez haïſſable.
C'eſt une vérité que je ne puis trahir,
L'un a raiſon d'aimer, & l'autre de haïr.
Voilà mon ſentiment, puiſqu'on veut qu'il éclate.

ÉSOPE.

J'ai près de votre fille une bonne Avocate!
Qu'en dites-vous?

LÉARQUE.

Sortez, impudente.

DORIS.

Je ſors.
Mais aurez-vous raiſon, quand je ſerai dehors?
Serez-vous moins gêné par votre conſcience?

ÉSOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre préſence,
Dieu ſait comme en ſecret je ſuis ſur le tapis.

DORIS.

Je dis la vérité : que dirois-je de pis?
Adieu.

SCENE IV.

LÉARQUE, ÉSOPE.

LÉARQUE.

Sur ma paroie ayez l'ame tranquile,
Je sais qu'à son devoir Euphrosine est docile.
On l'arrache avec peine à son premier Amant.

ÉSOPE.

L'aime-t-elle ?

LÉARQUE.

Beaucoup.

ÉSOPE.

Et lui ?

LÉARQUE.

Pareillement.

ÉSOPE.

Est-il jeune ?

LÉARQUE.

A-peu-près de l'âge de ma fille,

ÉSOPE.

Riche ?

LÉARQUE.

Fort riche.

ÉSOPE.

Noble ?

LÉARQUE.

Oüi, de bonne famille.

ÉSOPE.

Bien fait avec cela ?

LÉARQUE.

Parfaitement bien fait.

ÉSOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je fois mieux fon fait?
C'eſt changer un bon champ contre une terre en friche.
Je ne fuis, comme on fçait, jeune, noble, ni riche.
Pour bien fait, écoutez, je fuis de bonne foi.
D'abord qu'un enfant crie, on lui fait peur de moi.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites ?

LÉARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes ?
Beau-pere d'un tel homme, & sûr de fon crédit,
Il n'eſt aucun efpoir qui me foit interdit.
J'ai pour vous préferer de légitimes caufes.

ÉSOPE.

Fort bien. Ayez donc foin d'applanir toutes chofes.

LÉARQUE.

Je vais près de ma fille ufer de mon pouvoir.

ÉSOPE.

Adieu. Qu'on faſſe entrer ceux qui voudront me voir.

SCENE V.

DEUX VIEILLARDS, ÉSOPE.

I. VIEILLARD.

Monseigneur....

ÉSOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phrâſe.
Le mot de Monſeigneur demande trop d'emphâſe :
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

II. VIEILLARD.

Monſieur,
Notre Ville demande un nouveau Gouverneur.

ÉSOPE.

Et la raiſon ?

I. VIEILLARD.

Le nôtre eſt devenu trop riche :
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quand il vint s'établir dans ſon gouvernement,
Il avoit pour cortége un Laquais ſeulement,
Et pour tout équipage une méchante roſſe :
Maintenant ſix chevaux font rouler ſon carroſſe.

Il ferre le bouton quand on s'adreſſe à lui. . . .

ÉSOPE.

Paſſons. Tous ſes pareils font de même aujourd'hui.
Menace-t-il ? bat-il ſans relâche ni treve ?

II. VIEILLARD.

Non, Monſieur, mais. . . . .

ÉSOPE.

Quoi, mais?

I. VIEILLARD.

Il eſt ſi gras qu'il creve;
A s'engraiſſer encor il applique ſes ſoins.

ÉSOPE.

Un autre qui viendra s'engraiſſera-t-il moins ?
Pour courir à la proie il eſt le plus alegre.
Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur maigre,
A chaque heure du jour vous l'avez ſur les bras ;
Il le faut engraiſſer & le vôtre eſt tout gras :
Et c'eſt pour le Public une choſe moins aigre
D'entretenir un gras que d'engraiſſer un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

II. VIEILLARD.

Nous, Monſieur ?
Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fût-il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

I. VIEILLARD.

Monſieur à cette grâce ajoutez-en une autre.
Le Peuple pour ſon Prince eſt tout zèle, tout feu;
Obtenez de Créſus qu'il s'en ſouvienne un peu.
Plus il eſt élevé ſur les autres Monarques,
Et plus de ſa bonté nous attendons des marques.
Auprès d'un ſi grand Roi prenez nos intérêts.

ÉSOPE.

Voici pour vous répondre un Apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

LES Petits ſont ſujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourrir l'Eſtomac,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce biſſac;
Et, croyant ſe venger, ſe punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à ſon devoir ne veut plus ſe ranger:
Les Pieds ceſſent d'aller, les Mains ceſſent de prendre;
Et lorſque l'Eſtomac voulut les avertir,
Qu'ils ſe repentiroient de le laiſſer pâtir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudiſſoit
D'avoir fait un ſi beau divorce,
Plus l'Eſtomac s'affoibliſſoit,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las,
Voulans prendre un air moins farouche,

Les Pieds ne purent faire un pas,
Ni les débiles Mains aller jusqu'à la bouche;
Et, manque de secours, l'estomac rétréci,
Etant mort, par leur faute, ils moururent aussi.

A peser comme il faut le sens de cette Fable,
De bonne foi, la plainte est-elle raisonnable?
En donnant de vos biens une légere part,
Le reste en sûreté ne court aucun hazard.
Vous jouïssez sans peur de vos fertiles terres;
Elles sont à l'abri du ravage des guerres;
Et vos riches troupeaux paissent dans vos guerets,
Comme si l'on étoit dans une pleine paix.
La guerre, en quatre jours, au pied de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles;
Et de votre repos vos Ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux, l'apporteroient chez vous.
Comme un bon estomac, Crésus avec usure
Sur le Corps tout entier répand sa nourriture;
Et des Membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
A redoubler vos soins, ces raisons vous invitent.
Plus l'Estomac est bon, plus les Membres profitent,
Quand il a de la force, ils sont forts, agissans;
Et quand il est débile, ils sont tous languissans.
C'est une verité qu'on ne peut mettre en doute.

I. VIEILLARD.

On est plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir!

En

En ſe divertiſſant on apprend ſon devoir.
Ce que par l'Eſtomac nous preſcrit votre Fable,
Eſt de tous les devoirs le plus indiſpenſable.
Adieu, puiſſiez-vous vivre encor un ſiecle au moins.

II. VIEILLARD.

Et puiſſions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette priere.

ÉSOPE.

Oh! je n'en doute point, & je vous crois ſincere.
C'eſt ſans difficulté, que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, & moi vous voir auſſi.
J'en ſais qui donneroient une bien groſſe ſomme.

SCENE IV.

PIERROT, ÉSOPE.

PIERROT.

TESTIDIÉ! je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous ſeriez un menteur, ſi vous diſiez que non:
Malgré vous, votre boſſe enſeigne votre nom.
Serviteur.

ÉSOPE.

Avez-vous quelque choſe à me dire?

PIERROT.

Je ne ſaurois vous voir & m'empêcher de rire.
Je n'ai vu de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai ſur le cœur je le boute dehors ;
Au reſte, bon vivant, tout auſſi-bien qu'un autre.

ÉSOPE.

Venons au fait. Mon tems m'eſt plus cher que le vôtre.
Voulez-vous quelque choſe ?

PIERROT.

Et mordié ! l'on ſçait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien :
Voici ce que je veux : écoutez bien.

ÉSOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'eſprit.

ÉSOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un Village ici près je ſuis le fin premier :
J'ai bon vin dans ma cave, & bled dans mon grenier :
J'ai des bêtes à corne, & des troupiaux à laine,
Et ma cour de volaille eſt toujours toute pleine :
Mais tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.
Teſtidié ! je ſuis las d'être appelé Pierrot.
J'ai dans un ſac de cuir raiſonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une Charge.
Enfin, bref, je veux être apprenti Courtiſan.

J'ai mon coufin germain, comme moi payfan,
Qui fortit de chez lui le biffac fur l'épaule,
Des fabots dans fes pieds, dans fa main une gaule,
Et qui par la mordié! fait fi bian & fi biau,
Qu'il eft auprès du Roi comme un poiffon dans l'iau.
Il n'eft pour bien nâger que les grandes rivieres.
Je ferai notre femme une des Chambrieres
De la Reine... & puis crac; & mordié! que fçait-on?
Vous qui du Roi Créfus être le Factoton,
Je vous prie, en payant, de me rendre un farvice,
Car chez vous autres Grands, point d'argent, point de Suiffe.
Choififfez-moi vous-même une Charge.

ÉSOPE.

A vous?

PIERROT.

Oui.
A votre aife; demain, fi ce n'eft aujourd'hui.
Prenez-en une... là... qui foit bien mon affaire,
Qui rapporte biaucoup, & qui ne coûte guere.

ÉSOPE.

Quelle Charge à la Cour vous eft propre?

PIERROT.

Eh mordié!
Qu'importe? Connétable, ou bien Valet-de-pié.
Vingt francs plus, vingt francs moins, que rien ne vous empêche.
Je ne fais ce que c'eft que de faire le blêche.
Qui dira le contraire, en a mordié! menti;

Et voilà, palſandié! comme je ſuis bâti.

ÉSOPE.

Eh! Monſieur le manan, apprenez-moi de grâce,
Puiſque vous êtes bien, pourquoi changer de place?
Pourquoi vous tranſplanter, & ſortir de ces lieux?

PIERROT.

Pardié! ſi je ſuis bien, c'eſt pour être encor mieux.

ÉSOPE.

Fort bien; c'eſt raiſonner, & j'aime qu'on raiſonne:
Voyons ſi dans le fond votre raiſon eſt bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque?

PIERROT.

Non.

ÉSOPE.

Vous avez de bon vin?

PIERROT.

Oui, teſtidié! fortbon.
J'en trinque!....

ÉSOPE.

Vous mangez ſans nulle défiance;
Sans d'aucun héritier craindre l'impatience?

PIERROT.

Oui, pardié!

ÉSOPE.

Vous dormez ſans trouble & ſans effroi,

Tant qu'il vous plait ?

PIERROT.

Mordié ! je dors comme je boi:
Tout mon soû.

ÉSOPE.

Vous avez quelques amis sinceres ?

PIERROT.

Je le sommes trētous, je vivons comme freres;
Quand l'un peut sarvir l'autre, il n'y manque jamais,
Et si j'avons du bien je le mangeons en paix.
Les Fêtes, sous l'ormiau j'allons jouer aux quilles,
Ou bien j'allons sur l'harbe avec les jeunes filles;
Et je batifolons tant que dure le jour.

ÉSOPE.

Et tu veux acheter une Charge à la Cour!
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie ?
Tu manges, bois, & dors, quand il t'en prend envie :
Et je sais force Gens de grande qualité,
Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.
Il n'est point là d'ami dont on ne se défie;
On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie;
Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repu,
On n'y sauroit manger sans être interrompu;
Et quand de lassitude en soi-même on sommeille,
Quelque peine qu'on souffre il faut souvent qu'on veille.
Préfére ton repos à tout cet embarras;
Et sois sage, du moins comme un de ces deux Rats.

Écoute.

LES DEUX RATS.

Un Rat de Cour, où si tu veux, de Ville,
Voulant profiter du beau tems,
S'échappa du Cellier qui lui servoit d'asyle,
Et fut se promener aux Champs.
Comme il respire l'air dans un sombre boccage,
Il rencontre un Rat de Village,
D'abord bras dessus, bras dessous:
Après s'être bien dit serviteur, moi le vôtre,
Le Rat campagnard pria l'autre
D'aller se rafraichir dans quelqu'un de ses trous.
Là le Villageois le régale,
De Raisins, de Pommes, de Noix;
Mais quoi que son zèle étale,
Rien ne touche le Bourgeois;
Et pour un Rat d'un tel poids,
Cette vie est trop frugale.
Venez vous-en, dit-il, me voir à votre tour;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler Dimanche;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le sobre Rat des champs qui du bout d'une rave
Dinoit assez souvent, & ne dinoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermier-Général.
Huile, Beurre, Jambons, petit Salé, Fromage,
Tont y regorge de bien:

Et, ce qui pour le Maître eſt un grand avantage,
Cela ne coûte guère, ou pour mieux dire, rien.
Nos deux Rats étant à même,
Avoient de quoi ſe ſoûler:
Mais un chat par malheur s'étant mis à miauler,
Ils ſe crurent tous deux dans un danger extrême.
Le péril étant paſſé,
Ils revinrent à leur proie;
Mais leur repas à peine étoit recommencé,
Qu'on revient troubler leur joie:
Tantôt c'eſt un Sommelier,
Qui veut boire bouteille avec ſes camarades,
Et tantôt un autre Officier
Veut de l'huile pour ſes ſalades.
Enfin le pauvre Rat, qui dans ſon cher hameau
Paſſoit ſes heureux jours ſans crainte & ſans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il ſoit en danger de la vie;
Prend congé de ſon hôte, en lui diſant ces mots:
Vos mêts ne me touchent guere:
Peut-on faire bonne chere
Où l'on n'a point de repos?

Ne m'avoûras-tu pas que ce Rat fut fort ſage,
De vouloir promptement regagner ſon village?
De quoi ſert l'abondance au milieu du danger?
Il avoit force mêts, & ne pouvoit manger.
Ton ſort ſera pareil, ſi tu prends une Charge.

PIERROT.

Après ce que je fais, mordié ! je m'en gobarge !
Moi, donner de l'argent, je ferois un grand fou,
Pour n'ofer ni manger, ni dormir tout mon foû !
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate !
Pour être jour & nuit comme un Chat fur ma pate !
Pour avoir des amis qui font de vrais Judas !
Nenni, mordié ! nenni, je-ne m'y frotte pas.
C'eft avoir de l'efprit de donner une fomme,
Pour manger à fon aife, & dormir d'un bon fomme,
Mais dépenfer fon bien pour acheter du mal ;
Révérence parler, c'eft être un animal.
Tenez, fans le plaifir que m'a fait votre Fable,
J'allois être affez fot pour être Connétable.
Dieu fait comme à loifir je m'en mordrois les doigts.

ÉSOPE.

Adieu. Si tu le peux, fois fage une autre fois :
Sur-tout, ne prends jamais de fardeau qui t'affomme.

PIERROT.

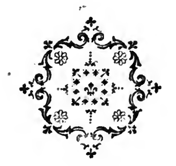
Teftidié ! que ce Rat étoit un habile homme !
Vous êtes vous & lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là votre main. Si vous me voulez fuivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer ivre :
J'ai d'un vin frais parcé, qu'on ne frelate point,
Dont je chamarrerons le moule du pourpoint.
Venez.

ÉSOPE.

Adieu, Pierrot. Encore un coup, ſois ſage.

PIERROT.

Eh mordié ! que de joie auroit notre Village !
On n'a jamais tant ri que nous ririons tretous,
De voir un Margajat fagoté comme vous.
Stapendant, qu'à venir votre eſprit ſe réſoude.
Adieu, quand vous voudrez, je hauſſerons le coude.
Si je vous y tenois, je boirions à ravir !



SCENE VII.

UN MAITRE D'HOTEL, ÉSOPE, PIERROT.

LE MAITRE D'HOTEL.

MONSIEUR, on vous attend, & l'on vient de ſervir.

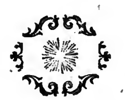
ÉSOPE.

Allons.

PIERROT.

St, ſt, un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Buvez à ma ſanté, je vas boire à la vôtre,
Et par ſix rouges bords, avalés de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot eſt votre ſarviteur.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉARQUE, EUPHROSINE; DORIS, *derriere & assez loin.*

LÉARQUE, *à Euphrosine.*

Vous ne méritez pas les honnêtes manieres
Qui me font avec vous abaisser aux prieres.
Qu'Agénor soit aimé, qu'Ésope soit haï,
N'importe; je suis pere, & veux être obéï.
A toutes vos raisons la mienne est préférable.

DORIS.

Oui, quand votre raison sera plus raisonnable.

LÉARQUE.

Démon, né pour me nuire, apprends-moi d'où tu sors?
Je t'ai fait satisfaire, & t'ai mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille,
Et mettre mal ensemble & le pere & la fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encor revenir?

DORIS.

Un ſot zele pour vous qui ne ſauroit finir.
Je m'en veux mal.

LÉARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zele.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LÉARQUE.

Pour elle ni pour moi, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moi, je veux juſqu'au bout ſignaler mon devoir.
De quoi vous plaignez-vous, que de mon zele extrême,
Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même ?
Je ſuis au déſeſpoir, & ce n'eſt pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'eſt point l'intérêt qui vers vous me rappelle.
Reprenez votre argent, & laiſſez-moi mon zele.
Laiſſez-moi le plaiſir, ſans en être jaloux,
D'avoir pour votre enfant plus d'amtié que vous.
Il ne s'eſt jamais vu fille mieux élevée ;
Jeuneſſe ſi docile, & ſi bien cultivée ;
Son mérite naiſſant promettoit d'aller loin :
Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le ſoin :
Et je ſens un chagrin qui me pénetre l'âme,
Quand une honnête fille eſt mal-honnête femme.

Voilà ce que ſouvent cauſe un pere têtu.

LÉARQUE.

Quoi ! ma fille étant femme aura moins de vertu ?

DORIS.

Qui que ce ſoit, Monſieur, qui ſoit femme d'Éſope.
Il n'eſt pas fort aiſé d'en tirer l'horoſcope.

LÉARQUE.

Comment ?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel beſoin d'achever.

LÉARQUE.

Qu'en arrivera-t-il ?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver?
Je vous mets en ſa place, & je vous prends pour elle.
Si vous aviez vingt ans, & que vous fuſſiez belle,
Et qu'un homme bien fait & bien aimé de vous,
Vous vît donner par force un magot pour époux;
Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-tête,
Quelle vertu, Monſieur, ne feroit pas la bête ?
Ne nous entêtons point, & parlons de bon ſens.
Quoi ! les gens les mieux faits ne feront pas exempts
D'une contagion qui devient ſi commune,
Et vous croyez qu'Éſope aura plus de fortune !
Quelque femme qu'il ait, je le dis en un mot,

Si ce n'eſt une ſotte, il faut qu'il ſoit un ſot.
J'en réponds.

LÉARQUE.

Apprends-moi, pernicieuſe peſte,
Si ta langue maudite a joué de ſon reſte.
As-tu fait ?

DORIS.

Oui.

LÉARQUE.

Sors donc, abominable eſprit.

DORIS.

Je ne ſortirai point ſans congé par écrit.
Je prétends que l'on ſache où mon zele m'emporte,
Et par quelle raiſon vous voulez que je ſorte.

LÉARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Duſſiez-vous me tuer, je n'en ſortirai pas.
Donnez-moi vingt ſoufflets, c'eſt ce que je demande :
Choiſiſſez quelle joue il vous plaît que je tende :
Me voilà prête à tout, hors à me ſéparer
D'une pauvre brebis qu'un loup veut dévorer.
Eh ! Monſieur, rappelez votre tendreſſe extrême,
Et laiſſez-moi....

LÉARQUE.

Demeure ; & laiſſe-moi, toi-même.

(*A Euphrosine.*)

Quelque insolent discours que j'en aye essuyé,
Je vous la rends. Tantôt vous m'en avez prié.
Mais à condition (c'est moi qui vous l'impose)
Que pour l'amour de moi, vous ferez quelque chose.
Ésope, qui demain doit être votre époux;
N'est qu'à-demi content s'il ne vous tient de vous:
Il vous doit venir voir, assuré par moi-même
Que vous serez sensible à cet honneur extrême;
Et qu'en fille bien née, & qui sait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
Faites-moi dire vrai : le voilà qui s'avance.

SCENE II.

ÉSOPE, LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

MA fille vous attend avec impatience,
Monsieur. Suis-moi, Doris, & laissons-les tous deux
Exprimer leur tendresse, & parler de leurs feux.



SCENE III.

ÉSOPE, EUPHROSINE.

(Ils font une petite fcène muette, & font un efpace de temps fans fe parler.)

ÉSOPE.

BEAUTÉ, qui dans mon cœur lancez plus d'une fleche,
La converfation me paroît un peu feche.
On dit que les amans, pour ne fe rien céler,
Au défaut de la voix, ont les yeux pour parler :
Et nous, pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faifons entendre à force de nous taire.
Honorez, s'il fe peut, objet charmant & doux,
D'un regard plus benin votre futur époux.
Tel que vous me voyez, trente Beautés me briguent :
Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent ;
Pour toût autre que vous j'ai le cœur engourdi,
Et vous me préférez un petit étourdi...!

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que fon air infpire
Sans doute fuffiroit pour vous faire dédire.

ÉSOPE.

Un petit fat.

EUPHROSINE.

Monſieur....

ÉSOPE.

Un petit freluquet,
De qui tout le mérite eſt un peu de caquet.

EUPHROSINE.

Je vais, pour repouſſer l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il eſt, & vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ÉSOPE.

Non, naturellement je ſuis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne ſe fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'eſt pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous verriez d'un coup d'œil
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ÉSOPE, *bas.*

La petite friponne a des raiſons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne ſont pas trop méchantes,
Voyons ſi de ſon ſexe on aime conſtamment.
Vous me préférez donc votre inſipide Amant?
Votre colifichet plein de fard & de gomme;
Qui pour toutes vertus eſt un beau petit homme;
Et qui, bornant ſes ſoins à s'orner le déhors,
A l'eſprit mal bâti, plus que je n'ai le corps?

EUPHROSINE.

Pour la derniere fois, épargnez ce que j'aime :
Ce que vous offenſez, m'eſt plus cher que moi-même.
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en fais de plus piquans qui vous conviendront mieux.
Un ſi juſte courroux n'aura point de limites.

ÉSOPE.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dites?

EUPHROSINE.

Si je l'aime !

ÉSOPE.

Ecoutez, l'hymen dure longtems,
Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontens.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre,
Par un objet qui plaît eſt facile à ſurprendre ;
Mais quand c'eſt pour toujours qu'on ſe doit engager,
L'exemple que voici doit y faire ſonger.

L'ALOUETTE ET LE PAPILLON.

Autrefois une alouette,
Qu'aimoit un riche coucou,
Epouſa par amourette
Un fort beau papillon qui n'avoit pas un ſou.
Outre beaucoup d'indigence,
Il avoit tant d'inconſtance,
Qu'il muguettoit les fleurs, & les pouſſoit à bout.

Rien ne pouvoit fixer ni ſes vœux ni ſa flamme;
Cependant ſa pauvre femme
Avoit diſette de tout.
Elle connut bientôt, quoique trop tard pour elle,
Que lorſqu'on veut s'unir pour juſques au tombeau,
Un époux inconſtant & beau,
N'en vaut pas un laid & fidele.

Dans l'âge où me voilà, je ne ſuis pas ſi fou,
Que je ne ſache bien que je ſuis le coucou:
Je ſuis laid; mais enfin, je fais une figure
Qui me venge du tort que m'a fait la Nature:
Et quoi que mon rival vous promette aujourd'hui,
Vous ſerez plus heureuſe avec moi qu'avec lui.
Peſez ce que je dis, ſans aigreur ni rancune.

EUPHROSINE.

Il eſt vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune:
Mais lorſqu'à l'amour ſeul un cœur eſt deſtiné,
Quand il a ce qu'il aime, eſt-il infortuné?
Ne déſuniſſez point deux cœurs faits l'un pour l'autre:
Il eſt d'autres objets bien plus dignes du vôtre:
La grandeur que je ſuis ſera plus de leur goût;
Et mon cher Agénor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidele;
Mais pour le devenir il a l'âme trop belle:
Le plus grand des chagrins que nous puiſſions avoir,
C'eſt d'être l'un & l'autre un moment ſans nous voir.
Vous donnez des leçons que tout le monde admire;
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire;

De deux jeunes amans ne troublez point la paix ;
Et ne vous ſignalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaiſir aurez-vous de me voir malheureuſe ?

ÉSOPE.

Qu'une fille a d'eſprit, quand elle eſt amoureuſe !
On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agénor, vous aviez des extâſes ;
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phrâſes ;
Monſieur le Gouverneur, que je vais bientôt voir,
Ne balancera point à faire ſon devoir.
Je vous ai près de lui déjà rendu ſervice ;
Je vous promets encore un auſſi bon office.
Vous verrez quel amant vous ſera réſervé.

EUPHROSINE.

Et moi, qui vous connois pour un fourbe achevé ;
Moi, qui de votre fraude ai ſujet de me plaindre ;
Moi, qui ne ſais qu'aimer, & qui ne ſais point feindre ;
Je vous déclare ici qu'Agénor a ma foi,
Que je ſuis toute à lui, comme il eſt tout à moi :
Que toute la grandeur où le Roi vous appelle,
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle :
Et que, ſi de mon pere on aigrit le courroux,
J'épouſerai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

ÉSOPE, *seul.*

Qui le croiroit ? Une fille constante !
Quel prodige !

SCENE IV.

M. DOUCET, ÉSOPE.

M. DOUCET.

Monsieur, sur un avis certain,
Que vous devez ici vous marier demain ;
Je viens vous supplier de m'accorder la grâce
D'empêcher de mourir votre future race,
Et de ressusciter vos ayeux qui sont morts.

ÉSOPE.

Quoi ! vous faites rentrer les âmes dans les corps !
Il faut qu'apparemment vous sachiez la magie.

M. DOUCET.

Non, Monsieur, mais j'excelle en généalogie.
J'ennoblis, en payant, d'opulents roturiers,
Comme de bons marchands, & de gros financiers ;
Je leur fais des ayeux de quinze ou seize races,
Dont le diable auroit peine à démêler les traces.
L'or, le gueule, l'argent, le sinople, & l'azur,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.

L'un sur son écusson porte un casque sans grille,
Dont le pere autrefois a porté la mandille :
L'autre prend un lambel, en cadet important,
Dont on a vu l'ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin, ma renommée exposée aux satyres,
Par tant de roturiers dont j'ai fait des Messires;
Pour tenir désormais des chemins différents,
Je consacre mon art aux véritables Grands,
A la vertu guerriere, à la haute naissance :
Et c'est avec plaisir par vous que je commence.
Le sang dont vous sortez trouve si peu d'égal....

ÉSOPE.

Monsieur le Blasonneur, vous me connoissez mal.
Je ne sais d'où je sors, ni quel étoit mon pere.

M. DOUCET.

A qui manque d'ayeux, j'ai le secret d'en faire :
Et pour deux-mille écus, pour le prix de mon soin,
Je vous ferai venir des ayeux de si loin,
Aux grandes actions toujours l'âme occupée,
Que la vérité même y seroit attrapée.
Jugez de mon savoir ; par les soins que j'ai pris,
Le fils d'un maréchal est devenu Marquis.

ÉSOPE.

Vous avez, je l'avoue, un talent admirable,
Mais rien n'est beau pour moi qui ne soit véritable :
Quand on me croiroit noble à faire du fracas,

Pourrois-je me cacher que je ne le ſuis pas?
Dites.

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicateſſe,
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit Nobleſſe.
Il n'en eſt preſque point, à vous parler ſans fard,
Qui n'ait, pour faire preuve, eu beſoin de mon art;
Je ſais de gros Seigneurs qui ſeroient dans la craſſe,
Sans la réviſion que je fis de leur race;
Où je ſubſtituai, tant mon art eſt divin,
Trois Maréchaux-de-Camp pour trois marchands de Vin.
Si pour votre Nobleſſe il vous manque des titres,
Il faudra recourir à quelques vieilles vitres;
Où nous ferons entrer, d'une adroite façon,
Une deviſe antique avec votre écuſſon.
Vingt douteuſes maiſons qui ſont dans la province,
Pour ſe mettte à l'abri des recherches du Prince,
Avec cette induſtrie ont trouvé le moyen
De prouver leur Nobleſſe admirablement bien.
Vous ſerez noble aſſez, ſi vous paroiſſez l'être.

ÉSOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourrai-je paroître!
Ai-je un extérieur qui puiſſe faire voir....

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air noble autant qu'ont peut l'avoir.

ÉSOPE.

A moi?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille,
Montre que vous venez d'une illuſtre famille.

ÉSOPE.

Il eſt vrai, j'ai l'air Grand! l'aſpect noble!

M. DOUCET.

Beaucoup.

ÉSOPE.

Et ma taille? Tenez, voyez-moi plus d'un coup:
Comment la trouvez-vous? Parlez avec franchiſe.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ÉSOPE.

Et ma Boſſe?

M. DOUCET.

Bien priſe:

Et qui vous ſied ſi bien....

ÉSOPE.

Il faut, en vérité,
Pour tant de flatterie être bien effronté!
Je fais certaine Fable, où le bon-ſens abonde,
Qui vient ſur vous & moi le plus juſte du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

UN Oiseau laid (c'eſt moi) qu'on nomme le Corbeau,
Tenant en ſon bec un fromage,
Un Renard fin (c'eſt vous) pour lui tendre un paneau
Le ſalue humblement, & lui tient ce langage :
Que vous êtes un bel Oiſeau !
Mon Dieu, l'agréable plumage !
Je crois que votre ramage
Eſt pour le moins auſſi beau ;
Et qu'on ne ſauroit voir un plus parfait ouvrage.
Si l'on vous entendoit fredonner quelques Airs
On envoiroit l'Aigle paître,
Et les Habitants des airs
Vous accepteroient pour maître.
Le crédule Corbeau, qui ſe laiſſe entêter,
A la tentation facilement ſuccombe :
Il ouvre le bec pour chanter,
Et d'abord le Fromage tombe.
Pendant qu'il en ſoupire & de rage & d'ennui,
L'autre gobe la proie, & ſe moque de lui.
Voilà comme à-peu-près, en marchant ſur ſa piſte,
Feroit à mon égard le Généalogiſte,
Si de ſa flatterie il m'avoit infecté ;
Et que de ſon venin mon cœur fût empeſté.
Je dis ce mot exprès : car il n'eſt point de peſte
Qui ſoit plus dangereuſe, & qui ſoit plus funeſte

Que l'appât decevant, le poiſon ſéducteur,
Que répand chaque jour la bouche d'un flatteur.

M. DOUCET.

Il eſt vrai qu'un flatteur eſt un monſtre effroyable.

ÉSOPE.

Hé! pourquoi l'es-tu donc, adulateur au Diable?
Pourquoi? Dis.

M. DOUCET.

Je le ſuis, en mon corps défendant:
Si je ne l'étois pas je ſerois imprudent.
C'eſt par ce ſeul endroit que les Grands s'amadouent;
Ils ne ſouffrent près d'eux que des gens qui les louent:
Ils veulent qu'on appelle, & n'en ſont point confus,
Leurs défauts, qualités; & leurs vices, vertus:
A qui veut s'avancer c'eſt la plus ſûre route:
Puiſque c'eſt leur plaiſir, qu'eſt-ce que cela coûte?
Et quand ils ont des mêts ſuivant leurs appétits,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des petits?

ÉSOPE.

S'il n'étoit des flatteurs que le Diable fait naître,
Les Grands qui ſont flattés ſe paſſeroient de l'être;
Et faute d'encenſeurs pour les défauts qu'ils ont,
Ils s'accoutumeroient à ſe voir tels qu'ils ſont.
Ils verroient bien ſouvent, par leur eſprit aride,
Qu'un Noble ſans ſcience eſt un cheval ſans bride,
Qui, n'étant retenu ni par mords ni par frein,

S'abandonne à sa fougue & prend un mauvais train.
Mais pour empoisonner un jeune Gentilhomme
Que divertit la chasse, & que l'étude assomme;
On lui met dans l'esprit que rien n'est si galant
Que l'innocent plaisir de tirer en volant :
Que d'un Noble effectif c'est la pente secrette :
Que c'est pour les pédants que la science est faite :
Et pour toutes vertus, par la suite des ans
Il chasse, il boit, il joue & bat des paysans.
Ce Noble, enseveli dans un fond de Province,
A charge à sa patrie, inutile à son Prince,
Sans l'état malheureux où les flatteurs l'ont mis,
Feroit grâce aux perdreaux, & peur aux ennemis.
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flatté, moi, jusqu'à louer ma Bosse :
Il faut être corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ai cru que vous aviez la foiblesse des Grands.
J'en fais de contrefaits bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir sur leurs tailles bien faites.
Vingt petits près d'un Grand sont vingt approbateurs.

ÉSOPE.

Moi qui ne flatte point, & qui hais les flatteurs,
J'ai, pour vous obliger, un service à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh....!

ÉSOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. DOUCET.

Moi, Monſieur?

ÉSOPE.

Oui, vous même : en propre original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde, & ne fais point de mal.

ÉSOPE.

Ces Blâſons frauduleux, ajoutés à des vîtres,
Contre les droits du Roi ſont autant de faux titres;
Et l'intervalle eſt bref de fauſſaire à pendu.

M. DOUCET,

Monſieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu :
Je ne vous retiens point, c'eſt aſſez que j'obtienne...

ESOPE.

Non; mais vous craignez,vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous ſaviez, Monſieur, juſqu'à quel point je ſuis...

ESOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

SCENE V.

AMINTE, ÉSOPE.

AMINTE.

Monsieur, vous voyez une mere
A qui l'on fait fouffrir une douleur amere;
Je ne faurois parler, tant je fuis hors de moi.
De grâce, vengez-moi, mon cher Monfieur.

ESOPE.

De quoi?
Qu'eft-ce qu'on vous a fait? expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'ôfe.

ÉSOPE.

A-t-on pris votre bien?

AMINTE.

Ce feroit peu de chofe.
Le bien n'eft pas d'un prix à caufer ma douleur.

ÉSOPE.

A-t-on furtivement attaqué votre honneur?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, & cela doit fuffire.

C'eft vous en dire trop, que de n'ofer rien dire.

ÉSOPE.

J'ai l'efprit un peu dur, parlez-moi fans façon.

AMINTE.

Lorfque l'on fe marie, à quoi s'amufe-t-on !
Je n'avois pour tout fruit de la foi conjugale,
Qu'une fille, mais belle à n'avoir point d'égale :
Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.
Que c'eft pour une fille un âge dangereux !
La mienne d'un jeune homme éperdûment aimée,
A l'aimer à fon tour s'étant accoutumée,
Quelques foins qu'on eût pris de la bien élever,
A confenti fans peine à fe faire enlever.
Dépêchez un Prevôt avec tout fon cortége :
Déjà le raviffeur a peut-être..... que fais-je ?
Ils s'aiment tendrement, ils font feuls, fans témoins.
Je tremble.

ÉSOPE.

A dire vrai, l'on trembleroit à moins,
Mais parlons de fang-froid. Votre fille enlevée,
Eft-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée ?
Il me feroit fâcheux d'agir en étourdi.

AMINTE.

Je fuis sûre, Monfieur, de ce que je vous di.
Faut-il d'autre témoin que ma douleur extrême ?

ÉSOPE..

Il eſt bon, s'il vous plaît, que j'en ſois sûr moi-même.
Qui l'a vue enlever? Où l'a-t-on priſe? Quand?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin, mais il eſt convainquant:
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche.
Voyez, par ce billet que je mets dans vos mains,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
Liſez.

ÉSOPE *lit.*

Je ſuis aimée, & j'aime;
C'eſt, je crois, vous en dire aſſez:
Perſonne mieux que vous ne connoît par ſoi-même
Ce que c'eſt que deux cœurs que l'amour a bleſſés.
Trois fois de vos Amans épouſant la fortune,
Vous les avez ſuivis en tous lieux, à leur choix:
Et qui s'eſt, comme vous, fait enlever trois fois,
Doit bien me le pardonner une.

Diantre!

AMINTE.

Hé bien! ce billet parle-t-il clairement?
Etes-vous éclairci de la choſe?

ÉSOPE.

Oui vraiment.
Je trouve ce billet aſſez intelligible.

AMINTE.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

ÉSOPE.

Vous contre votre fille ayez moins de courroux :
Elle n'est point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ÉSOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ÉSOPE.

Vous.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

L'ÉCREVISSE une fois s'étant mis dans la tête
Que sa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut sur le champ cette réponse honnête :
Ma mere, nous nous ressemblons.
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez
Allez droit si vous pouvez,
Je tâcherai de vous suivre.

Que pouvoit l'Ecrevisse opposer à cela ?

Ce qui touche une fille eſt la mere qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges.
Qui veulent, comme vous, que leurs filles ſoient ſages,
Et qui, dans les plaiſirs donnant juſqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais?
L'exemple d'une mere, en qui la vertu brille,
Eſt la grande leçon dont profite une fille.
Qu'eſt-ce qu'a fait la vôtre en fuyant la vertu,
Que ſuivre le chemin que vous aviez battu?
Si vous l'euſſiez guidée en une bonne voie,
Elle vous y ſuivroit avec bien plus de joie.
Auſſi, loin de vous plaindre, & de vous appuyer,
C'eſt vous que de ſon crime on devroit châtier;
On ne ſauroit cauſer des douleurs aſſez amples,
A qui perd ſes enfans par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans ſon ſort plus d'intérêt que moi?
Le danger qu'elle court me cauſe tant d'effroi,
Que je ſouhaiterois avec un zèle extrême,
Au péril de mes jours, l'en retirer moi-même.
La friponne! A ſon âge en ſavoir déjà tant!

ÉSOPE.

Quand on eſt fils de maître on eſt bientôt ſavant.
Pouvez-vous, dites-moi, la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'Ecreviſſe?

AMINTE.

J'ai pu la marier & ne l'ai pas voulu.

ÉSOPE.

Vous euffiez bien mieux fait. Elle eût bien mieux valu.
Ses defirs fatisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne fongez pas que je ferois grand'-mere.
Je ne le cele point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'appelloit de ce nom décrépit.
Grand'-mere! Moi, bons Dieux! que perfonne n'accufe
D'avoir fur le vifage aucun appas qui s'ufe;
Moi, qui, graces au Ciel, ai le teint auffi frais,
Auffi beau....

ÉSOPE.

Je crois bien, vous le faites exprès;
Dans ce qu'on voit de vous, rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai vifage eft caché fous un autre.
La belle inftruction que votre fille avoit!
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle,
Mérite affurément une fille comme elle.
Voilà tout le fecours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs, j'irai me plaindre au Roi.
Il verra mon placet; & fa juftice extrême....

ÉSOPE.

Je vais, fi vous voulez, vous le dicter moi-même.

SIRE, *Dame.....* vous même y mettrez votre nom.
Vous remontre humblement, que, tant qu'elle fut belle,
Elle fut à l'Amour ſi ſoumiſe & fidelle,
Que jamais à ſon ordre elle ne diſoit non.
Que de cet heureux tems l'âme encor toute pleine,
Plus elle eut de plaiſir, plus elle aura de peine
A renoncer ſi-tôt à des charmes ſi doux,
Qu'avant que de ſon ſort le triſte cours s'acheve,
Il vous plaiſe ordonner à quelqu'un qu'il l'enleve.
Elle continûra ſes prieres pour vous.
Vous n'avez, que je crois, autre choſe à lui dire.
Si vous le ſouhaitez je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, Monſieur; dans mon juſte courroux,
J'aurai plus de raiſon de Créſus, que de vous.

ÉSOPE, *ſeul.*

Que de femmes comme, elle, injuſtement ſe flattent!
Eh! mais du Gouverneur les enfants s'entrebattent.
Ecoutons le ſujet de leurs petits débats.



SCENE VI.

AGATON, *petit garçon fort beau;* CLÉONICE, *petite fille fort laide;* ÉSOPE.

AGATON.

Oui, je le veux avoir.

CLÉONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATON.

Si de notre querelle on apprend quelque chofe,
Nous aurons le fouet, & vous en ferez caufe.

CLÉONICE.

N'importe.

ÉSOPE.

Qu'avez-vous, les beaux enfans?

AGATON.

Monfieur,
C'eft ce petit miroir que veut avoir ma fœur.
Dès que j'ai quelque chofe elle en eft envieufe;
Si je la contredis, elle fait la pleureufe:
Et lorfqu'on nous entend, je fuis fi malheureux,
Qu'ayant tort elle feule, on nous fouette tous deux.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que cela n'eſt pas juſte ?

CL ÉONICE.

Monſieur, ſi vous ſaviez comme il me tarabuſte !
Il eſt malicieux comme un petit dragon ;
Il ne me laiſſe rien de ce que j'ai de bon.
Le miroir qu'il a pris, dont la glace eſt ſi belle,
Eſt à moi ſeule.

AGATON.

A vous ? Non pas, Mademoiſelle,
S'il vous plaît.

CLÉONICE.

A qui donc ?

AGATON.

C'eſt à nous deux qu'il eſt.

CLÉONICE.

Vous me pardonnerez vous-même, s'il vous plaît.
Dès quand j'étois enfant, ma Sœur me le conſerve ;
Et c'eſt elle aujourd'hui, qui veut que je m'en ſerve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moi, pendant notre dîné,
Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné ;
Je m'y veux mirer.

CLÉONICE.

Vous ? Vraiment je vous admire !

Il n'eſt rien de ſi beau qu'un garçon qui ſe mire!
Fi!

AGATON.

Pourquoi, ſi?

CLÉONICE.

Pourquoi? Fi, vous dis-je?

AGATON.

Pourtant,
On dit que mon viſage eſt aſſez ragoûtant.
Si je vous reſſemblois, & que je me miraſſe,
Quand je me ſerois vu je caſſerois la glace.

CLÉONICE.

Vous croyez donc, mon frere, avoir beaucoup d'appas?

AGATON.

Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne le croirai-je pas?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite vérole!
Tenez, ma grande ſœur me garde une piſtole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là;
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je ſerois joyeuſe.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtez bienheureuſe.

CLÉONICE.

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un dragon?

Si je ne ſuis pas belle, eſt-ce ma faute?

ÉSOPE.

Non.

Je vous trouve tous deux un charmant petit couple,
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'eſprit plus ſouple:
Aimer bien votre frere, & vous bien votre ſœur.
Me le promettez-vous, mes enfans?

AGATON & CLÉONICE.

Oui, Monſieur.

ÉSOPE.

Ecoutez-bien tous deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort ſouvent ce beau garçon ſe mire:
Mais plus dans le miroir il ſe verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne la ſalir pas:
Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image:
Il faut, quand on eſt beau, qu'on ſoit encor plus ſage.
Entendez-vous, mon fils?

AGATON.

Oui, Monſieur, j'entends bien.
Je vous rends grâce.

ÉSOPE.

Et vous, (car je ne cele rien.)
Vous, pour qui la nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous; mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour charmer,
Amaſſez des vertus qui vous faſſent aimer;

Et par une conduite exempte de murmure,
Réparez la rigueur dont usa la Nature.
Beaucoup de modestie, & beaucoup de bonté,
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous-en bien, ma petite mignonne.

CLÉONICE.

Oui, Monsieur. Grâce au Ciel, j'ai la mémoire bonne.

UNE VOIX *de derriere le Théâtre.*

Agaton! Cléonice!

AGATON.

On nous appelle.

CLÉONICE.

Hé bien!
Nous serons querellés.

AGATON.

Querellés? ce n'est rien.
Nous craignons, vous & moi, quelque chose de pire.

ÉSOPE.

Pour vous sauver de tout, je vais vous reconduire;
Et si la gouvernante ôse nous raisonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGÉNOR, DORIS.

DORIS.

N'ALLEZ pas sottement, pardonnez-moi ce terme,
(Mais dans votre dessein je vous trouve si ferme,
J'appréhende si fort quelque coup de travers,
Que je ne prends pas garde aux mots dont je me sers.)
N'allez pas irriter la douleur d'Euphrosine.

AGÉNOR.

Quoi, son pere me perd : Ésope m'assassine :
A me percer le cœur je les vois disposés ;
Et pendant ce tems-là, j'aurai les bras croisés!
Je veux bien me contraindre à l'égard de son pere ;
Conserver du respect jusques dans ma colere ;
Et sans être emporté, ni paroître brutal,
Montrer qu'il me préfere un indigne rival :
Mais pour Ésope, non. Quoi que j'en puisse craindre,
Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.
Je prétends lui parler ; &, s'il en est besoin,
Aller jusqu'à l'insulte, & peut-être plus loin.

Mon ardeur outragée eſt ce que je conſulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au-delà de l'inſulte?
Fût-il, plus qu'il ne l'eſt, votre ennemi mortel,
Je vous crois trop de ſens pour lui faire un appel.
Éſope ſur le pré ſeroit un beau ſpectacle!
Eloignons ſon hymen; formons-y quelque obſtac
C'eſt à quoi maintenant il s'agit de penſer;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monſieur le Gouverneur eſt dans ſa galerie;
Voyez-le, parlez-lui: ſa fille vous en prie.
Il eſt ſeul. Son grand vice eſt d'être un peu têtu;
Mais vous ne ſerez pas éconduit & battu.
Tâchez à remuer ſes entrailles de pere:
S'il ne rompt cet hymen, faites qu'il le differe.
J'aurois, ſi j'étois homme, ou du moins je le crois,
Plus de virilité que je ne vous en vois.
Courez. Quand le tems preſſe, il eſt bon qu'on galope.
Allez le voir.

AGÉNOR.

J'y vais; & de-là voir Éſope.
Pour peu qu'il ſoit contraire à mes intentions,
Je ſens à le bruſquer des diſpoſitions:
Je ſais tout ce qu'il eſt, & tout ce qu'il peut être,
Mais de mon déſeſpoir je ne ſuis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous....

AGÉNOR.

Je ferai tout ce que je te di.

DORIS.

Eh, mon Dieu ! croyez-moi, point de coup d'étourdi.
De quoi sert la raison, à moins qu'on ne raisonne ?
Je vois venir quelqu'un. Songez à vous.

SCENE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

MA bonne,
Je viens près d'Euphrosine implorer votre appui :
Bientôt femme d'Ésope, elle peut tout sur lui.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle,
C'est de lui bien vanter sa conquête nouvelle.

ALBIONE.

Ésope m'a mandé de l'attendre en ce lieu ;
En sortant d'avec lui, j'irai la voir.

DORIS.

Adieu.
Je vais la disposer à remplir votre attente.
Ésope vient.

SCENE III.

ÉSOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

Monsieur, je ſuis votre ſervante ;
Ce n'eſt point compliment, c'eſt pure vérité.

ÉSOPE.

Je vous en garantis autant de mon côté.
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Madame.

ALBIONE.

Savez-vous, Monſieur, que je ſuis veuve ?

ÉSOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le ſuis depuis près de cinq ans,
Et défunt mon mari m'a laiſſé quatre enfants.

ÉSOPE.

A voir cet air brillant, & ce riche équipage,
Vous allez convoler en ſecond mariage,
Apparemment ? Quelqu'un de vos yeux eſt bleſſé ?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, Monſieur, mon bon tems eſt paſſé.

ÉSOPE.

Tant-pis.

ALBIONE.

La propreté, de tout tems, fut permiſe;
Et ſi vous me voyez paſſablement bien miſe,
Il ne faut pas, Monſieur, vous en émerveiller:
L'époux dont je ſuis veuve étant mort Conſeiller,
Je ſuis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une Procureuſe, ou bien qu'une Marchande.
Rien ne m'eſt plus fâcheux que de m'encanailler.

ÉSOPE.

Et de quel acabit étoit-il Conſeiller?
Etoit-ce en robe longue, en robe courte, en botte?

ALBIONE.

Non, Monſieur, il étoit Conſeiller gardenotte.

ÉSOPE.

La peſte! N'eſt-ce pas ce que vulgairement
On dit Tabellion, ou Notaire autrement?

ALBIONE.

Oui, Monſieur.

ÉSOPE.

Vertubleu! C'eſt un grade ſublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le mettre en eſtime.
Conſeillere à la Cour, Préſidente à Mortier,

Faifoient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voyant à mon époux une fomme affez groffe,
Je voulus avoir chaife, & puis après carroffe;
Et tous les chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelés, comme les Ducs & Pairs.
Pour mon appartement, cinq chambres parquetées,
A force de miroirs, fembloient être enchantées;
Et ce qui m'en plaifoit, on n'y pouvoit marcher,
Que l'on ne fe mirât encor dans le plancher.
Ayant vu par hafard, dont je fuis bien contente,
De gros chenets d'argent chez une Préfidente,
Je priai mon mari de m'en donner d'égaux;
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la Foire, où j'eus la hardieffe,
Voyant un cabinet qu'aimoit une Ducheffe,
Pendant qu'à marchander elle fe dépeçoit,
De le prendre à fa barbe au prix qu'on le laiffoit,
Pour ne pas abufer de votre patience,
On parloit en tous lieux de ma magnificence:
Quand, pour un inventaire où mon mari courut,
Il s'échauffa fi fort, qu'en trois jours il mourut.

ÉSOPE.

Avez-vous achevé votre hiftoire modefte?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le refte.
Mon époux étant mort, ces miroirs, ces chenets,
Ces chevaux, ce carroffe, & ces beaux cabinets,
Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre:

J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
Enfin pour nous tenir toujours fur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé, j'ai prefque vendu tout:
Si bien que ce matin ayant fu qu'à des filles,
Qui devoient leur naiffance à d'honnêtes familles,
Créfus donne une dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attends qu'en leur faveur votre bouche prononce.
Voilà ce qui m'amene.

ÉSOPE.

Et voici ma réponfe.

LA GRENOUILLE ET LE BŒUF.

LA grenouille dans un pré,
Voyant paitre le bœuf, confidere fa taille;
Et la trouvant à fon gré,
S'enfle, fue, & fe travaille,
Pour faire aller la fienne en un même dégré.
Sa fille qui la voit faire,
Lui remontre fagement,
Qu'un deffein fi téméraire
Va jufqu'à l'aveuglement;
Que l'appas qui la chatouille
Lui cache le péril de ce qu'elle entreprend;
Et que depuis le bœuf jufques à la grenouille,
C'eft un intervalle trop grand.
Mais contre ces raifons fon orgueil fe fouleve,
A s'enfler encor plus elle applique fes foins:

Fait de si grands efforts, qu'à la fin elle creve :
Et sa témérité ne méritoit pas moins.

Voilà votre portrait, & celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raisons meilleures que les vôtres.
Nous sommes dans un siecle où chacun veut s'enfler ;
D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.
La femme d'un Sergent ne sera pas honteuse,
De porter des habits comme une Procureuse ;
Celle du Procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler, au moins, celle de l'Avocat :
Celle de l'Avocat est assez téméraire,
Pour aller du même air que va la Conseillere :
Celle du Conseiller, par la même raison,
Avec la Présidente entre en comparaison :
Celle du Président, fiere de sa richesse,
A des gens à sa suite autant qu'une Duchesse :
Et je ne vois personne en sa condition,
Qui ne veuille excéder sa situation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni treve,
Que comme la grenouille il ne s'enfle, & ne creve.
De-là vient le désordre & les crimes qu'on voit :
Pour soutenir ce faste, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi, d'iniquités atroces,
Traînent des Procureurs qu'on roule en des carrosses ?
Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant ?
Pour montrer au Public, d'une façon galante,
Un Libraire étendu dans sa chaise roulante,
Combien, *incognitò*, de livres défendus,

Dans

Dans l'arriere-boutique ont-ils été vendus !
Combien un Financier, pour être en équipage,
De zéros criminels remplit-il une page !
Combien au Parlement d'Avocats de grand poids,
Pour aller à grand train, vont-ils contre les loix !
Pour avoir un carroſſe, & que tout y réponde,
Combien un Médecin égorge-t-il de monde !
Et pour ces beaux chenets, ces miroirs, ces chevaux ;
Combien feu votre époux a-t-il fait d'actes faux !

ALBIONE.

D'actes faux ! Juſte Ciel ! quoi, d'un corps qu'on
renomme....

ÉSOPE.

Il n'eſt rien de plus beau, qu'un Notaire honnête-
homme :
Mais dans tous les grands corps, on a vu de tout tems,
Se gliſſer des fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre époux auroit été fauſſaire,
Cela ne doit bleſſer aucun autre Notaire.
Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné,
Il en eût ſu le prix, & l'auroit épargné.
Les bienfaits de Créſus ne ſont point pour vos filles ;
Ce ſont pour des enfants de meilleures familles,
Que les procès, la guerre, ou d'autres accidens
Ont rendu malheureux, & non pas impudens.
Enfin, je crois ſavoir ce que le Roi déſire ;
Et je n'ai là-deſſus autre choſe à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Savez-vous, petit homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un finge vétu....

ÉSOPE.

Votre efprit fur ce point peut fe donner carriere ;
Je vous offre en laideur une belle matiere :
Mais j'ai cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les gens fans raifon ne m'offenfent jamais.
Vous croirez m'infulter, & vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux d'un fi fot homme oublier jufqu'au nom.
Adieu.

ÉSOPE, *feul.*

Je fuis défait d'une étrange guenon.
Qu'heureux eft le mari dont la femme humble & fage
Eleve les enfants, & regle le ménage !
Mais qu'il eft malheureux lorfque mal-à-propos....



SCENE IV.

AGÉNOR, ÉSOPE.

AGÉNOR.

JE vous cherche par-tout pour vous dire deux mots.

ÉSOPE.

Hé bien ! je ſuis trouvé. Qu'avez-vous à me dire ?

AGÉNOR.

Qu'on me nomme Agénor, & ce mot doit ſuffire.
Vous m'entendez, je crois ?

ÉSOPE.

Oui, j'entends votre nom.

AGÉNOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'amene ?

ÉSOPE.

Non.

AGÉNOR.

Je vais, puiſqu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
Monſieur Eſope.

ÉSOPE.

Et moi, tâcher à vous entendre,
Monſieur Agénor.

AGÉNOR.

J'aime, & vous aimez auſſi :
C'eſt l'unique ſujet qui me conduit ici.
Je ſais ce que tous deux le Ciel nous a fait naître :
Comme je me connoîs, ſongez à vous connoître ;
Je prétends d'Euphroſine être le ſeul captif.

ÉSOPE.

Moi, je veux abaiſſer ce ton impératif.
Il vous ſied mal. Je veux vous rendre honnête, affable,
Et pour y réuſſir, vous apprendre une fable.
Ecoutez bien.

AGÉNOR.

De grâce, évitons ce fatras ;
De ſi fades raiſons ne m'accommodent pas :
Je ne me repaîs point de ces vaines paroles.

ÉSOPE.

Un jour....

AGÉNOR.

Encor un coup, point de contes frivoles.
C'eſt un amuſement qui n'eſt bon qu'à des fous.

ÉSOPE.

Ecoutez celui-ci, je le crois bon pour vous.

AGÉNOR.

Je vous ai déjà dit, & je vous le répete,
Qu'une prompte réponſe eſt ce que je ſouhaite.

Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agénor.

ÉSOPE.

Je vous ai répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui sent le fanfaron plus que le gentilhomme :
Et, pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous réciter la fable que voici.

AGÉNOR.

Dépêchez donc.

ÉSOPE.

LE CUISINIER ET LE CYGNE.

UN jour un cuisinier insigne,
Qui buvoit quelquefois un peu plus fort que jeu ;
Pour mettre la marmite au feu,
Pensant tuer un oie, alloit tuer un cygne.
On ne s'est jamais vu dans un danger plus grand ;
Déja le bras levé s'apprêtoit à descendre,
Quand l'oiseau lui fait entendre
Une voix qui le surprend :
Jamais aux bords du Méandre,
Aucun cygne en expirant,
N'a célébré sa mort d'une façon plus tendre.
Ses chants ne furent pas vains :
Malgré l'humeur assassine
De l'Ecuyer de cuisine,
Le fer lui tomba des mains.
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage ;

Je vous méconnoiſſois, ſi vous n'euſſiez chanté.
Ainſi, la douceur du langage
Eſt, dans l'occaſion, de grande utilité :
Il ſemble que le Ciel en ait fait l'appanage
Des perſonnes de qualité ;
Et, dans un grand ſeigneur, de la brutalité,
Marque une Nobleſſe ſauvage.

C'eſt à vous maintenant à vous faire raiſon :
Il faut être le cygne, ou bien être l'oiſon.
Choiſiſſez.

AGENOR.

C'eſt un choix qui n'eſt pas difficile :
Je n'ai jamais reçu de leçon plus utile ;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime depuis deux ans, d'une ardeur tendre & pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature :
Vous ſavez s'il eſt vrai, vous qui dans un ſeul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans ſi peu de tems votre amour eſt extrême,
Quel doit être le mien ? Jugez en par vous-même :
Et s'il faut n'aimer plus, dites de bonne-foi,
Quel eſt le plus à plaindre, ou de vous, ou de moi ?
La raiſon ſur vos ſens garde un ſi grand empire,
Que, d'abord qu'elle parle, ils n'ôſent la dédire ;
Et pour m'ôſer flater d'un ſi puiſſant effort,
Ma raiſon eſt trop foible, & mon amour trop fort.
Par-tout où vous paſſez vous répandez des grâces :

Les cœurs de tout le peuple accompagnent vos traces :
Faut-il que deux Amants ſoient les ſeuls entre tous,
Qui refuſent leurs voix aux vœux qu'on fait pour vous ?
Faites-vous un effort dont vous ſeul êtes digne :
Faites.....

ÉSOPE.

Voilà parler en véritable Cygne.
Voilà dans ſon malheur ſe plaindre noblement.
Certes, je ſuis fâché d'aimer ſi fortement :
Je ſens je ne ſais quoi me reprocher dans l'âme
Que j'ai tort de troubler une ſi belle flâme ;
Mais enfin, je ſuis homme, & quoique mal bâti,
Je ſens ce qu'à ma place un autre auroit ſenti.
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille date ;
Et puiſqu'il faut, ſans fard, nous expliquer ici,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis auſſi.
J'en ſuis fâché.

AGENOR.

Monſieur, ſongez, je vous ſupplie,
A l'effort que je fais lorſque je m'humilie.
Mon cœur qui juſqu'ici n'avoit jamais rampé.....

ÉSOPE.

Vous allez faire l'oie, ou je me ſuis trompé.

AGENOR.

J'ai peur de faire pis, dans mon déſordre extrême,
Si vous vous obſtinez à m'ôter ce que j'aime.

Il m'eſt bien plus aiſé de renoncer au jour,
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une ſi juſte & ſi douce eſpérance....

ÉSOPE.

Et ſavez-vous aimer avec perſéverance ?
Peut-être que l'amour, que vous croyez conſtant,
Eſt de ces feux follets qu'on ne voit qu'un inſtant.
Vos tranquiles deſirs ne trouvant plus d'amorce;
Le feu dont vous brûlez perdra toute ſa force;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours,
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'eſt guères d'amour que l'hymen n'aſſaſſine.

AGENOR.

Moi, je pourrois ceſſer d'adorer Euphroſine!
Si l'hymen de ma flâme interrompoit le cours,
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.
Non, non, ſur mon amour le tems n'a point d'empire:
Mon ſort eſt d'en avoir juſqu'à ce que j'expire:
Et ſi dans le tombeau tout ne finiſſoit pas,
J'aimerois Euphroſine au-delà du trépas.
Il n'eſt rien qu'à ma flâme aiſément je n'immole.

ÉSOPE

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGENOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le Ciel en courroux
Puiſſe lancer ſur moi ſes plus rigoureux coups;

Et, pour faire un ferment dont je frémis moi-même,
Je confens que jamais Euphrofine ne m'aime.
Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

ÉSOPE.

Adieu : nous nous verrons encore une autre fois.
Quelqu'un vient.

AGÉNOR.

Ciel ! Je fors : mais plein d'inquiétude :
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Et, quel que foit mon fort, dans une heure d'ici,
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.

SCENE V.

M. FURET, ÉSOPE.

M. FURET.

JE viens de vos bontés implorer une grâce,
Monfieur.

ÉSOPE.

Qu'eft-ce ? Parlez. Que faut-il que je faffe ?

M. FURET.

Créfus dans fon Royaume a fort peu de fujets,
A qui, fans vanité, foient mieux dûs fes bienfaits.

ÉSOPE.

Qu'avez-vous fait pour lui ? Voyons, je rends juftice.

M. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendre fervice.
Si les Sujets du Roi m'avoient tous reffemblé,
Jamais aucun État n'eût été mieux peuplé :
Ses voifins trembleroient ; & pour de foibles fommes,
Il auroit toujours prêts quatre ou cinq-cent-mille
hommes.
J'ai quatorze garçons, tous auffi grands que moi,
Et qui font tous quatorze au fervice du Roi.
Affez brave autrefois, & ma femme affez belle,
Nous voulumes au Roi témoigner notre zèle :
Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien ;
Et ma femme eut un zèle auffi grand que le mien.
Nous montrer bons fujets étoit notre délice.

ÉSOPE.

Quatorze enfans !

M. FURET.

Quatorze.

ÉSOPE.

Et tous dans le fervice ?
Jamais envers l'État on n'en a mieux ufé.
Il faut que vous foyez un Gentilhomme aifé :
Tant d'enfans au fervice out befoin d'une fomme
Qui doit faire fuer le plus gros Gentilhomme.

M. FURET.

Monfieur, je ne fuis pas Gentilhomme.

ÉSOPE.

Tant mieux :
Je n'en connois aucun qui foit pécunieux.
La Nobleffe & l'argent font brouillés, ce me femble,
A ne pouvoir jamais fe bien remettre enfemble.
Qu'êtes-vous ?

M. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieil Officier.

ÉSOPE.

Vous vous nommez ?

M. FURET.

Furet.

ÉSOPE.

Et vous êtes ?

M. FURET.

Huiffier.
Pour le repos de l'âme il n'eft que cet office.

ÉSOPE.

Huiffier ! Et vous avez tant d'enfans au fervice ?
Vous vous moquez. Portez vos menfonges ailleurs.

M. FURET.

J'en ai fait fept Huiffiers, & quatre Procureurs ;
Un qui de la patrouille eft l'Archer le plus brave ;

Un Contrôleur d'exploits ; & l'autre Rat de cave.
Onze & trois font quatorze, en tout pays, je croi.

ÉSOPE.

Ils font belle figure au fervice du Roi.
Au Diable vos enfans, tant ils m'ont fait de peine :
Je croyois que le moindre étoit un Capitaine ;
Et je trouve, en mon compte, une fi grande erreur,
Que le plus honnête-homme à peine eft Procureur.
Le bel honneur au Roi d'avoir à fon fervice
Le précis, l'élixir de toute la malice !

M. FURET.

Créfus, dont j'ai fur moi la Déclaration,
Qand on a douze enfans, donne une penfion :
J'en ai quatorze, & tous d'une tige féconde.

ÉSOPE.

C'en eft trop des trois quarts, pour le repos du monde.
Il eft vrai que Créfus, jufte en toutes fes Loix,
Pour fe faire des bras qui foutiennent fes droits,
Veut que de fes bienfaits on honore les pères :
Mais le cas, à mon fens, ne vous regarde guères.
Avoir beaucoup d'enfans, pour marcher fur vos pas,
C'eft donner à l'État des mains, & non des bras.
Je ne vois là pour vous nulle chofe à prétendre :
Le Roi ne donne rien à qui fait fi bien prendre.

M. FURET.

J'ai fait quatorze enfans fur la foi des Édits :

Pour le bien de l'État j'ai la goute.

ÉSOPE.

Tant-pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

UN jour, les Colombes craintives,
Sachant que le Vautour vouloit se marier,
Se mirent si fort à crier,
Que le vent, jusqu'au Ciel, porta leurs voix plaintives.
Si lui seul nous désole, & nous mange aujourd'hui,
Disoit, en son langage une Colombe habile,
Quel lieu nous servira d'asyle
Contre un nombre d'enfans aussi méchans que lui?

S'il suffit d'un Huissier pour vuider une bourse,
Qui pourra contre sept avoir quelque ressource?
Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond:
C'est un malheur public qu'un Huissier si fertile.
Loin qu'au bien de l'État votre hymen soit utile,
De quantité de gens le sort seroit plus doux,
Si jadis votre mere eût avorté de vous.
Je fais profession d'être franc & sincere.
Vous le voyez.

M. FURET.

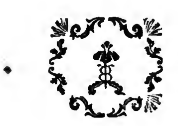
Monsieur, si c'étoit à refaire,
Crésus, tout Roi qu'il est, auroit tort aujourd'hui,

S'il attendoit de moi, ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup, quoique ſujet fidele,
Que pour peupler l'État je n'aie un ſi grand zèle.
Quand de quatorze enfans on me doit la façon,
Un droit ſi bien acquis devient une chanſon!
Si j'avois préſumé travailler ſans ſalaire,
Douze que j'ai de trop ſeroient encore à faire;
Et je vous réponds bien, que, s'ils n'étoient pas faits,
Ils ſeroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

ÉSOPE, *ſeul.*

Monſieur Furet s'en va l'âme offenſée,
De ſa fécondité ſi mal récompenſée:
Mais l'argent de Créſus ſeroit mal employé,
Si de cette beſogne il étoit mieux payé.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

Doris, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raiſon y répugne, & mon cœur en murmure.
Quoi ! tu veux que d'Éſope, implorant la bonté,
Lui qui m'eſt odieux, lui que j'ai maltraité ;
Tu veux, dis-je...

DORIS.

Qui ? moi ? je ne veux rien, Madame.
Je conſens volontiers que vous ſoyez ſa femme ;
Et que demain, ſans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris ! Ah ! plutôt....

DORIS.

Tout eſt prêt pour demain :
Parens, amis, feſtin : & Monſieur votre pere
Appréhende ſi fort qu'Éſope ne differe,
Que ſi hâter la choſe étoit en ſon pouvoir,

Ce qu'il fera demain, il le feroit ce soir.
J'ai rêvé, consulté, deployé tout mon zèle;
Donné la question à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de remède plus prompt
Qui pût de son hymen vous épargner l'affront.
Il faut absolument voir Ésope vous-même:
Pour vous tout accorder il suffit qu'il vous aime;
Je ne vois que lui seul dont on puisse espérer
D'adoucir votre peine, ou de la différer.
Dites-lui qu'un seul jour est un trop foible espace
Pour chasser Agénor, & le mettre en sa place:
Et demandez du tems pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, & peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner la grâce est assez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, si j'obtiens ma demande.
(S'il m'accorde du tems, prends-tu garde à cela)
Je deviens sa conquête au bout de ce tems-là.
La crainte que j'en ai me rend toute interdite.

DORIS.

N'eussiez-vous d'autre espoir que dans la mort subite:
Outre qu'on voit souvent d'heureux coups du hasard,
Vous deviendrez sa femme au moins un peu plus tard.
C'est quelque chose.

EUPHROSINE.

Hélas! que cet espoir est fade!

DORIS.

S'il étoit feulement fi peu que rien malade!
J'ai, comme vous favez, un habile coufin,
Homme de confcience, & favant Médecin,
Qui l'enverroit bien-tôt *ad patre*.

EUPHROSINE.

Quelle attente!

DORIS.

Je fais ce que je puis. J'imagine, j'invente;
Je promene par-tout mon efprit & mes yeux:
En un mot, comme en cent, je ne puis faire mieux.
Et, pour tout dire enfin, je fais plus, ce me femble,
Qu'Agénor, ni que vous, ni que tous deux enfemble.
Pour fortir d'un tel pas on fe demene encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je faffe, & que faffe Agénor?
Nous mettons tout en œuvre, & tout nous eft contraire;
Agénor eft encore aux genoux de mon pere;
Et pendant que, peut-être, on méprife fes vœux,
Je viens chercher Éfope, & fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous, je le fais bien.

DORIS.

J'enrage!
Je voudrois de bon cœur faire encor davantage:
J'ai du zèle de refte, il me faudroit du tems.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir sait-il que je l'attends ?

DORIS.

Oui, Madame, il le sait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vîte ?
Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à sa porte attendoient à le voir:
Mais pour tarder long-tems, il sait trop son devoir;
Et dans l'empressement de dire qu'il vous aime...
Tenez, je crois l'entendre. En effet, c'est lui-même.

SCENE II.

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ÉSOPE.

Je viens vous faire excuse, & vous crier merci,
De ce que, malgré moi, vous m'attendez ici.
Voyez si par mes soins, & par quelque service
Je puis de cette faute adoucir l'injustice.
Je voudrois que déjà nous fussions à demain,
Pour avoir le plaisir de vous donner la main.

Ne vous femble-t-il pas, fi vous y prenez garde,
Que le jour fe prolonge & que la nuit retarde ?
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il eft vrai. Mais, Monfieur,
On ne peut, à fon âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grâce.

ÉSOPE.

Commandez. Je fuis prêt : Que faut-il que je faffe ?

DORIS, *à Euphrofine.*

Dites donc quel deffein conduit ici vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monfieur..... Je ne vous aime pas :
Si je parle autrement, il faudra que j'impofe.

ÉSOPE.

J'en avois entrevu quelque petite chofe :
Mais comme affez fouvent on aime à fe flatter,
Sans ce nouvel aveu, j'en aurois pu douter.
Je vous fuis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, & pour m'ôter de doute.
Jufqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès;
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'hymen fait embellir les fujets qu'il affemble,
Et je ferai mieux fait, quand nous ferons enfemble.

EUPHROSINE.

Dussiez-vous m'exposer au plus affreux trépas,
Je n'épouserai point ce que je n'aime pas.
Je vous en fais le juge, & vous en crois vous-même.
Pourquoi m'épousez-vous ?

ÉSOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Hé bien, Monsieur, hé bien ! puisqu'il en est ainsi.
Accordez-moi le tems de vous aimer aussi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je fasse,
D'oublier Agénor ; de vous mettre en sa place :
D'immoler au devoir un si parfait amour ;
Le puis-je, dites-moi, dans l'espace d'un jour ?
Je ne refuse point de tâcher à le faire :
Mais pour y réussir le tems est nécessaire.
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts
On ne les brise point sans d'extrêmes efforts.
A ma juste priere ayez l'âme sensible :
Si je ne les romps pas, j'y ferai mon possible.
Sur vous seul désormais tous mes sens occupés....

ÉSOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi ?

ÉSOPE.

Oui. Vous me trompez.
Ce langage eſt trop doux pour être véritable ;
Et dans ſi peu de tems on n'eſt pas ſi traitable.
Je penetre aiſément dans votre intention.

DORIS.

Oh ! Monſieur, là-deſſus, je ſuis ſa caution.
J'ai le cœur ſur la langue, & jamais je n'affecte...

ÉSOPE.

Tout franc, la caution m'eſt encor plus ſuſpecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Différer notre hymen, & d'un jour, & de deux.
Je vous trouve ſi belle, & ma flâme eſt ſi forte
Que je puis en mourir de chagrin, mais n'importe.

DORIS.

Plût aux Dieux !

ÉSOPE.

Plaît-il ?

DORIS.

Quoi ?

ÉSOPE.

Vous invoquez les Cieux.

DORIS.

Je dis que de la mort vous préſervent les Dieux.
Quelle perte !

ÉSOPE.

Vraiment, je vous ſuis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monſieur, êtes-vous raiſonnable ?
Pour un effort ſi grand, eſt-ce un terme aſſez long ?

ÉSOPE.

Et quel tems, s'il vous plaît, me demandez-vous donc?
Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre;
Je ſuis jeune....

ÉSOPE.

Et moi vieux. Je ne ſaurois attendre.
Avant qu'il ſoit deux ans, ridicule & barbon,
Je voudrois bien ſavoir à quoi je ſerai bon ?
Qui me fuit maintenant, qui ſoupire, qui pleure,
En auroit dans deux ans une raiſon meilleure.
Différer de deux jours eſt tout ce que je puis;
Encor eſt-ce beaucoup dans l'état où je ſuis.
Si vous ſaviez....

EUPHROSINE.

De grâce, ayez plus de tendreſſe :
Peut-on rien refuſer aux vœux d'une maitreſſe ?

ÉSOPE.

Je ſuis ſourd.

EUPHROSINE.

Eh ! Monfieur, ne vous prévalez pas
De ce qu'à vos defirs mon pere tend les bras :
Songez que vous m'aimez, & que je vous en prie.

ÉSOPE.

Arrêtez-vous. Je fens que j'ai l'âme attendrie.

DORIS.

Continuez, Madame, attendriffez encor....

ÉSOPE.

Amenez votre pere, & qu'on cherche Agénor,
Je vous donne du tems, j'ai cette complaifance ;
Mais enfin c'eft un pacte où je veux leur préfence,
Afin qu'au bout du terme on en ufe fi bien....

EUPHROSINE.

Ah ! Monfieur, Agénor n'en fera jamais rien.
Lui me céder !

ÉSOPE.

Je veux qu'il vienne, & qu'il s'oblige....

EUPHROSINE.

Il ne le fera point ; je le fais bien, vous dis-je.
Quand je l'en prefferois, je le ferois en vain.

ÉSOPE.

Si vous ne l'amenez, foyez prête à demain.
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah ! Doris, c'en eſt fait, je ſuis morte.
Sortons.

DORIS, *bas.*

Maudit Gobin ! que le diable t'emporte.
Voilà pour Euphroſine un Amant bien tourné !

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, ÉSOPE.

PIERROT.

PALSANDIÉ ! je reviens, je ne ſuis pas damné.
J'amene un orphelin, qui n'a pere ni mere,
Et que je fais nourrir par notre ménagere.
Il eſt gras comme un moine : il tette tout ſon ſoû.

ÉSOPE.

Un bel enfant !

PIERROT.

Ma femme eſt pardié ! belle itou.
Voyez.

ÉSOPE.

Elle eſt jolie, & paroît bien inſtruite.
Pour un homme ſi grand, elle eſt un peu petite.

PIERROT.

PIERROT.

De méchante denrée & de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'eſt le meilleur.

ÉSOPE.

Il faut s'aimer, bien vivre, & l'hymen en revanche...

PIERROT.

Je vivons pardié! bien. J'ons ce ſoir une éclanche
Auſſi belle....

ÉSOPE

Jamais ne vous querellez-vous?

COLINETTE.

Non, Monſieur, Dieu marci; Pierrot eſt aſſez doux:
Il eſt, quand il s'y boute, un tantinet ivrogne;
Mais tenez, pour le reſte il va droit en beſogne.
Il n'a, dans tout ſon corps, pas un endroit malin.

ÉSOPE.

Et vous nourriſſez donc ce petit orphelin?

COLINETTE.

Oui, Monſieur.

ÉSOPE.

Vos enfants l'aiment-ils?

COLINETTE.

Pour les nôtres,

Ils sont devenus morts ; mais j'en referons d'autres :
Pierrot est jeune.

ÉSOPE.

Hé bien ! à quoi vous suis-je bon ?
Qui te fait revenir, est-ce ta charge ?

PIERROT.

Oh ! non.
Si je venons vous voir, c'est pour ce petit drille ;
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il est mon neveu, je sons un peu parens.
Il avoit de bon bien, pour huit ou neuf-cents francs.
Mais j'avons, pour Seigneur, certain grand escogriffe,
Qui, de tous les Seigneurs, a la meilleure griffe :
Et qui d'un petit pré voulant en faire un grand,
Enchassit dans le sien, le bien de cet enfant.
Tu sais cela par cœur, jâse un peu, Colinette :
Dis ce que c'est.

COLINETTE.

Monsieur, l'orphelin qui me tette,
Est un petit marmot que j'avons par emprunt :
Avant qu'il fût venu, son pere étoit défunt.
Dès qu'on l'eut débardé, ce fut une vipere :
Sa mere le fesit, lui défesit sa mere,
Et son trépassement lui laissit quelque bien,
Que ce vilain Monsieur a bouté dans le sien.
Il dit, bredi, breda (mais on ne le croit guere)
Qu'il prêtit de l'argent à défunt son grand-pere ;
Et quand je lui montrons que cela ne se peut,

Pour nous farmer la bouche, il nous dit qu'il le veut.
Nos meilleures raifons font pour lui des vétilles :
Plus je trouvons de trous, plus il a de chevilles,
Et comme il eft le maître, & qu'il a du crédit,
D'une feule menace, il nous abafourdit.
Un bichon contre un dogue a peine à fe défendre.
Si vous n'y boutez ordre, il eft homme à tout prendre.
Quand je l'allis prier d'un peu mieux en agir,
Il me difit des mots qui me firent rougir ;
Et comme je fuis douce, & qu'il a bonne gueule...
Tiens, Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute feule.
Un loup dans un troupiau n'eft pas plus malfaifant.

PIERROT.

Rien n'eft mordié ! pour lui trop chaud ni trop pefant.
Comme il eft le Seigneur, quelque chofe qu'il prenne,
Il dit, pour fes raifons, que c'eft un droit d'aubaine.
Tous les jours de fa poche, il tire un droit nouviau,
Qu'on prenne une écreviffe, ou qu'on tue un moiniau,
Il fait tout fur le champ, dans fa furie extrême,
Un biau procès de Dieu, fût-ce à fon pere même.
Il prend à toutes mains, & de toutes façons :
Il vendroit, s'il pouvoit, l'air dont je jouïffons.
Il nous dîme nos choux, nos poiriaux, nos citrouilles.

COLINETTE.

Les foffés du château font tout pleins de grenouilles,
Qui, par méchanceté, lui font un fi grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, griffonné d'un Notaire,

Il veut, bon gré, malgré, que je les faiſions taire;
Et faute juſqu'ici, d'empêcher leur cancan,
Chaque maiſon du bourg paye un écu par an.
C'eſt un dogue affamé, qui toujours mord ou ronge.
Empêcher des crapauds de crier! le pouvons-je?
Dites-moi.

ÉSOPE.

De tout tems le foible eut toujours tort;
Le plus cruel des droits eſt le droit du plus fort.
Il faut que le plus foible ait dans ſon infortune,
Pour fléchir le plus fort, trente raiſons contre une:
Encore aſſez ſouvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu; comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

UN loup ſe trouvant à boire,
Où buvoit un jeune agneau,
Eut d'abord l'âme aſſez noire,
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé ſon eau.
Qui te rend ſi téméraire?
Lui dit ce traitre en courroux.
L'agneau, qui juſtement craint ſa dent ſanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flatteur & doux:
Eh! comment, Monſeigneur, cela ſe peut-il faire?
Je me ſuis, par reſpect, mis au-deſſous de vous.
J'ai toujours ſur le cœur une vieille querelle,
Répondit la bête cruelle,

Où tu te déclaras mon mortel ennemi:
Depuis x mois entiers, j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'agneau, que deux mois & demi:
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offense?
Ta mere qui me hait, & qui ne sait pourquoi,
Hier, par deux mâtins, me fit longtems poursuivre.
Ma mere cessa de vivre,
Quand elle accoucha de moi.
C'est donc ton pere? Mon pere
Du Boucher inhumain a senti la fureur.
C'est donc ta sœur, ou ton frere?
Je n'ai ni frere ni sœur.
Oh bien! qui que ce soit, il faut que je me venge;
Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors, sans plus de raison, il l'égorge & le mange.
Force grands font de même à l'égard des petits.

N'est-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot, le joli petit conte!

PIERROT.

Et fi, mordié! le loup devroit mourir de honte:
L'agneau buvoit à part, & ne lui disoit mot.

ÉSOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à-peu-près, par le commun usage,
Font envers leurs vassaux les Seigneurs de village.

Quand d'un bois ou d'un champ, il leur plait un
 morceau,
Des agneaux malheureux troublent toujours leur eau :
Et pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il fera bientôt nuit, & vous êtes de loin ;
Adieu. De cet enfant ayez beaucoup de soin.
Je ne partirai point sans lui rendre justice.

PIERROT.

Ecoutez, je savons comme on paye un sarvice :
Si vous en usez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'iau bénite de cour.
On dit qu'en ce lieu-là l'on fait semblant qu'on s'aime ;
Et que promettre & rien, c'est quasiment de même.

ÉSOPE.

Allez, je suis sincere, & le suis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voici du monde.

ÉSOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié ! plus je le vois, moins je devine comme
On a mis tant d'esprit dans un si vilain homme.

SCENE IV.

DEUX COMÉDIENS, ÉSOPE.

I. COMÉDIEN.

MONSIEUR, (car par la ville on dit publiquement
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement)
Choisis par notre corps, nous faisons nos délices
De venir vous offrir ses très-humbles services.
Le soin de vos plaisirs conduit ici nos pas.

ÉSOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Votre mine est si haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMÉDIEN.

Comédiens. Bientôt nous vous serons connus.

ÉSOPE.

Comédiens ! Ho, ho ! soyez les biens venus :
Vous donnez des plaisirs dont je suis idolâtre.
Hé bien ! qu'est-ce, Messieurs, comment va le théâtre ?
Combien dans votre troupe êtes-vous d'Acteurs ?

LE I. COMÉDIEN.

Trop.
Lorsque moins on n'y pense, il en vient au galop.

ÉSOPE.

Tant-mieux. A bien joüer le grand nombre s'excite.

LE II. COMÉDIEN.

Tant-pis. Car plus on eſt, plus la part eſt petite.

ÉSOPE.

La Scene eſt plus remplie, & chacun prend des ſoins...

LE I. COMÉDIEN.

La Scene eſt plus remplie, & la bourſe l'eſt moins.
Pour peu qu'en ce métier on ait le vent en poupe,
Quinze Acteurs, bien choiſis, font une bonne troupe :
Suivant leur caractere, ils ont tous de l'emploi ;
Pour bien joüer ſon rôle on ne s'attend qu'à ſoi ;
Mais quand on eſt beaucoup, d'un même caractere,
Un Auteur en ſuſpens ne ſait ce qu'il doit faire :
Sur qui que ce puiſſe être, où s'arrête ſon choix,
Pour en contenter un, il en chagrine trois ;
Et, s'il faut m'expliquer à deſſein qu'on m'entende,
C'eſt un petit cahos qu'une troupe ſi grande.

ÉSOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette Ville-ci ?

LE II. COMÉDIEN.

Oui, Monſieur.

ÉSOPE.

Bons ?

LE II. COMÉDIEN.

Eh, eh ! ....

ÉSOPE.

J'entends. Couci, couci.
Malheur à qui s'en mêle, & n'en eſt pas capable !
S'il n'a l'art de charmer il n'eſt point excuſable :
Le ſévere auditeur, pour un mot de travers,
Ne fait miſéricorde à pas un de ſes vers;
Il eſt ſi délicat que, pour le ſatisfaire,
Il faut du merveilleux ou bien du néceſſaire.
Qu'on n'ait point de pain blanc, on en mange du bis;
De velours, ou de ſerge on ſe fait des habits;
Parce qu'en quelque état que le deſtin nous range,
Il faut abſolument qu'on s'habille & qu'on mange :
Mais, du conſentement de cent peuples divers,
Rien n'eſt moins néceſſaire au monde que des vers;
Et par cette raiſon, qui me ſemble équitable,
Les paſſablement bons ne valent pas le diable.

LE II. COMÉDIEN.

Nous repréſenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'ouvrage le plus beau que nous puiſſions avoir.
A vous bien divertir toute la troupe aſpire.
Quel jour choiſiſſez-vous ? ...

ÉSOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMÉDIEN.

De grâce....

ÉSOPE.

Je ne fais quand j'aurai le loifir.

LE I. COMÉDIEN.

Un jour dans la femaine eft facile à choifir :
Il nous eft important d'avoir votre réponfe.

ÉSOPE.

Pourquoi ?

LE I. COMÉDIEN.

Par la raifon qu'il faut qu'on vous annonce.
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y viendra
Que, tout vafte qu'il eft, notre hôtel n'en tiendra:
Et comme un vrai Phénix, unique en votre efpece,
Ce fera pour vous voir plus que pour voir la Piece.
J'en fuis fûr.

ÉSOPE.

C'eft-à-dire, à parler nettement,
Que c'eft moi qui ferai le divertiffement:
Et pour aller au but où votre troupe afpire,
Vous tirerez l'argent, & moi je ferai rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le foin.
C'eft un honneur trop grand, & dont je fuis trop loin.
Il n'eft que pour les gens du plus fublime étage.
Et qui n'eft rien du tout, doit au moins être fage.
Nous avons en paffant déchiffré les Auteurs;

Parlons un peu de vous. Etes-vous bons Acteurs ?
Je dis en général ſans déſigner perſonne.

LE II. COMÉDIEN.

Oui, Monſieur, notre troupe eſt vraiment aſſez bonne.
Non, qu'on ſoit tous égaux, ne croyez pas cela :
Les uns ſont merveilleux, & les autres....

ÉSOPE.

Là, là.
Je vous entends. La troupe en public étalée,
C'eſt-à-dire, entre nous marchandiſe mêlée,
Ne vous figurez pas qu'en ne faiſant pas bien,
Vous ſoyez épargnés, vous qui n'épargnez rien :
Pour reprendre avec fruit les ſottiſes des autres,
Il faut avoir le ſoin de bien cacher les vôtres ;
Et ne pas follement s'expoſer à l'ennui
De montrer ſes défauts en jouant ceux d'autrui.
Donnez-vous au public force Pieces nouvelles ?

LE I. COMÉDIEN.

Tous les mois.

ÉSOPE.

Ou du moins qu'on fait paſſer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans (& cela n'eſt pas beau)
Vos nouveautés, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une Piece, on promet des merveilles,
Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles :
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainſi,
On rencontre ſouvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

LE bruit courut un jour qu'une haute montagne,
Dans une heure accoucheroit:
Chacun ſe mit en campagne,
Pour voir l'enfant qu'elle auroit.
Mais ce Coloſſe affreux, dont l'orgueilleuſe tête,
Alloit juſques au Ciel défier la tempête,
Et de tous les paſſans rendoit les yeux ſurpris,
Trompant des ſpectateurs l'ardeur impatiente,
Après une longue attente,
Accoucha d'une ſouris.

Vous ne pouvez nier, tous Acteurs que vous êtes,
Que ce que je dis là ne ſoit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, eſt le complimenteur?

LE I. COMÉDIEN.

C'eſt moi, Monſieur.

ÉSOPE.

C'eſt vous?

LE I. COMÉDIEN.

Moi-même.

ÉSOPE.

Ergò, Menteur.
Celui qui fait l'annonce, & qui taille & qui coupe,
Eſt ordinairement le menteur de la troupe.
Il vaut mieux louer moins, & ne pas tant mentir.

A vous voir toutefois je veux bien consentir.
Mais quand j'irai chez vous, jouez, s'il est possible,
Ce que dans votre troupe on a de plus risible :
Pour me laisser douter, fait comme je me voi,
Si l'on rit de la Piece, ou si l'on rit de moi.
Il n'est point, où je suis, de Tragique où l'on pleure.
Jouez-vous tous les jours ?

LE II. COMÉDIEN.

Oui, Monsieur.

ÉSOPE.

A quelle : :

LE II. COMÉDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ÉSOPE.

Voilà le vrai moyen de ne pas m'annoncer.
Messieurs, pour aujourd'hui je retiens une loge.

LE I. COMÉDIEN.

On n'aura pas le tems de faire votre éloge.

ÉSOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne soit faux ?
Que l'on n'ait pas le tems de compter mes défauts :
Cela suffit.

LE II. COMÉDIEN.

Eh quoi, vous êtes inflexible ?

ÉSOPE.

A vous fervir ailleurs je ferai mon poffible :
Adieu. Je vois des gens, que j'ai mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

SCENE DERNIERE.

ÉSOPE, LÉARQUE, AGÉNOR, EUPHROSINE, DORIS.

ÉSOPE.

OH ! çà, je fuis ravi de nous voir tous enfemble,
Parlons de bonne-foi fur ce qui nous affemble.
Monfieur le Gouverneur, quel eft votre deffein ?

LÉARQUE.

De vous donner ma fille.

ÉSOPE.

Et quand ?

LÉARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain !
Mon pere, à mon égard, montrez-vous moins févere,
Monfieur en ufe mieux, il confent qu'on differe ;

Ma priere le touche & rien ne vous émeut !

ÉSOPE.

Hé bien donc ! à demain, puiſque Monſieur le veut.

AGÉNOR.

Ne vous en flattez point, ſi vous n'avez envie
De m'arracher enſemble Euphroſine & la vie.
Je vois où je m'expoſe, & ſais votre crédit;
Il n'eſt rien, là-deſſus, que je ne me ſois dit:
Créſus ne voit, n'entend, n'agit que par vous-même;
Mais qu'ai-je à redouter ſi je perds ce que j'aime ?
Et que peut-il me faire avec tout ſon pouvoir,
Qui ſoit pis que ma rage, & que mon déſeſpoir ?
Monſieur le Gouverneur m'a promis Euphroſine;
Et ce n'eſt plus à lui, le bien qu'il vous deſtine.
J'ai reçu ſa parole, & je m'y ſuis fié.

LÉARQUE.

Il eſt vrai, mais Monſieur eſt privilégié.

ÉSOPE.

Voyons donc, s'il vous plaît, quel eſt mon privilége.
Suis-je plus beau ? mieux fait ? noble ? riche ? enfin qu'ai-je ?
Parlez.

LÉARQUE.

N'êtes-vous pas favori de Créſus ?

ÉSOPE.

Peut-être que demain je ne le ſerai plus :

Et comme la faveur n'eſt qu'un éclair qui brille,
Qui paſſe rarement dans la même famille,
Elle a, quand elle change un retour ſi cuiſant,
Que la faveur paſſée eſt un malheur préſent.
Agénor eſt bien fait, & votre fille eſt belle;
L'un eſt né gentilhomme, & l'autre demoiſelle;
J'ai fait de leur amour un ſévere examen;
Ce ſont les plus beaux feux que puiſſe unir l'hymen:
Et je n'ai feint d'aimer, & de nuire à leur flâme,
Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'âme.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le ſoupirant pour de jeunes appas!
Le ſeul âge inégal rend l'hymen miſérable,
Et ſi vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOMME ET LES DEUX FEMMES.

Un homme des plus inſenſés,
A quarante-cinq ans, le cœur rempli de flâmes,
S'aviſa d'épouſer deux femmes:
Pour le faire enrager une c'étoit aſſez.
L'une avoit ſoixante-ans, & l'autre vingt & quatre:
Toutes deux à l'envi le vouloient à leur goût;
Et ſouvent c'étoit à ſe battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une & l'autre n'oublioient rien:
La vieille ſouhaitoit qu'il parût de ſon âge;
La jeune auroit voulu qu'il eût été du ſien.

Tous les matins, ſous un prétexte honnête
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune, en le peignant, arrachoit de ſa tête
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
Enfin chauve & pelé, ſa préſence importune
Le rendit par-tout odieux.
Pour combler un hymen de joie & de fortune,
Il faut l'aſſortir un peu mieux :
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monſieur le Gouverneur, vous me devez entendre.

LÉARQUE.

J'accepte avec plaiſir Agénor pour mon gendre,
Votre approbation en augmente le prix.

AGÉNOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez ſurpris,
Monſieur ! c'eſt juſtement que chacun vous renomme.
Je doute que la terre ait un plus honnête-homme.

EUPHROSINE, *à Eſope.*

Vous voyez mes raiſons pour ne vous point aimer ;
Mais je n'en ai pas moins pour vous bien eſtimer :
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfreindre.

ÉSOPE, *à Doris.*

Vous, qui du Chat-huant n'avez plus rien à craindre.

DORIS.

Oh ! Monsieur, contre moi n'ayez point de courroux;
Tout le monde eût pensé ce que j'ai dit de vous.

ÉSOPE.

Fort bien. C'est s'excuser d'une belle manière !
N'importe, oublions tout : rendons la joie entiere.
Loin de mettre un obstacle à vos justes desirs,
Je veux faire au chagrin succéder les plaisirs :
C'est, en ami sincere, à quoi je m'étudie.
Commençons dès ce soir par voir la Comédie ;
Et, pendant la faveur dont m'honore le Roi,
Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moi.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

ÉSOPE
A LA COUR,
COMÉDIE HÉROIQUE.

Repréſentée en 1700.

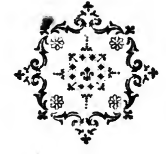


AVIS AU LECTEUR.

ON n'a pas donné cet Ouvrage au Public comme une Piece fort exacte dans toutes les regles du Théâtre, mais comme d'excellents traits de morale, & de parfaitement beaux vers qu'avoit composé feu M. Boursault, en attendant qu'il y donnât lui-même tout le jeu & toute la liaison qui y étoient nécessaires. La mort l'a empêché d'y mettre la derniere main; & c'est ce qui y a laissé quantité d'endroits, auxquels il n'eût pas manqué de donner toute une autre forme. On sait assez quel étoit son heureux génie, & sa facilité à mettre ses Ouvrages dans le point qu'il faut pour plaire : & cela suffit pour le justifier, & pour faire passer les bons esprits sur tout ce qui a arrêté les esprits critiques & difficiles. On ne dit rien ici de plus, ni sur l'Ouvrage, ni sur l'Auteur, dont le Public connoît tout le mérite; on avertit seulement que la troi-

ſieme Scene du troiſieme Acte n'eſt imprimée avec des guillemets, que parce qu'on ne la joue pas ſur le Théâtre, n'y étant pas tout-à-fait convenable. Il faut pourtant avouer que cette Scene eſt très-bonne en ſoi, & que le motif ſur lequel Éſope preſſe ſon Athée de croire, s'il n'eſt pas bien convaincant, eſt du moins très-raiſonnable. Il ne s'agiſſoit pas ici de convaincre un Philoſophe ſur l'exiſtence des Dieux; mais de combattre dans un Courtiſan un défaut commun à la Cour, de n'y pas croire grand'choſe: or il eſt conſtant que la plupart des gens de ce caractere ne doutent pas avec fondement, mais ſeulement par libertinage, & parce qu'ils veulent douter, & qu'ils n'enviſagent la mort que comme fort éloignée. L'expérience fait aſſez voir que rien au monde n'eſt plus foible dans le péril & à la vue d'une mort prochaine, que la plupart de ces Eſprits forts: c'en eſt aſſez pour auto-

riſer Éſope à leur faire des reproches, de ce qu'ils ne veulent pas croire pendant leur vie à ces mêmes Dieux qu'ils invoquent à la mort.





PROLOGUE.

UN PETIT GÉNIE.

Que direz-vous, Meſſieurs, à moins d'être indulgens,
De voir d'abord paroître un marmot ſur la ſcene ?
Eſt-il à préſumer que je vaille la peine
D'amuſer tant d'honnêtes gens ?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre ;
C'eſt un bien qui m'eſt interdit :
L'Auteur, pour ſon Génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je ſois ſi petit ?
Je laiſſe aux grands eſprits à choiſir dans l'hiſtoire
Des événemens de grand poids.
C'eſt un ſi vaſte champ que le champ de la Gloire,
Qu'on y peut arriver par différents endroits.
Les Grecs & les Romains ont épuiſé les veilles
Des Racines & des Corneilles :
Moliere a critiqué les habits & les mœurs ;
Et je ſouhaiterois avec l'aide d'Éſope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.
» Quel petit génie eſt-ce-là ?
Diront ceux qui ſont las des Fables :
» Pour qui nous croit-il prendre en débitant cela ?
Pour qui ? Pour des gens raiſonnables ;
Pour des gens de bon goût, qui, loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,

Sont

Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.
Les plus judicieux confeils
A nous porter au bien fervent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.
Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va repréfenter :
L'intention de la fatyre
Eft d'inftruire & non de flatter.
Quoique, depuis Éfope, il plaife aux deftinées ;
Avoir fait écouler plus de deux mille années,
(Ou la Chronologie a tort ;)
Tous les hommes étant des hommes,
Ceux des fiècles paffés & du tems où nous fommes
Ont toujours eu quelque rapport.
Si quelqu'un par hafard d'un mauvais caractere
S'y trouve fi bien peint qu'il foit prefque parlant,
Il ne tient qu'à lui de bien faire,
Il ne fera plus reffemblant.
Je ne vous dis rien de l'Ouvrage,
S'il mérite votre fuffrage,
Sans vous le demander, il eft sûr de l'avoir.
Mon but, en le faifant, fut l'honneur de vous plaire :
C'eft le plus digne falaire
Que j'en puiffe recevoir.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

CRÉSUS, Roi de Lydie.

ÉSOPE, Miniſtre d'État.

TIRRENE, } du Conſeil de Créſus, ſecrets
TRASIBULE, } ennemis d'Éſope.

IPHIS, Favori diſgracié.

ARSINOÉ, Princeſſe, Parente & Maitreſſe de Créſus.

LAIS, Confidente d'Arſinoé.

PLEXIPE, fade Courtiſan.

RODOPE, Maitreſſe d'Éſope.

LÉONIDE, Eſclave de Thrace, Mere de Rodope.

IPHICRATE, vieux Général d'Armée.

CLÉON, jeune Colonel.

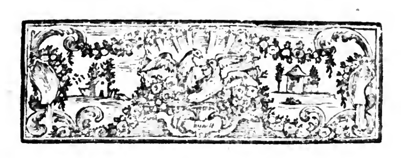
M. GRIFFET, Financier.

ATIS, Capitaine des Gardes de Créſus.

LICAS, Domeſtique d'Éſope.

GARDES.

La Scene eſt à Sardis, Ville capitale de Lydie.



ÉSOPE A LA COUR,

COMÉDIE HÉROIQUE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

NON, je ne puis garder plus long-tems le silence :
Ma haîne pour Ésope a trop de violence.
Crésus infatué d'un objet si hideux,
Le voyant de retour, nous néglige tous deux.
Notre zèle est suspect, quelque pur qu'il puisse être ;

De l'efprit de ce Prince il s'eft rendu le maître :
Pour l'obféder lui feul, il l'éloigne de nous :
Et prêt à l'abîmer, vous héfitez ?

TRASIBULE.

Moi ?

TIRRENE.

Vous.
Quel fujet vous oblige à différer fa perte ?
Prenons l'occafion qui nous en eft offerte.
Nous avons de fa fourbe un fidele témoin,
A détromper Créfus appliquons notre foin.
Qu'attendez-vous ?

TRASIBULE.

J'attends que nous lui voyions faire
Ce qu'avant fon départ il faifoit d'ordinaire.
Éblouï d'un tréfor, qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit vifiter le matin & le foir.
Ne le détournons point de fa première route ;
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des États de Créfus ayant fait tout le tour
Avec un bien immenfe il en eft de retour,
Et fon tréfor groffi, groffira la tempête
Qui demain, au plus tard, doit écrâfer fa tête.
Soyez dans votre haîne auffi ferme que moi ;
Et croyez....

TIRRENE.

Parlez bas : il vient avec le Roi.
Du retour de ce traître il a l'âme charmée.

SCENE II.

CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, ÉSOPE, IPHIS, Suite.

CRÉSUS, *à Tirrene & à Trasibule.*

TROUVEZ-vous au Conseil à l'heure accoutumée :
Allez. Demeure Ésope. Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.

Eh! Seigneur se peut-il qu'après tant de bontés... ?

CRÉSUS.

Mon ordre est une loi : c'est moi qui vous l'annonce.
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.

Si mon zèle......

CRÉSUS.

Je hais les discours superflus.
Iphis, sortez, vous dis-je, & ne me voyez plus.



SCENE III.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.

Pour toi, mon cher Ésope, il faut que je t'avoue,
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands ni petits des endroits d'où tu viens
Qui ne fasse des vœux pour mes jours & les tiens.
Après avoir été par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de province en province,
Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes;
Tous les hommes en ont, & les Rois sont des hommes.
Le Ciel qui les choisit les éleve assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce dégré suprême,
A corriger ma Cour, commence par moi-même:
Regle ce que je dois suivant ce que je puis;
Et rends moi digne, enfin, d'être ce que je suis.

ÉSOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie;
C'est à vous que mon zèle a consacré ma vie:
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.

Il eſt beau qu'un Monarque auſſi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliſer, faſſe ce que vous faites :
Qu'au gré de la juſtice il regle ſon pouvoir ;
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir :
Mais ſi vous en aviez, quel homme en votre Empire
Seroit aſſez hardi pour oſer vous le dire ?
Ce n'eſt point pour les Rois qu'eſt la ſincérité.
Tout ſe farde à la Cour juſqu'à la vérité.
L'encens fait un plaiſir dont l'âme extaſiée
Jamais juſqu'à ce jour ne s'eſt raſſaſiée ;
Et l'on étale aux Rois, d'un plus tranquile front,
Les vertus qu'ils n'ont pas, que les défauts qu'ils ont.

CRÉSUS.

Et c'eſt, mon cher Éſope, à quoi, s'il eſt poſſible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur ſenſible.
Quel Monarque a-t-on vu, pendant qu'il a regné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné ?
Les Rois qui ſur ma tête ont tranſmis la couronne,
Ont eu, quand ils regnoient, tous les noms qu'on me donne ;
Et ceux, après ma mort, qui me ſuccéderont,
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par-là je m'apperçois, ou du moins je ſoupçonne
Qu'on encenſe la place autant que la perſonne ;
Qu'on me rend des honneurs qui ne ſont pas pour moi ;
Et que le Trône, enfin, l'emporte ſur le Roi.
Si tu veux que ta foi ne me ſoit point ſuſpecte
Ne ſouffre dans ma Cour nul flatteur qui l'infecte.

L'équité qui par-tout femble emprunter ta voix,
Eft ce qu'on s'étudie à déguifer aux Rois.
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître;
Je t'en prie en ami; je te l'ordonne en maître.
Je fuis jeune, & peut-être affez loin du tombeau;
Mais que fert un long règne, à moins qu'il ne foit beau?
De ton zèle pour moi, donne-moi tant de marques
Que je reffemble un jour à ces fameux Monarques,
Qui pour veiller, défendre & régir leurs États,
En font également l'œil, l'efprit & le bras;
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

ÉSOPE.

Les Rois, prefque toujours, y vont par la victoire:
Leurs plus nobles travaux font les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t-on vu plus couvert de lauriers?
Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voifins, & fait trembler Athenes,
Pour en vaincre encore un, qui les furpaffe tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à furmonter que vous.
Sans être conquérant, un Roi peut être augufte.
Pour aller à la Gloire, il fuffit d'être jufte.
Dans le fein de la paix, faites de toutes parts
Difpenfer la juftice & fleurir les beaux-arts;
Protéger votre peuple autant qu'il vous revere,
C'eft en être, Seigneur, le véritable pere;
Et pere de fon peuple eft un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de conquérant.
Je vous parle, Seigneur, en ferviteur fidele.

CRÉSUS.

Eh! qui fait mieux que moi la grandeur de ton zèle?
Pourſuis. N'interromps point des avis ſi prudens:
Et des ſoins du dehors paſſe à ceux du dedans.
Examine ma Cour, & n'y ſouffre aucun vice:
Bannis-en les abus: chaſſes-en l'injuſtice:
Ta bonté pour le peuple a pris des ſoins ſi grands...

ÉSOPE.

Que le peuple & la Cour, Seigneur, ſont différens!
Quoiqu'on nomme le peuple un monſtre à pluſieurs têtes,
Si les uns ſont groſſiers, les autres ſont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi
Qu'une ſeule parole eſt pour eux une loi.
La Cour, en apparence, a bien plus de juſteſſe:
C'eſt le ſéjour de l'art & de la politeſſe:
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer!
Et ſur quelle parole ôſe-t-on s'appuyer?
Tout rares qu'ils y ſont, les amis s'embarraſſent:
Tels voudroient s'étouffer, que l'on voit qu'ils s'embraſſent:
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin
Mille vont à leur but par un autre chemin:
L'un qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zèlé cache un cœur hypocrite:
L'autreme t ſon étude à vous donner des ſoins
Quand il ſait que vos yeux en feront les témoins:
Celui-ci fait du jeu ſa capitale affaire:

Cet autre en plaiſantant devient ſexagenaire :
Et l'on arrive ainſi preſqu'en toutes les Cours
D'un pas imperceptible à la fin de ſon cours.
On eſt ſi diſſipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'eſt que d'être homme, on y ceſſe de l'être :
Et ceux qui de leur tems examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vécu ſans qu'ils ſachent pourquoi.

CRÉSUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,
Au fidèle tableau que tu me viens de faire :
Mais un trait important que tes ſoins ont omis,
Un Roi ne ſait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de courtiſans, qui toujours ſur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des grâces,
Je ne puis diſtinguer au rang où je me voi
Ceux qui m'aiment pour eux, ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour ſavoir ſi l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir ſans diadême :
Et dans mon premier rang être enſuite remis
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que ſais-je qui me flatte ou qui me rend juſtice ?
Je ne dis pas un mot, que chacun n'applaudiſſe :
Et ſi l'on prévoyoit ce que je dois penſer,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zèle avec le véritable.

ÉSOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une fable.

Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois
Que lorsque de la fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE, ET LA PANTHERE.

Par cent fameux exploits un Lion renommé
Ayant su d'un vieux Cerf, qu'il connoissoit fidèle,
Que souvent tels & tels dont il étoit charmé
Payoient ses bontés d'un faux zèle,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthere,
Aspres à la curée, & qui, sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guere.
« Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
» Confié le soin de ma gloire,
» Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,
» Avoir un sûr moyen de vivre dans l'histoire ».
Alors, faisant semblant d'être encor dans l'erreur
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustice,
Dont lui-même avoit de l'horreur.
« Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose,
« Et sur tout que ma gloire aille avant toute chose,
» Je n'ai rien de plus important ».
» Ce que vous proposez est juste & nécessaire,
Répond tout d'une voix la troupe mercénaire;
» Et rien ne le fut jamais tant.

« Pensez-y deux fois plutôt qu'une,
Reprit doucement le Lion ;
» Et si je vous suis cher ayez soin de mon nom :
» Les Rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune,
» Que de voir croître leur renom.
« Seigneur, répond encor la bande insatiable,
» Quelque dessein que vous ayez,
» Pour rendre une chose équitable,
» Il suffit que vous la vouliez.
« Dangereux conseillers, adulateurs infâmes,
Dit le Lion terrible en élevant sa voix,
» Je trouve de si basses âmes
» Indignes d'approcher des Rois.
» Fuyez loin de moi, troupe avide,
» Qui des foibles agneaux & du chevreuil timide
» Etes si justement l'effroi :
» C'est votre intérêt qui vous guide,
» Ce n'est point la gloire du Roi.
D'un éternel exil ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux
Il ménaça de la même disgrâce
Les animaux qui briguerent leur place
S'ils ne la remplissoient pas mieux.
Une mémorable victoire
Que sur trois léopards il eut le même jour,
A l'éclat de sa vie ajouta moins de gloire
Que de s'être défait de ces pestes de Cour.
Pour expliquer l'énigme & dévoiler l'emblême,
Croyez-vous qu'un Monarque aussi grand que vous-même,

Ne fit pas une belle & louable action
D'imiter quelquefois l'adresse du Lion?
De ce trait d'équité plus que d'une victoire
Vos sujets dans leur cœur garderoient la mémoire;
Et ceux qui sont admis dans le Conseil des Rois,
En donnant leur avis, y penseroient deux fois.
Peut-être m'expliqué-je avec trop de franchise.
C'est une liberté que vous m'avez permise.
Je ne sais ce que c'est que de rien déguiser.

CRÉSUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zèle,
Et par tant de raisons sûr que tu m'es fidèle,
Je confie à ta foi comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire, & ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa disgrâce,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ÉSOPE.

A moi, Seigneur?

CRÉSUS.

Sur qui puis-je jetter les yeux
Qui me soit plus fidèle, & qui me serve mieux?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances
Que toi qui fuis le bien & qui hais les dépenses?
En quelle occasion les peux-tu dissiper?
Est-ce au superbe train que tu fais équiper?
Pour contenter ton goût de diverses manieres

Te voit-on dépeupler les airs & les rivieres ?
Et pour éternifer tes deffeins faftueux
Enchérir fur ton maître en palais fomptueux ?
Loin qu'un zele fi pur ait rien que j'appréhende
Sur quoi que ce puiffe être où mon pouvoir s'étende ;
Récompenfes, honneurs, charges, bienfaits, emplois.
Tu peux de toute chofe ordonner à ton choix ;
A ta fidélité tout entier je me livre.
Arfinoé qui vient, m'empêche de pourfuivre ;
J'ai depuis quelques jours quelques foupçons legers
D'où viennent fes froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe, & qui foupçonne, doute :
Elle prend tes avis, te confulte, t'écoute ;
Sans trahir fon fecret, ni bleffer ton devoir,
Si mon repos t'eft cher, tâche de le favoir.

SCENE IV.

ARSINOÉ, ÉSOPE, LAIS.

ARSINOÉ.

Quoi ! le Seigneur Éfope en croit donc être quitte ;
Pour m'avoir en paffant daigné rendre vifite ;
Et fon zéle fe borne à me voir une fois,
Après s'être éclipfé pendant cinq ou fix mois !
Quoique pour lui parler tout le monde l'affiége,
Mon fexe & ma naiffance ont quelque privilége.

Quand j'eſtime quelqu'un, je le vois plus ſouvent.

ÉSOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur ſont gravés trop avant
Pour ne pas avouer, ſi je ſuis quelque choſe,
Que vous ſeule aujourd'hui vous en êtes la cauſe.
Le poſte où je me vois n'eſt-il pas votre don?
Et cependant, Madame, à quoi vous ſuis-je bon?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun uſage?

ARSINOÉ.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage?
J'écoutois vos avis eſtimés de chacun.

ÉSOPE.

Vous les écoutiez tous, & n'en ſuiviez aucun.

LAIS.

Il a raiſon, Madame; & je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un ami plus ſincere.
Il ne donne jamais que d'utiles avis;
Et vous auriez bien fait de les avoir ſuivis.

ARSINOÉ.

Il me prenoit peut-être en de méchantes heures,
Où mes raiſons, Laïs, me ſembloient les meilleures.

LAIS.

Je ne ſais; mais enfin vous avez des appas
Q'on auroit mis en œuvre, au-lieu qu'ils n'y ſont pas,
Vous ſeriez mariée, & contente.

ARSINOÉ.

Peut-être.
Lorſque je le voudrai, ne le puis-je pas être?

LAIS.

Oui, ſans doute, & choiſir dans le rang le plus haut:
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeuneſſe eſt, Madame, une ſaiſon bien chere;
Et les momens qu'on perd ne ſe recouvrent guere.
Quelque beau petit Prince, au Trône deſtiné,
Pour aller à la gloire auroit l'heur d'être né;
Et c'eſt pour un État un bien ſi néceſſaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait, que d'être encore à faire.

ARSINOÉ.

Ces plauſibles raiſons pour le bien des États
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime & qui me plaiſe,
Que le Trône d'Argos & que celui d'Epheſe.
Sans en ſavoir la cauſe un mouvement ſecret
Me fait de ma Patrie éloigner à regret.
Il me ſemble qu'ailleurs je ſerai tranſplantée.

ÉSOPE.

Vous, Madame? Partout vous ſerez reſpectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puiſſe voir,
Vous aurez ſur les cœurs un abſolu pouvoir:
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie;
Et de tous vos pareils le Trône eſt la Patrie.
Vous feriez étrangere en un dégré plus bas.

LAIS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas :
Pour monter sur un Trône il n'est rien qu'on ne quitte.
Parlons juste. Crésus est d'un si haut mérite......

ARSINOÉ.

Laïs !

LAIS.

Seroit-ce un mal qu'un si grand Roi vous plût ?
C'est un Prince accompli, si jamais il en fut,
Que dans tous ses projets accompagne la gloire,
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.
Le Roi d'Argos est laid ; celui d'Ephese est vieux :
Ne dissimulons point, Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune & beau, vous êtes jeune & belle :
Et vous feriez un couple à servir de modele.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOÉ.

Hé ! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi ?

LAIS.

Quand je puis obliger ma joie est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui comblé de vertus, vous brillante d'appas,
Cet hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous & lui, qui vous vaille ?

ÉSOPE.

Je reponds du succès pour peu que j'y travaille,

Madame ; obligez-moi de me le commander.
Votre gloire eſt d'un prix à ne point haſarder :
Et je vous dois aſſez pour oſer vous promettre
Que me la confier, ce n'eſt point la commettre.
Eſt-il un ſort plus beau que d'aſſervir trois Rois !
Croyez-moi, hâtez-vous de choiſir un des trois.
L'ordinaire deſtin des Beautés difficiles
Eſt d'avoir des retours de chagrins inutiles :
Qui ne veut point du bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HÉRON ET LES POISSONS.

FABLE.

IL me ſemble avoir lu dans beaucoup de volumes
Que lorſqu'on veut trop prendre, on eſt ſoi-même
pris.
Un héron, glorieux de voir que de ſes plumes
On faiſoit pour les Rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux, hors la perche & la truite
Aucun autre mêts qui lui plût ;
Brochet, carpe, tanche, & la ſuite
Etoient pour ſon goſier des poiſſons de rebut.
Un jour d'été dès les quatre heures
Que le poiſſon rentre en ſes trous,
Les plus jolis brochets, les carpes les meilleures,
A ſa diſcrétion ſe livroient preſque tous :
Mais ce n'eſt pas là ce qu'il cherche.
N'ayant pas ſi matin l'appétit bien ouvert ;

Et ne voyant truite ni perche ;
Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
Sept heures sonnent ; huit, & son appétit s'ouvre ;
Alors dans la riviere il fait divers plongeons ;
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une écrevisse & deux goujons.
Pour un oiseau si vain, une si mince proie
Loin de le contenter, redoubla son dédain.
Cependant le tems passe, & durant qu'il tournoie
L'exercice augmente sa faim.
Qui le croiroit ? Le héron difficile,
Qui méprisa tant de si beau poisson,
Sur le midi, fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un limaçon.

Du héron dédaigneux la peinture naïve
Ne vous expose rien, qui tous les jours n'arrive :
Des amans les mieux faits & les plus vertueux
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux :
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des amans un si long examen,
Il faut aller au but, & le but est l'hymen.
L'âge que vous avez est le tems où l'on charme.
Pensez-y.

ARSINOÉ.

Franchement, votre héron m'allarme ;
Et mon cœur, inquiet depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au sort du limaçon.

Plus j'entends vos raisons, plus je les trouve bonnes
Il est beau de donner des appuis aux Couronnes.
Je suivrai vos avis.

LAIS.

Le plutôt vaut le mieux.
Une plante stérile est maudite des Dieux.
Qu'est-ce qu'une Princesse & vertueuse & belle
Peut faire de meilleur qu'une fille comme elle,
Qui suive son exemple & qui puisse à son tour
Pour un futur Monarque en mettre un autre au jour?
On ne peut du beau tems faire un trop bon usage.

ARSINOÉ.

Je ne l'écoute pas? Elle est folle.

ÉSOPE.

Elle est sage:
Et raisonne si bien sur ce que nous disons,
Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on vive,
C'est offenser les Dieux de demeurer oisive:
Et chacun dans l'automne a des remords cuisans,
D'avoir, en bagatelle, employé le printems.
Pardon. J'ai le malheur d'être un peu trop sincere.

ARSINOÉ

Est-il une vertu qui soit plus nécessaire?
Plût au Ciel qu'à la cour chacun vous ressemblât,
Et que ce fût ainsi que le monde y parlât!
Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites,

(Vertu ſublime & rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,
Je vous laiſſe le ſoin de choiſir mon époux.
A ce que vous ferez je ſuis prête à ſouſcrire.
Après cette aſſurance, adieu ; je me retire.
Songez à votre Fable en faiſant un tel choix.

ÉSOPE.

Oui, Madame : & de plus à ce que je vous dois.

LAIS, *à Éſope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne ſois ſi belle ;
Auſſi ne ſuis-je pas ſi difficile qu'elle.
En lui cherchant ſon fait, ſi vous trouviez le mien ;
Vous n'obligeriez pas une ingrate.

ESOPE.

Fort bien.



SCENE V.

PLEXIPE, ÉSOPE.

PLEXIPE.

AH ! Monſieur, que de joie, après ſix mois d'abſence,
Dans les murs de Sardis, cauſe votre préſence !
Chacun, faiſant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aſpiroit à ce jour ;
Moi, qui de vos vertus adorateur ſincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous revere ;
Pour vous en aſſurer, j'ai ſaiſi ce moment.

ÉSOPE.

Je ſuis bien redevable à votre empreſſement.
A quoi dans vos deſſeins puis-je vous être utile ?

PLEXIPE.

Que l'on eſt médiſant dans cette grande Ville !
Je n'aurois jamais cru qu'on en fût venu là.

ESOPE.

Comment ! A quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Êtes-vous aſſuré qu'aucun ne nous entende ?

ÉSOPE.

Que de précaution votre ſecret demande !

Le bonheur de Créfus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un....

PLEXIPE.

En votre abfence on a médit de vous.

ÉSOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai penfé vous l'écrire.

ÉSOPE.

On peut dire de moi bien du mal fans médire ;
Je vous l'apprends.

PLEXIPE

Des gens que vous comblez de biens
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens.
Et comme apparemment aucun ne les foupçonne,
Ce font....

ÉSOPE

Gardez-vous bien de me nommer perfonne.
Peut-être foible & prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal, quand ils me font du bien.
Je ne veux point favoir qui font ceux qui médifent ;
Mais je veux, fi je puis, que leurs plaintes m'inftruifent ;
Qu'ils me rendent fervice en croyant m'outrager.
Et que leur médifance aide à me corriger.
Dites-moi fur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des difcours, & fans ordre, & fans fuite...
Soit qu'on eût de la haîne ou qu'on fût en courroux...
Je fais confufément qu'on médifoit de vous.
Je ne fais rien de plus dont je vous puiffe inftruire.

ÉSOPE.

Si vous ne favez rien, que me venez-vous dire ?
Pourquoi de mes amis me donner du foupçon,
Croyez-vous ne manquer que de mémoire ?

PLEXIPE.

Eh ! non.
Je fuis fait comme un autre, & je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ÉSOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE DE MAUVAIS DÉBIT.

FABLE.

Apollon & Mercure étant brouillés là-haut,
Ne favoient ici-bas où donner de la tête :
Ils n'avoient point d'argent, & c'eft un grand défaut :
Jamais de l'indigence on n'a chomé la fête.

Que

« Que deviendrons-nous, dirent-ils,
» Si Jupiter ne nous rappelle ?
Faire des tours de main auſſi prompts que ſubtils,
Eſt un Art où Mercure excelle :
Mais il craignoit les Algouazils ;
Et, s'il ſe rencontroit ſous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils.
De la juſtice criminelle.
L'ingénieuſe pauvreté,
Qui, pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de ſûreté
A faire un louable commerce :
Mais comment ? Ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une foire :
Apollon s'aviſa de vendre de l'eſprit,
Et Mercure de la mémoire.
Après s'être poſtés dans l'endroit le plus beau.
Pour attirer du peuple & de la chalandiſe,
Chacun dans un écriteau
Etala ſa marchandiſe.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le ſien,
Que de toute la foire il attire la foule :
Le monde vient, s'en va, puis revient, & s'écoule,
Sans diminuer en rien.

Le Marchand de mémoire en fournit la contrée :
Mais le Marchand d'efprit à peine fut-il vu ;
Il vendoit une denrée
Dont le plus idiot croit être affez pourvu.
Il s'écrie, il s'emporte, il fe romp la cervelle :
» Meffieurs, dit-il, Meffieurs, tournez ici vos pas :
» De quoi la mémoire fert-elle,
» Quand l'efprit, par malheur, ne l'accompagne pas ?
Il eut beau faire & beau dire,
Beau fe plaindre & fulminer,
Apollon avec fa lyre,
S'en alla fans étrenner.

Il n'eft pas mal aifé de croire
Que de fa marchandife il n'eut point de débit;
On dit à tout moment qu'on n'a point de mémoire;
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'efprit.

Si l'on tenoit encore une pareille foire,
Vous iriez à grands pas vous fournir de mémoire :
Et, quelque bon marché qu'Apollon vous offrît,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'efprit.
Eft-ce en avoir une once & le mettre en ufage,
Que de faire à la Cour un fi bas perfonnage ?

Ceux dont vous obſervez les diſcours & les pas,
Ou ſont vos ennemis, ou bien ne le ſont pas.
Sils ſont vos ennemis, la paſſion vous guide ;
Si ce ſont vos amis, c'eſt leur être perfide ;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui,
Eſt d'être l'eſpion des paroles d'autrui.
Plus ſincere que vous, je dis ce que je penſe.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zèle une autre récompenſe.

ÉSOPE.

Quand j'aurois un tréſor à mettre en votre main,
Vous manquez de mémoire & l'oublieriez demain.
C'eſt perdre ſes bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

LICAS, ÉSOPE, PLEXIPE.

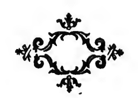
LICAS.

DANS votre appartement Rodope va se rendre.
Elle m'envoye ici vous le faire savoir.

ÉSOPE, *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les médisans tout ce qu'ils pourront faire ;
Je sais par quel moyen on les force à se taire ;
Et pour me venger d'eux, je vais vivre si bien,
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉSOPE, RODOPE.

ÉSOPE.

Vous me ſuivez en vain. Souffrez que je reſpire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
Je n'ai rien oublié, dans mon juſte courroux,
Des ſujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'eſt dans ce lieu, vous dis-je, où le Conſeil s'aſſemble;
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve enſemble.
J'ai mes raiſons.

RODOPE.

Et moi, j'ai les miennes auſſi.
Pour ne me pas réſoudre à vous quitter ainſi.
Il eſt juſte à mon tour que je vous entretienne.

ÉSOPE.

Le Roi dans un moment vient ici.

RODOPE.

Qu'il y vienne :
Juſqu'à ce qu'il y ſoit, je ne vous quitte pas.

ÉSOPE.

Vous croyez m'éblouïr par vos trompeurs appas.
Tout difforme & hideux que vous paroiffe Éfope,
Ne vous en flattez pas, infidelle Rodope,
Vos yeux n'ont plus fur moi le pouvoir qu'ils ont eu.
Je vous abuferois, fi je vous l'avois tû.
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haîne.
Je ne fais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RODOPE.

Vous me haïffez trop, pour ne me plus aimer.

ÉSOPE.

Non. Vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RODOPE.

Vos remords feront vains fi nous faifons divorce:
Penfez-y bien, de grâce, avant d'en venir là;
Et, fi vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée;
Je fuis ce que j'étois, quand vous m'avez aimée:
J'en jure....

ÉSOPE.

Epargnez-vous des fermens fuperflus:
Vous étiez vertueufe, & vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou fix mois qu'a duré mon abfence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence;
Et les honteux attraits qui vous font demeurés,

Par l'emploi qu'ils ont eu, font tous défigurés.

RODOPE.

Si c'eft là mon portrait, & que je lui reffemble,
Je ne m'étonne pas de nous voir mal enfemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces foupçons ?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons !
Ce n'eft pas d'aujourd'hui que j'ai fu vous le dire.
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire,
Et par-tout où je vais, les filles que je voi,
A-peu-près de même âge, ont même goût que moi.
C'eft de vous que je tiens qu'une fille avifée,
Doit avoir un air libre, une maniere aifée ;
Et qu'il n'eft prefque rien dont on ne vienne à bout,
Lorfqu'avec bienféance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous ? Je fuis votre doctrine,
Veut-on rire ? je ris. Badiner ? je badine.
Mais dans tous les plaifirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'eft qu'amufement, qu'innocence, que jeu.

ÉSOPE.

Ah ! Rodope, Rodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui, fans tendreffe, auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raifons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me fouviens point de vous avoir inftruite
A vivre fans égards, fans pudeur, fans conduite :
Mais je me fouviens bien de vous avoir apprìs
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris ;

Qu'un air libre, enjoué, séyoit bien à votre âge;
Mais, Rodope, un air libre eſt-ce un libertinage?
Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris,
Me voit-on d'aucun vice infecter les eſprits?
Si d'un remords au moins vous vous ſentez capable,
Profitez des leçons que contient cette fable;
Et voyez à quel point on doit être confus,
D'avoir eu de l'honneur & de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ANE.

FABLE.

L'ANE d'un Jardinier Fleuriſte
Ayant, pour le marché, des paniers pleins de fleurs,
Pour en ſavourer les douceurs,
Une foule de gens le ſuivoit à la piſte.
Mais il trouve au retour un contraire deſtin.
Pour ſe faire maudire il ſuffit qu'il ſe montre;
Ceux qui le ſuivoit le matin,
Le ſoir évitent ſa rencontre.
» Ne t'en étonne pas, lui dit le Jardinier;
» Ces effets différents ont différentes cauſes:
» Ce matin tu portois des roſes,
» Ce ſoir tu portes du fumier:
» Qui ſuivoit ce matin ta ſenteur agréable,
» Ce ſoir fuit ta puanteur.
Tant on devient effroyable,
Quand on perd ſa bonne odeur!
Vous reconnoiſſez-vous, Rodope, en cette Fable?

RODOPE.

Non. L'application n'en eſt pas raiſonnable.
Je veux bien reſſembler à l'âne du matin ;
Mais à celui du ſoir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choſes,
D'une auſſi bonne odeur que les paniers de roſes ;
Mais on ne m'a point vue, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuſe, & coupable le ſoir.
Je haïs l'honneur féroce & la vertu chagrine :
Je vous l'ai déjà dit, je ris, chante, badine ;
Et, croyant ma conduite exempte de remords,
Je ne prends aucun ſoin de ſauver le dehors.
Il eſt vrai qu'on en parle, & que de vieilles Dames,
Dont le cœur eſt encor ſuſceptible de flâmes,
Faciles à remplir les deſirs d'un amant,
Ne peuvent préſumer qu'on rit innocemment ;
Et jamais à l'Amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'eſt plus dangereux que leurs petits complots ;
Que ces femmes de bien qui le font à huis clos ;
Qui des moindres plaiſirs condamnent l'innocence ;
Et trouvent tout permis en ſauvant l'apparence.
Pour moi qui marche droit, je ne me contrains pas.

ÉSOPE.

Que vous avez, traîtreſſe, & d'eſprit & d'appas !
Quand le Ciel vous forma ſur un ſi beau modele,
Que ne vous faiſoit-il auſſi ſage que belle ?
Il vous a dénié le plus grand bien de tous :

Et je vais être foible autant & plus que vous.
Me trompé-je ? Etes-vous fidelle à votre gloire ?
Tâchez, s'il eft poffible, à me le faire croire:
Vous aurez peu de peine à me perfuader;
Mon cœur à fe trahir demande à vous aider;
Vous le verrez fe rendre à la plus foible excufe.
Parlez.

RODOPE.

Méritez-vous que je vous défabufe ?
Combien d'injures....

ÉSOPE.

Trop pour d'innocents appas.
Trop peu, fi j'ai raifon & qu'ils ne le foient pas.
Mais, adieu, le Roi vient. Retirez-vous de grâce.
Soit que je vous époufe, ou qu'un autre le faffe,
S'il en eft tems encor, faites que votre époux,
N'ait aucune raifon de fe plaindre de vous;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'hymen vous demande.



SCENE II.

CRÉSUS, ÉSOPE, TRASIBULE, TIRRENE.

CRÉSUS.

Asseyez-vous.

ÉSOPE.

Seigneur, je ne suis pas d'un sang....

CRÉSUS.

Ton mérite y supplée, & vaut le plus haut rang.
Assieds-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes sujets de leur Roi souhaitent l'hyménée ;
Et tous contents de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un fils, s'estimeroient heureux.
Cotis, pere d'Argie, épuisé par les guerres,
Qui fatiguent son peuple, & désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa fille, & demander la paix.
Sa couronne, lui mort, appartient à sa fille :
Mais en vain à mes yeux cette couronne brille.
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux,
A trouvé le secret de s'attirer mes vœux :
En s'assujettissant à mon pouvoir suprême,
Elle m'a d'un coup-d'œil assujetti moi-même.
Le trône de Phrygie à mon trône étant joint,

P 6

Sans doute ma puissance iroit au plus haut point;
Pour balancer mon choix cette raison est forte :
Mais enfin, sur mon cœur Arsinoé l'emporte ;
Et j'attends de vos soins une décision
En faveur de l'amour ou de l'ambition.
Parlez-moi librement, & qu'un pur zele éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiere est un peu délicate;
Vous aimez. Il faudroit, pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix & flatter votre amour.
Une si vertueuse & si belle Princesse,
D'un monarque si grand mérite la tendresse :
Mais les raisons d'Etat qui, par d'austeres loix,
Sont toujours les raisons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire avec un cœur sincere,
Qu'à l'hymen d'un grand Roi l'Amour n'assiste guere;
Que ses plus dignes soins sont ceux de sa grandeur,
Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchants qu'ils émeuvent, désarment;
Mais des yeux si charmants & des attraits si doux,
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'hymen ralentissent les flâmes:
Et la vertu des Grands n'est pas d'aimer leurs femmes.
Quelque appas que pour vous ait un amour naissant,
Seigneur, une couronne en est un plus puissant;
En devenant l'époux de la Princesse Argie,
A de vastes Etats vous joignez la Phrygie:

Et quels jaloux voisins oseront vous troubler,
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler?

TRASIBULE.

J'ôse ajouter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene,
Que c'est de vos sujets rendre l'attente vaine;
Et que, las de la guerre & des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie,
Du sang de ses enfants assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux & les plus glorieux,
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouït, l'autre s'en désespere:
Tel embrasse son fils, qui regrette son frere,
Et la guerre après soi traîne tant de malheurs,
Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'éleve le Ciel aux dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'États, ne le sont pas d'eux-mêmes;
Et lorsque de l'hymen ils subissent les loix,
C'est à la politique à leur prescrire un choix.
Seigneur, Arsinoé fût-elle encor plus belle,
La Phrygie & la paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'Etat me fait parler ainsi.
Voilà mon sentiment.

CRÉSUS, *à Ésope.*

Et le tien?

ÉSOPE.

Le voici.

Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'eſt qu'un hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

UN jeune coq des mieux hupés,
En rôdant par ſon voiſinage,
D'une jeune poulette auſſi belle que ſage,
Eut les yeux & le cœur également frappés.
Le coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle ſentit pour lui ce qu'il ſentoit pour elle :
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux bleſſés;
Et tous deux pénétrés de la même tendreſſe,
Du matin juſqu'au ſoir ils ſe voyoient ſans ceſſe,
Et ne ſe voyoient pas aſſez.
Pendant que l'un & l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent ſi tendrement,
De s'aimer éternellement,
Leurs ſéveres parents autrement en ordonnent.
Le pere du coq le contraint
A quitter ſa chere poulette:
En vain de ſa rigueur il gémit & ſe plaint,
Il faut qu'il obéiſſe ou qu'il faſſe retraite.
D'abord il va percher ſur le toit le plus haut
De la plus déſerte cabanne ;
Mais, faute d'aliment, il lui fallut bientôt
Epouſer, en peſtant, une poule faiſane :
Ces époux, dès le premier jour,

Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés ſans amour,
Se traiterent ſans complaiſance.
Outre qu'ils négligeoient le ſoin
De ſe dire des yeux quelque choſe de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le coq chantoit ou parloit,
Sa faiſane eût juré que c'étoient des murmures.
Quand la faiſane l'appelloit,
Il croyoit ouïr des injures.
En un mot leur deſtin ne fit point d'envieux.
Il faut que, pour bien vivre enſemble,
L'Amour ait ſoin d'unir ce que l'Hymen aſſemble;
Il eſt ſûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos deſirs, Seigneur, Arſinoé réponde,
N'êtes-vous pas le Roi le plus heureux du monde?
Sans un beſoin preſſant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez ſoi?
Les différentes mœurs, le différend langage,
Ne ſont pas des liens par où le cœur s'engage,
Et ſur celui des Rois c'eſt faire un attentat,
Que de l'aſſujettir aux maximes d'État.
Pour contenter le peuple & le Roi de Phrygie,
Accordez-lui la paix ſans épouſer Argie.
Vous auriez elle & vous des chagrins infinis:
Vos États ſeroient joints, & vos cœurs déſunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite,

Que le bonheur du coq, s'il eût eu sa poulette ;
Sans cesse de l'hymen il se feroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé ;
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRÉSUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible !
Pressé par tes raisons je vais mettre à ses pieds,
Tout ce qu'a d'éclatant le trône où je me sieds,
Et lui faire savoir, par un récit fidèle,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ÉSOPE.

TIRRENE.

Crésus à nos conseils préfere vos avis ;
Loin d'en être jaloux, nous en sommes ravis,
Il ne sauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel Ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime ?
Vous le servez si bien, que, d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrâce,

Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place !
Il en étoit indigne, & vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un misérable en proie aux lâchetés,
Qui, pour toutes raisons, écoutoit ses caprices,
Et qui, pour s'enrichir, faisoit mille injustices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal ;
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre ;
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelque autre :
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts ;
Crésus, avec raison l'extermine & l'assomme :
Il n'est pas sur la terre un plus mal-honnête-homme ;
A vous en défier vous avez intérêt.
Il est fourbe, méchant,...

ÉSOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaisir de vous dire une fable,
Sur le coup imprévu dont la rigueur l'accable ?
Sa peinture & la vôtre y sont en racourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi je vous en prie auſſi.
J'en conçois par avance une idée agréable.

ÉSOPE.

N'en perdez pas un mot ; tout en eſt profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE.

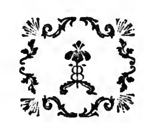
Près de Leſbos fut jadis un figuier
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde ;
Planté ſur le bord d'un vivier,
Il ſe lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les oiſeaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous ſous ſon épais feuillage,
Et tant que duroit le jour,
Ils y chantoient leur amour.
Et béniſſoient ſon ombrage.
Mais comme dans le monde il n'eſt rien de certain,
Et que c'eſt une mer qui n'eſt point ſans naufrage,
Après un tems calme & ſerein,
Il ſurvint tout-à-coup un furieux orage.
Les vents en un moment agiterent les airs ;
Il ſembloit que la pluie inonderoit la terre,
Enfin après beaucoup d'éclairs,
Le figuier malheureux fut frappé du tonnerre.
Les oiſeaux, effrayés d'entendre un ſi grand bruit,
Dans le hameau prochain vont chercher un aſyle ;

Et, l'orage passé, chacun d'eux s'entrefuit
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'arbre qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrâce,
Avoit si fort changé de face,
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un Milan, un Autour,
Qui l'insulterent tour-à-tour;
Et, pour ne le point voir, à l'instant disparurent.
« Suivez-nous, & vous ferez bien,
Dirent-ils aux oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
» Ce figuier désormais, au rang des misérables,
» Ne peut plus nous servir à rien.
» Pour moi, dit une tourterelle,
Connue aux environs pour un oiseau d'honneur,
« Je prétends partager sa fortune cruelle,
» Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur.
« Il m'a tant fait de bien, reprit une colombe,
» Que je m'en souviendrai toujours:
» Je veux être avec lui le reste des mes jours,
» Dans quelque disgrâce qu'il tombe.
« Plût au Ciel pouvoir par mes chants,
Ajouta tendrement un rossignol habile,
» Lui rendre ses attraits, & forcer les méchants
» A revenir un jour lui demander asyle!

Combien au tableau qui paroît
En voit-on qui sont tout semblables!
C'est ainsi que l'on reconnoît

Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en ſon jour.
Vous êtes, vous & lui, le Milan & l'Autour,
Qui voyant du figuier le deſtin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux, le trouverent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis diſgracié :
Votre infidèle cœur qui le voit foudroyé,
Oubliant ſes bienfaits dans cette humble poſture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du ſort inconſtant j'éprouvois le courroux,
Que diriez-vous de moi, qui ne fais rien pour vous?
Iphis... Mais je me trompe, ou c'eſt lui qui s'approche.
Adieu : de ſa préſence évitez le reproche.
Son faux diſcernement ſe connoît aſſez bien,
Puiſqu'il s'eſt pu réſoudre à vous faire du bien.



SCENE IV.

IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE, ÉSOPE.

IPHIS.

JAMAIS vit-on difgrâce & plus prompte & plus forte ?
Que mon fort, cher Tirrene, eft cruel !

TIRRENE.

Que m'importe ?

IPHIS.

Qu'entends-je ? Trafibule aura plus de bonté.

TRASIBULE.

Quel que foit votre fort, vous l'avez mérité.

IPHIS.

Jufte Ciel ! Trafibule & Tirrene me fuient !
Que d'affronts à la Cour les malheureux effuient !



SCENE V.

IPHIS, ÉSOPE.

IPHIS.

MONSIEUR, je viens ici par un ordre du Roi,
Dépoſer mon crédit, ma faveur, mon emploi ;
En de plus dignes mains je ne puis m'en demettre.

ÉSOPE.

Moi, je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Créſus duſſé-je m'expoſer,
J'aime mieux le ſouffrir que de vous en cauſer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du Roi ce que je puis pour vous.

IPHIS.

Reſpect, zèle, remords, tout aigrit ſon courroux.
Si pour moi tant de fois ſa bonté fut extrême,
Contre moi ſa colere eſt aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'eſt ſenſible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout, m'inſultent lâchement,
Pendant que de vos ſoins vous m'offrez l'aſſiſtance,
Vous, qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me ſervir, vous déplairiez au Roi.

ÉSOPE.

Eh ! qui ſoupçonnez-vous de vous avoir nui ?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chûte ſi haute,
Je ne puis qu'à moi ſeul en imputer la faute :
Un deſtin plus cruel me fût-il préparé,
C'eſt moi qui ſans raiſon me le ſuis attiré :
De ma témérité je reçois le ſalaire.

ÉSOPE.

Créſus eſt trop bon Roi pour garder ſa colere.
Votre crime envers lui n'eſt pas grand, que je crois.

IPHIS.

En fait-on de petits, quand on déplaît aux Rois ?
Hier, dans un feſtin, dont j'eus le malheur d'être ;
Créſus ayant mis bas la qualité de maître,
Et nous regardant tous ainſi que ſes égaux,
Voulut qu'en liberté l'on ſe dit ſes défauts.
Quand pour ſe divertir il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres ;
J'eus l'indiſcrétion, en lui diſant les ſiens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens :
Je lui dis qu'un grand Roi, qui veut qu'on le renomme,
Juſques dans ſes défauts doit avoir du grand-homme :
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Eſt un vice trop bas dans un dégré ſi haut.

» Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguſte,
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuſte,
» Lorſqu'un ſujet s'oublie & trahit ſon devoir,
» Je reprends mes bontés & ne veux plus le voir.
» Boire comme je fais n'eſt pas un trop grand vice,
» Puiſqu'après avoir bu je rends ſi bien juſtice.
» Retirez-vous.

ÉSOPE.

Hé quoi ! Pour un vieux courtiſan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'artiſan,
Pour reprendre les Rois, ſans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres ſoins & bien d'autres meſures.
C'eſt un ſentier étroit qui de chaque côté
Préſente un précipice à la ſincérité.
Les Rois & les flatteurs étant de même date,
Il n'eſt dans l'Univers aucun Roi qu'on ne flatte,
Et qui dans leurs plaiſirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts, le doit faire avec art.
Il faut, plein du reſpect que leur préſence inſpire,
Les leur faire ſentir, & non pas les leur dire :
Et prendre garde encor, en riſquant ces leçons,
Qu'ils ne connoiſſent pas que nous les connoiſſons.
Il n'eſt rien près du Roi que pour vous je ne faſſe :
Mais n'oubliez jamais, ſi j'obtiens votre grâce,
Qu'euſſions-nous l'un & l'autre encor plus de pouvoir,
Nous ſommes des jetons que le Roi fait valoir :
Comme ſouverain maître, à qui tout eſt facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille ;

Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose, ou nous ne sommes rien:
Sur-tout, souvenez-vous dans tout ce que vous faites,
De n'abuser jamais de la place où vous êtes :
La fortune en aveugle ouvre, ou ferme la main,
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale,
J'y vais d'une apologue ajouter la morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

UN grand Seigneur avoit une guenon,
Qui lui sembloit si jolie,
Qu'il l'aimoit à la folie :
A ce qu'elle vouloit, on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable,
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table :
« Oui, lui dit-il, ce plaisir me semblera bien doux ».
« Trouverez-vous bon, lui dit-elle
» Que, donnant l'essor à mon zèle,
» Je saute quelque fois sur vous ?
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manége-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries,
Elle fit après cela.
Je dirai seulement que flattée, applaudie,
(Qu'elle eût tort ou qu'elle eût raison)
La guenon un peu trop hardie,

Oublia qu'elle étoit guenon.
Loin d'avoir pour ſon maître une ſincere attache,
Devenue orgueilleuſe à le voir complaiſant,
Un matin, en le baiſant,
Elle arracha la mouſtache
D'un maître ſi bienfaiſant.
« Ah ! perfide, dit-il, qui t'oſes méconnoître ;
» J'ai pour ton inſolence un châtiment tout prêt :
» Dans un moment tu ſauras ce que c'eſt
» Que d'abuſer des bontés de ſon maître.
Elle eut beau de ſon crime étaler les remords,
Et, pour rentrer en grâce, employer les prieres,
Après vingt coups d'étrivieres,
Elle fut miſe dehors.
Comme en toute rencontre elle étoit malhonnête,
Chacun avec plaiſir la vit humilier.
Tel eſt auprès des Rois, où la grandeur entête,
Le ſort des favoris qui s'ôſent oublier.

Quelque ſoumiſſion que cette fable inſpire,
J'aurois ſur ce ſujet encor beaucoup à dire :
Mais, comme votre grâce eſt mon plus doux eſpoir,
Je vais trouver Créſus & faire mon devoir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, GARDES.

CRÉSUS

Esope ne fuit pas?

UN GARDE.

Non, Seigneur.

CRESUS.

Qu'on l'appelle.
Quel Miniftre à fon Roi fut jamais plus fidèle?
Quelque prix de fes foins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici. Laiffez-nous.



SCENE II.

CRESUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.

Mon aſpect t'embarraſſe ;
De l'indiſcret Iphis tu demandes la grâce.
Je ſais que la clémence eſt la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même appris aſſez de fois :
Mais, après les bienfaits dont il m'eſt redevable,
L'injure qu'il m'a faite eſt-elle pardonnable ?
Et, ſans te prévenir, ſi tu veux y penſer,
Puis-je lui faire grâce, & peux-tu m'en preſſer ?

ÉSOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grâce,
Par de vaines raiſons excuſer ſon audace :
Je vous l'ai déjà dit, c'eſt avec équité
Que vous l'avez puni de ſa témerité.
Mais quand votre juſtice a ce qu'elle ſouhaite,
Votre bonté, Seigneur, eſt-elle ſatisfaite ?
Le trouble où je vous vois me fait connoître aſſez
Que vous pardonnez mieux que vous ne puniſſez.
Quel plaiſir ont les Rois de pouvoir faire grâce !

CRÉSUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place ?
Puis-je lui pardonner ſans la lui rendre ?

ÉSOPE.

Non.

Je remets en vos mains un ſi précieux don.
Plus on eſt élevé, plus on cauſe d'ombrage.
Un vaiſſeau trop chargé n'eſt pas loin du naufrage;
Au-lieu qu'il vogue à l'aiſe & ne craint nul aſſaut
Quand il n'a juſtement que le poids qu'il lui faut.
« Les bienfaits exceſſifs font ſouvent qu'on raiſonne
» Contre qui les reçoit, & contre qui les donne,
» Et ſi j'oſois, Seigneur, prendre la liberté
» De donner tout ſon luſtre à cette vérité,
„ Je vous rapporterois un petit trait d'hiſtoire,
» Digne qu'un grand Monarque en garde la mémoire.
» Peut-être à ce ſujet quadre-t-il aſſez bien.

CRÉSUS.

« Parle. J'écoute tout d'un zele égal au tien.

ÉSOPE.

« En été que la pluie eſt chaude & paſſagere,
» Un des Rois, vos ayeux, chaſſant avec ſa Cour;
» Vit pleuvoir dans une riviere,
» Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour.
» Comme il en témoignoit une ſurpriſe extrême:
» Seigneur, dit à ce Prince un de ſes courtiſans,
» Voilà comme ſont vos préſens;
» C'eſt de l'eau qui tombe en l'eau même.
» Ceux, ſur qui tous les jours vous verſez vos bienfaits,
» Semblent être accablés ſous ce précieux faix;

» Ils en sont si chargés, qu'ils n'en savent que faire :
» Pendant que tant de malheureux,
» A qui votre bonté seroit si nécessaire,
» Avec un zele égal n'attirent rien sur eux.
» J'ai tort, lui dit le Roi, d'en user de la sorte :
» Cet avis est utile, & je veux m'en servir.
» Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'em-
» porte,
» Je veux les contenter, & non les assouvir.
» En suivant des conseils aussi bon que les vôtres,
» Mes bienfaits partagés deviendront plus communs.
» J'en veux faire un peu moins aux uns,
» Pour en faire un peu plus aux autres.
» Seigneur, vos sentimens sont conformes aux siens :
» Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
» Par des soins prévenans votre âme bienfaisante
» En répand sur un seul de quoi suffire à trente :
» De ce qu'un seul obtient, répandu sur chacun,
» Vous feriez trente heureux, & vous n'en faites qu'un,
» Qui de vos propres biens riche, comme vous l'êtes,
» Ne prend plus aucun goût à ceux que vous lui faites.
» Par exemple, Seigneur, trente braves guerriers,
» Qu'on a vu de leur sang arroser vos lauriers,
» Au sentier de la Gloire encor prêts à vous suivre,
» D'un seul de vos bienfaits auroient tous de quoi vivre.
» Par vos ordres exprès je vous parle sans fard,
» Vous le voulez.

CRESUS.

« Pourquoi t'ai-je connu si tard ?

» Qu'un Monarque est heureux, quand un ami fidèle
» Joint un si grand respect avec un si grand zèle !
» Mais l'insolent Iphis, avec un ton brutal....

ÉSOPE.

» Peut-être à sa manière a-t-il un zele égal.
» Il n'est pas à la Cour le premier qui s'oublie,
» Et qui devienne sage après une folie.
Combien en a-t-on vu de toutes qualités,
Qui, pendant leur jeunesse, imprudens, emportés,
Dans un âge plus mûr, dépouillés de tous vices
Vous ont rendu, Seigneur, de signalés services?
Rendez-lui vos bontés : sensible à ce bienfait,
Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.
Le Ciel à ce propos me suggere une fable,
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable :
Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen ;
Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien, si ma fable est frivole.

CRÉSUS.

J'écoute, souviens-toi de me tenir parole.

ÉSOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

Un lion endormi, s'éveillant en sursaut,
Rencontre un rat sous sa patte ;

Comme un lion eſt fier & qu'il a le ſang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.
Pour appaiſer ſon courroux,
Le rat que la crainte glace,
Se proſterne à ſes genoux,
Et d'un ton ſuppliant, lui demande ſa grâce.
« L'intervalle eſt ſi grand, dit-il, de vous à moi
» Qu'en me faiſant périr vous auriez peu de gloire;
» Et la clémence d'un Roi
» Éterniſe ſa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conſerver la vie,
» La prodiguer par-tout pour votre majeſté
» Sera ma plus forte envie.
Le lion généreux, mettant la griffe bas,
Senſible à cette requête,
Fit grâce à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En pourſuivant une proie
Trois ou quatre jours après,
Le lion pris en des rets,
Pour s'en débarraſſer ne trouve aucune voie.
Par des efforts vigoureux,
Il tâche à rompre ſa chaîne;
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en ſerre les nœuds.
De chaque animal qui paſſe,
En vain dans ce péril il attend du ſecours.
Quand le deſtin nous menace,

Nos meilleurs amis font fourds.
Le rat feul d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel ufage il lui peut être utile,
Et fans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec foin à ronger une corde,
Qui de tout l'attirail eft le nœud gordien :
Et par bonheur tout fuccede fi bien,
Tant de fortune à fon zèle s'accorde,
Que du lion captif il brife le lien,
Pour le récompenfer de fa miféricorde.

Princes, qui pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux foyez toujours propices.
Tels, que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le befoin rendent de bons fervices.

Hé bien, Seigneur, mes vœux feront-ils exaucés?
Vous ne répondez rien !

CRÉSUS.

C'eft te répondre affez.
Le lion me prefcrit ce qu'il faut que je faffe ;
Je dois, Roi comme lui, comme lui faire grâce.
Qu'Iphis de mon courroux n'appréhende plus rien ;
Puifqu'il eft ton ami, je veux être le fien.

ÉSOPE.

Seigneur !.....

CRÉSUS.

Je te défends d'ofer ouvrir la bouche

Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand, trop longtems attendu,
Par celui qui le fait est toujours trop vendu;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.
« Fais-moi, je t'en conjure, un plaisir à ton tour.
» Iphicrate, autrefois l'ornement de la Cour,
» Qui se fait estimer de tous ceux qui le voient,
» Va te rendre visite, & les Dieux te l'envoient.
» Jamais plus honnête-homme à tes yeux n'a paru:
» Mais apprends sa foiblesse, il n'a jamais rien cru.
» C'est le cœur le mieux fait que le Ciel ait vu naître;
» L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître;
» Généreux, magnifique, affable, officieux;
» Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux « Dieux.
» Il vient; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
» Je l'aime, & c'est à moi que tu rendras service.



SCENE III.

IPHICRATE, ÉSOPE.

IPHICRATE.

« MONSIEUR, de vos vertus le bruit s'étend si loin
» Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
» Après un long service en différentes guerres,
» Relégué par la paix dans une de mes terres
» Où sans ambition, sans amour, sans desir,
» Je préfére l'étude à tout autre plaisir ;
» Tout ce que j'ai d'amis qui m'y rendent visite
» M'ont tant parlé de vous & de votre mérite,
» Qu'ayant vu ce matin qu'il faisoit un beau jour,
» J'ai quitté pour vous voir mon tranquile séjour :
» Et je suis si content d'avoir cet avantage,
» Que mon plaisir paroit jusques sur mon visage.

ÉSOPE.

» Si vous en exceptez la rareté du fait,
» J'ignore quel plaisir ma figure vous fait ;
» Pour me bien définir je ne sais point de phrâse.

IPHICRATE.

« Je viens pour la liqueur, & non pas pour le vâse.
» Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui,
» Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui :

» Et je croirois lui faire une injustice extrême,
» Si je ne le voyois pour son mérite même.

ÉSOPE.

« Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux,
» Ne le devrois-je pas à la bonté des Dieux ?

IPHICRATE.

« Des Dieux ? bon!

ÉSOPE.

» Comment bon ?

IPHICRATE.

» Eh quoi! vous qu'on renomme,
» Vous avez la foiblesse & l'erreur d'un autre homme!
» Vous croyez donc devoir votre mérite aux Dieux ?

ÉSOPE.

« Avant que vous & moi nous nous expliquions mieux,
» Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être ?

IPHICRATE.

» On me nomme Iphicrate; & vous m'allez connoître:
» Je ne sais ici bas d'autre félicité,
» Que dans une flatteuse & douce volupté;
» Non dans la volupté dont le peuple s'entête;
» Qu'on évite avec soin, pour peu qu'on soit honnête:
» Et qui, pour des plaisirs peu durables & faux,
» Cause presque toujours de véritables maux.
» J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme,

» Ne se reprocher rien & vivre en honnête-homme ;
» Appuyer l'innocent contre l'iniquité ;
» Briller moins par l'esprit que par la probité ;
» Du mérite opprimé réparer l'injustice ;
» Ne souhaiter du bien que pour rendre service ;
» Etre accessible à tous par son humanité :
» Non, rien n'est comparable à cette volupté.

ÉSOPE.

« Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
» A suivre une si juste & si charmante route.
» Je ne vous céle point que je suis enchanté,
» De cette délicate & pure volupté ;
» Je rends grâces aux Dieux...

IPHICRATE.

» Eh quoi ! les Dieux encore ?
» Laissez-là ces beaux noms, que le vulgaire adore ;
» Peut-on être si foible avec tant de raison ?

ÉSOPE.

« Vous ne croyez donc pas qu'il soit des Dieux ?

IPHICRATE.

« Moi ? Non :
» Et vous ne le croyez non plus que moi, je pense.

ÉSOPE.

» Vous le conjecturez avec peu d'apparence.
» Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire ?

IPHICRATE.

» Moi?
» Sur quoi vous fondez-vous pour en croire?

ESOPE.

» Sur quoi?
» J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand
» nombre.

IPHICRATE.

» Il eſt vrai; mais qui marche à tatons & dans l'ombre;
» Qui bronche à chaque pas, chancelle à chaque point;
» Et qui les craint ſi peu, que c'eſt n'en croire point,
» Les Dieux doivent leur être aux foibleſſes des hom-
» mes.

ÉSOPE.

« Ne convenez-vous pas que vous & moi nous ſommes?

IPHICRATE.

« Sans doute.

ÉSOPE.

» Croyez-vous que nous venions de rien?
» Mon pere avoit ſon pere & ſon pere le ſien:
» Et que nous parcourions mes ayeux ou les vôtres,
» Il en faut un premier d'où ſoient venus les autres.
» Vous êtes trop prudent pour me nier cela.
» Hé qui donc, je vous prie, a fait ce premier-là?
» Voilà ſur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

» Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ÉSOPE.

» Peut-il être éternel & ſujet au trépas!
» Il commence & finit, vous ne l'ignorez pas:
» Tout être dépendant vient d'un être ſuprême;
» Et ce que nous voyons ne s'eſt point fait ſoi-même.
» Jettez les yeux par-tout, l'air, la terre, les eaux,
» Le Ciel où jour & nuit brillent des feux ſi beaux,
» L'ordre toujours égal des ſaiſons, des planettes,
» Prouve par quelles mains elles ont été faites.
» Vous qui paroiſſez être homme ferme, eſprit fort,
» Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort,
» Si par quelque accident, maladie ou bleſſure,
» Dans une heure au plus tard votre mort étoit sûre,
» Penſeriez-vous des Dieux ce que vous en penſez?
» Et pour n'y croire pas feriez-vous ferme aſſez?
» Parlez de bonne-foi ſur le fait que je poſe.

IPHICRATE.

« Si je devois mourir dans une heure?

ÉSOPE.

« Oui.

IPHICRATE.

« La choſe
» Eſt un peu délicate & je ne ſais pas bien....

ÉSOPE.

» Croiriez-vous quelque choſe, ou ne croiriez-vous
» rien?

» Vous & tous vos pareils, qui femblez intrépides,
» A l'afpect de la mort vous êtes fi timides,
» Que pour un infenfé qui craint d'ouvrir les yeux,
» Mille, de cris perçants importunent les Dieux.
» S'il vous falloit mourir que croiriez-vous?

IPHICRATE.

» Peut-être
» Que mon cœur combattu par la peur du non-être....

ÉSOPE.

» Eh! Monfieur, le non-être eft-ce qu'on craint le
» moins :
» La peur d'être toujours caufe bien d'autres foins:
» Le paffé fait trembler, l'avenir embarraffe.
» Mais fans nous écarter, répondez-moi, de grâce.
» Si vous deviez mourir dans une heure au plus tard,
» Que croiriez-vous? Parlez fans énigme & fans fard.

IPHICRATE.

« Sans énigme & fans fard! je ne fuis pas un homme
» Qui par le nom d'Athée aime qu'on me renomme.
» Je ne difpute point pour vouloir difputer,
» Je cherche à m'éclaircir & non pas à douter.
» Loin d'avoir du plaifir j'ai de l'inquiétude
» A flotter dans le trouble & dans l'incertitude;
» Et chagrin contre moi d'avoir ainfi vécu,
» Le bonheur où j'afpire eft d'être convaincu.
» J'ai vu la mort de près dans plus d'une bataille;
» Je l'ai vue à l'affaut de plus d'une muraille;

» Sans que dans ce péril elle ait pu m'inſpirer,
» Ni de croire des Dieux, ni de les implorer.
» Peut-être, ma carriere approchant de ſon terme,
» Que dans ces ſentimens je ne ſuis plus ſi ferme;
» Et que, ſi dans une heure au plus tard je mourois,
» Plus juſte ou plus craintif, je les implorerois.
» Eh! que ne fait-on point quand il faut que l'on
» meure!

ÉSOPE.

» Votre raiſon alors ſera-t-elle meilleure?
» Aurez-vous de l'eſprit plus que vous n'en avez?
» Saurez-vous ſur ce point plus que vous ne ſavez?
» Seront-ce d'autres Dieux, ou ſera-ce un autre
» homme?
» Pouvez-vous ne rien croire, & dormir d'un bon
» ſomme?
„ De la vie à la mort il s'agit d'un inſtant.
„ Et que peut-on riſquer qui ſoit plus important?
„ Qui dit Dieux, dit vengeurs; & leur foudre....

IPHICRATE.

„ Au contraire;
„ Qui dit Dieux, dit cléments: un remords bien ſincere
„ Arrête en expirant leur foudre prête à cheoir.

ÉSOPE.

„ Hé! Ce remords ſincere, eſt-on sûr de l'avoir?
„ Sur le point d'expirer, quoi qu'on ſe perſuade,
„ Le repentir eſt foible autant que le malade.
„ Je vais, non vous prouver, mais vous faire entrevoir

,, Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir ;
,, Et qu'aux derniers momens les beaux-esprits qui
,, doutent
,, Ne sont pas assurés que les Dieux les écoutent.
,, Voulez-vous à m'entendre appliquer votre soin ?

IPHICRATE.

,, Pour quel autre sujet viens-je ici de si loin ?
,, Le plaisir le plus grand que vous me puissiez faire,
,, C'est de m'ouvrir votre âme & de ne me rien taire.

ÉSOPE.

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

« UN faucon qui croyoit les Dieux muets & sourds,
,, Étant à son heure derniere,
,, D'un lamentable ton sollicita sa mere
,, D'aller en sa faveur implorer leur secours.
,, Mon enfant, lui dit-elle, en mere habile & sage,
,, Pendant que tu te portois bien,
,, Tu disois qu'ils ne pouvoient rien :
,, Ils ne peuvent pas davantage.

,, C'est presque ainsi que l'homme en use envers les
,, Dieux :
,, Pour en croire il attend qu'il soit malade, ou vieux :
,, Jusqu'au moment funeste où leur vengeance arrive,
,, Il les croit impuissans, voyant leur foudre oisive ;

„ Et pour les appaifer fait des cris éclatans,
„ Quand ils font fatigués & qu'il n'en eft plus tems.
„ La clémence des Dieux, dont on voit tant de preuves,
„ Eft femblable à-peu-près à ces paifibles fleuves,
„ Qui n'ont pu réfifter au tems rude & fatal
„ Qui tient leur flots captifs fous un mur de cryftal;
„ Jufques à certain poids, qu'on y paffe & repaffe,
„ On eft en sûreté fur leur épaiffe glace:
„ Mais lorfqu'on la furcharge, elle fond fous nos pas;
„ Et qui tombe deffous ne s'en retire pas.
„ Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

“ Monfieur, ceffons de grâce.
„ Ce difcours vous fatigue autant qu'il m'embarraffe;
„ A lutter contre vous j'applique en vain mes foins:
„ Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez au moins.
„ Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire?
„ Croire comme l'on fait, par exemple, eft-ce croire?
„ A parler fans contrainte, & d'un cœur ingenu,
„ Quel Dieu, hors la fortune, à la Cour eft connu?
„ Pour peu que l'on y prie on eft toujours en garde;
„ On obferve avec foin fi le Prince y regarde;
„ Et lorfque par hafard on rencontre fes yeux,
„ C'eft lui que l'on invoque encor plus que les Dieux.
„ Adieu. Je fors d'ici plein de votre mérite.
„ Souffrez que je vous rende encore une vifite.
„ Je crois par les efforts que vos bontés feront,
„ Si mes yeux font fermés qu'ils fe défermeront.

„ Je demande un jour fixe encor cette semaine.

ÉSOPE.

« Non, Monsieur, je saurai vous en sauver la peine;
„ Et je vous promets bien, pour vous faire ma cour,
„ Que j'irai vous trouver jusqu'en votre séjour.

IPHICRATE.

« Vous, Monsieur? Plût aux Dieux, que je commence à croire,
» Que vous me voulussiez accorder cette gloire.
» C'est un endroit riant dans la belle saison.
» Les ondes du Pactole entourent la maison:
„ On y voit d'un coup d'œil le printems & l'automne,
„ Les richesses de Flore & les dons de Pomone,
„ Et je ne vous dis pas le plaisir que j'aurai
„ De vous y recevoir le mieux que je pourrai.
„ Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
„ Adieu.

SCENE IV.

ÉSOPE, *seul*

« Que de clartés, hors la plus nécessaire!
„ Et que d'honnêtes-gens à la Cour aujourd'hui
„ Ont la même foiblesse, éclairés comme lui!

SCENE V.

LÉONIDE, ÉSOPE.

LÉONIDE.

Bon jour, Monſieur.

ÉSOPE.

Bon jour, que voulez-vous, Madame ?

LÉONIDE.

Eh ! Monſieur, je ne ſuis qu'une bien pauvre femme,
Je n'ai point de parens, pere, frere, ni ſœur,
Qui jamais ait été Madame, ni Monſieur ;
J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave ;
La Thrace eſt mon pays, & j'y ſuis née eſclave ;
Ce que je vous apprends montre aſſez, que je croi,
Qu'en m'appelant, Madame, on ſe moque de moi.

ÉSOPE.

Hé bien! ma bonne femme, à quoi vous ſuis-je utile ?
Qui vous fait de ſi loin venir en cette ville ?
J'écoute les raiſons, ſans diſtinguer les rangs ;
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands :
Comme ils ſont ſitués plus près de l'indigence,
Leur beſoin plus preſſant veut plus de diligence :
Si je puis vous ſervir ici, je le ferai.

Y ferez-vous long tems ?

LÉONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous de qui la vue adoucit ma difgrâce,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace;
J'ai bien pris de la peine, & bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris & chagrin.

ÉSOPE.

Avez-vous de quelqu'un effuié quelque injure?

LÉONIDE.

Oui, Monfieur; & fans doute une qui m'eft bien dure.

ÉSOPE.

Et de qui ?

LÉONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu;
De Rodope.

ÉSOPE.

Rodope! elle qui plaît, qui brille;
Rodope, dites-vous?

LÉONIDE.

Eh! bons Dieux! quelle fille!
Elle vient de me faire un fi cruel affront...

ÉSOPE.

Elle? Rodope?

LÉONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront ;
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ÉSOPE.

Holà ! quelqu'un.

SCENE VI.

LICAS, ÉSOPE, LÉONIDE.

ÉSOPE, *à Licas.*

Voyez si Rodope est chez elle.
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir sans trop l'incommoder.
Je vous attends ici pour avoir sa réponse.

Licas sort.



SCENE VII.

LÉONIDE, ÉSOPE.

LEONIDE.

CACHEZ bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce.
Mon cher Monſieur; je l'aime, & quoiqu'elle m'ait fait,
Si je lui faiſois tort, j'en aurois du regret,
Je le ſens bien.

ÉSOPE.

D'où vient qu'elle vous eſt ſi chere?

LÉONIDE.

Pour m'avoir méconnue, en ſuis-je moins ſa mere?

ÉSOPE.

Vous, ſa mere?

LÉONIDE.

Oui, Monſieur; ſi cet aveu lui nuit,
Je conſens avec joie à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, & cru ſa mort certaine,
Un marchand de Sardis qui vint à Clazomène,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris ſon ſort,
Je pars, je cours, j'arrive, & fais naufrage au port.
Pour le prix de mes ſoins, j'ai la douleur amere

De

De trouver un enfant qui méconnoît ſa mere,
Et contrainte à partir pour retourner ſi loin,
J'implore vos bontés dans le dernier beſoin :
Pardon, ſi juſqu'à vous ma douleur eſt venue.

ÉSOPE.

Rodope eſt votre fille, & vous a méconnue!
Eſt-il bien vrai ? Vos yeux en ſont-ils les témoins ?
Et n'y mêlez-vous rien, ou du plus ou du moins ?
Quelles fauſſes raiſons colorent cet outrage ?

LÉONIDE.

Je ſuis pauvre, elle eſt riche ; en faut-il davantage ?
Elle a peur que ma vue infecte ſa maiſon.
C'eſt tout.

ÉSOPE.

La pauvre femme a peut-être raiſon.
Rodope n'eſt pas ſeule en ſa bonne fortune,
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.
Il n'eſt point ſous le Ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans ſont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de finance ait ennobli ſa race,
En l'avouant pour pere on croit lui faire grâce ;
Et qu'un riche marchand faſſe un fils conſeiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible eſt le digne ſalaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire,
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe ſans ceſſe en cette faute-là.

R

Ce n'eſt pas envers vous tout-à-fait même choſe ?
Rodope de ſon ſort elle ſeule eſt la cauſe.
Le jour qu'elle reſpire eſt votre unique don.

LÉONIDE.

Eſt-ce un juſte ſujet de ne me pas voir ?

ÉSOPE.

Non.
Elle a dû, vous voyant, avoir l'âme ravie.
Eh! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie ?
Bientôt de ſes raiſons je vais être éclairci.

SCENE VIII.

LICAS, LÉONIDE, ÉSOPE.

LICAS.

Rodope ſuit mes pas, & va ſe rendre ici.
Je n'ai pu l'empêcher de prendre cette peine.

ÉSOPE, *à Licas.*

Conduiſez cette femme à la chambre prochaine :
Et ſur-tout ayez ſoin de la placer ſi bien,
Que de tous nos diſcours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entends de Rodope m'étonne.

⚜

SCENE IX.

RODOPE, ÉSOPE.

RODOPE.

JE viens ſavoir de vous à quoi je vous ſuis bonne.

ÉSOPE.

Je m'en allois vous voir.

RODOPE.

Et moi, je vous préviens,
Sûre que vos momens ſont plus chers que les miens.
Que vous plaît-il ?

ÉSOPE.

Vous dire une fable nouvelle,
Que bien des courtiſans m'ont paru trouver belle,
Mais étant la plupart ou flatteurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but eſt qu'une fable inſtruiſe, plaiſe, touche;
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche.
Si le vôtre s'émeut, je ſerai ſatisfait.

RODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait:
Sans vanité pour moi, pour vous ſans flatterie.

ÉSOPE.

C'eſt ce que je demande & de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

Un fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de plufieurs endroits avoit groffi fa courfe;
Avec indignité défavoua la fource
Qui l'avoit en naiffant fait un fimple ruiffeau.
Ingrat, lui dit la fource, à qui ce coup fut rude,
Que tu reconnois mal ma tendreffe & mes foins!
Quelque injufte raifon qu'ait ton ingratitude,
Sans moi, qui ne fuis rien, tu ferois encor moins.

Hé bien! de cette fable avez-vous l'âme émue?
Sentez-vous qu'en fecret votre cœur fe remue?
Vous pleurez.

RODOPE.

Eft-ce à tort, je fuis au défefpoir.
J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
Sacrifié ma gloire à des chimeres vaines,
Et fait taire le fang qui coule dans mes veines.
Semblable au fleuve ingrat, né d'un foible ruiffeau,
Qui méconnut fa fource, orgueilleux de fon eau,
Ayant reçu le jour d'une efclave étrangere,
Par orgueil, comme lui, j'ai méconnu ma mere.

ÉSOPE.

Vous Rodope?

RODOPE.

Moi-même. Eſt-il rien de ſi bas?
Surpriſe d'un accueil qu'elle n'attendoit pas :
« Hé bien, m'a-t-elle dit, en verſant quelques larmes,
» Raſſurez-vous, Rodope, & n'ayez point d'allarmes:
» Prête à m'aller rejoindre à mes pauvres aïeux,
» Je venois vous prier de me fermer les yeux;
» Et croyois que le ſort laſſé de me pourſuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevaſſe de vivre.
» Puiſqu'il eſt ſi contraire à mes plus doux ſouhaits,
» Tout ce que je demande eſt de mourir en paix.
» Adieu. La pauvre femme à l'inſtant eſt ſortie;
Et pour s'en retourner eſt ſans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors,
Que, pour la retrouver, j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux, qu'on me rende ma mere,
Plus elle eſt malheureuſe & plus elle m'eſt chere;
Je veux ſouffrir ſa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre fable.

ÉSOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rodope, eſt-il croyable?

RODOPE.

Non, il n'eſt pas croyable, à vous parler ſans fard,
Qu'un enfant pour ſa mere ait eu ſi peu d'égard.

Si mon crime fut grand, mon remords eſt extrême:
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis ſans la voir demeurer plus longtems.

ÉSOPE.

Eſt-ce d'un cœur touché que part ce que j'entends ?
Ne me faites-vous point une promeſſe vaine ?

RODOPE.

Quel plaiſir prenez-vous à prolonger ma peine ?
Les momens ſont trop chers pour les perdre en diſcours,
Ma mere à qui tout manque a beſoin de ſecours.
Je dois à ſa miſere une prompte aſſiſtance.

ÉSOPE.

J'entrevois dans ce zèle un peu de bienſéance ;
Un amour tendre & pur ne vous fait point agir ;
C'eſt la crainte du blâme & la peur de rougir :
Votre faute eſt ſecrette & deviendroit publique ;
Et la nature agit moins que la politique.

RODOPE.

Mon cœur de vos mépris déſeſperé, confus,
Quelque rudes qu'ils ſoient, en mérite encor plus.
Soupçonner d'artifice un repentir ſincere!
Je ne me plains de rien que des maux de ma mere.
Loin que notre diſpute en termine le cours,
Pendant que nous parlons, ils augmentent toujours.
Ce que je ſens pour elle eſt ſi pur, que je jure

De ne prendre jamais repos ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture & le même repos.
J'aime mieux dévancer que voir ses funérailles.
Adieu.

SCENE X.

LÉONIDE, RODOPE, ÉSOPE, LICAS.

LÉONIDE, *à part.*

Ce que j'entends me perce les entrailles.
Mon cœur est pénétré des plus sensibles coups.
(*Haut*)
Venez, ma chere fille.....

RODOPE.

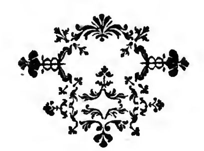
Eh! ma mere, est-ce vous?
Après ce que j'ai fait, puis-je vous être chere?
Et reconnoissez-vous qui méconnoît sa mere?
Quel prix vous recevez de m'avoir mise au jour!

ÉSOPE.

Je vous ai fait pleurer, & je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rodope; une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte.

Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduisez-la vous même.
(*A Léonide.*)
Ayez pour votre fille une tendresse extrême.
(*A Rodope.*)
Et vous à l'avenir soumise à son aspect,
Ayez pour votre mere un extrême respect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zèle
Ce soir je vous convie à souper avec elle.
Satisfait de l'entendre & ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, LAIS.

LAIS.

Au plus riche des Rois vous voilà presque unie ;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie,
Et dans un beau fauteuil assise à son côté,
Votre Altesse demain deviendra Majesté.
Le Ciel à votre sang devoit ce privilege :
Mais moi, Madame, moi, demain que deviendrai-je ?
Je voudrois bien...

ARSINOÉ.

J'entends ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, suivroit de près le mien.
Mais j'y vois un obstacle...

LAIS.

Hé ! quel est-il ?

ARSINOÉ.

Rodope.
Elle a fait ce matin sa paix avec Ésope,

Tu sais en quelle estime il est auprès du Roi ;
Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

LAIS.

Qui! Lui, Madame !

ARSINOÉ.

Ésope est né dans l'indigence.
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui ?
Ésope sans naissance est dans une posture....

LAIS.

Avez-vous parcouru sa bisarre figure ?
Je renonce à vos biens, si le plus grand de tous
Consiste à me donner Ésope pour époux.
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOÉ.

Connois-tu bien Ésope ?

LAIS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun microscope.
De son hideux aspect on est d'abord frappé.
Hors l'esprit qu'il a droit, il a tout éclopé,
Et, quoique sa morale ait des traits admirables,
L'hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de fables.
En un mot, quelque époux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné ;
Que rien n'y manque.

ARSINOÉ.

Ésope a l'esprit net, affable.

LAIS.

L'esprit net, il est vrai, le corps indéchiffrable.
C'est d'une fort belle âme un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi ? Que ferois-je de lui ?
Pardon si ma pensée est contraire à la vôtre,
Mais il faut pour s'aimer être fait l'un pour l'autre ;
Si l'époux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie ;
De la contagion elle s'est garantie ;
Je veux, s'il m'est possible, être femme de bien ;
Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.
Préservez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui seroit violente.
Le voici. Justes Dieux, détournez un tel coup.
J'aime mieux mourir fille, & c'est dire beaucoup.



SCENE II.

ÉSOPE, ARSINOÉ, LAIS,

ÉSOPE.

Vous me voyez confus d'ôser vous faire attendre ;
Moi, qui dois à votre ordre avec respect me rendre ;
Mais enfermé, Madame, au cabinet du Roi....

ARSINOÉ.

Eh ! qui de vos bontés fait mieux le prix que moi ?
Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques ?
Destinée à l'hymen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos soins empressés qu'à mes foibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pancher la balance.

ÉSOPE.

Eh ! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance ?
La qualité de Reine est dûe à vos vertus ;
Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pu faire plus !
Je n'oublirai jamais qu'à la premiere vue
Crésus de ma présence eut d'abord l'âme émue ;
Et que, si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible ;
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

LA Colombe qui s'égayoit
Au bord d'une fontaine où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe & l'ajuste si bien,
Que la fourmi l'attrape & regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la Colombe s'envôle :
Un manant à pieds nuds qui la voit s'y ranger
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portoit,
De sa flèche la plus fidelle,
Il alloit lui donner une atteinte mortelle :
Mais la fourmi qui le guettoit,
Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pied,
Que, se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite.

Par la foible fourmi ce service rendu
A la colombe bienfaisante,
Est une preuve suffisante,
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOÉ.

Il eſt vrai qu'un bienfait n'eſt jamais ſans ſalaire,
N'eût-on que le plaiſir que l'on goûte à le faire :
Épouſe de Créſus, que mon ſort ſera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous!
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain aſſociée à ſon pouvoir ſuprême,
Comme de votre bien uſez de mon crédit.

ÉSOPE, *arrêtant Laïs.*

J'ai fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit.
Tantôt d'un air galant, votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et ſur qui que ce ſoit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main eſt toute prête.

LAIS.

Moi, Monſieur, de Rodope enlever la conquête!
Que diroit-elle ? Non, je rends grâce à vos ſoins;
Vous lui convenez plus, & je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une eſtime ſincere :
Pour de l'amour.... tout franc, vous n'en inſpirez guère ;
Et vous ſavez le ſort de quantité d'époux,
Qui, ſans vous offenſer, ſont bien mieux faits que vous.
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce ſupplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ÉSOPE.

Allez ; c'eſt être ſage, & l'être au dernier point,
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez & qu'on vous aime ; & vous vivrez contente,
C'eſt le ſort le plus doux.

SCENE III.

CLÉON, ÉSOPE.

CLÉON.

Eh ! bon jour, mon patron,
Baiſez-moi, je vous prie, encor une fois. Bon,
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde,
Vous ferez, j'en ſuis ſûr, l'épitaphe du monde.
Jamais homme à mon gré ne ſe porta ſi bien.

ÉSOPE.

Ma ſanté par malheur, ne vous eſt bonne à rien.

CLÉON.

Puis-je compter ſur vous pour me rendre un ſervice?

ÉSOPE.

Pouvez-vous en douter & me rendre juſtice ?
M'en offrir un moyen c'eſt flatter mon deſir.
Le plaiſir d'obliger eſt mon plus grand plaiſir.

Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose;
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause.
Rien ne m'eſt plus ſenſible & ne me touche tant,
Que lorſque d'avec moi l'on s'en-va mécontent.

CLÉON.

J'ai tablé là-deſſus, & viens vous mettre en œuvre.
Je ſuis homme de guerre, & j'en ſais la manœuvre,
Expert en ce métier je diſtingue d'abord,
D'une armée ennemie & le foible & le fort.
Chagrin contre Ariſton, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond ſourdement je travaille;
Et pour m'aider ſous main à le rendre odieux,
C'eſt ſur vous, mon patron, que je jette les yeux.
Je vous préfere à tous, tant je vous crois fidèle.

ÉSOPE.

Pour le couler à fond? La préférence eſt belle:
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là?

CLÉON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a;
J'en fais un, avec vous je m'explique ſans feindre,
Qu'on ne feroit pas mieux, quand on le feroit peindre:
Fier, ſans être orgueilleux; doux, ſans être ſoumis;
Eſtimé des ſoldats & craint des ennemis
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes,
Qu'on ait vu de long-tems à la Cour où nous ſommes.
C'eſt le meilleur préſent qu'on puiſſe faire au Roi.

ÉSOPE.

Hé ! quel eſt, s'il vous plait, cet habile homme ?

CLÉON.

Moi.

ÉSOPE.

Vous ?

CLÉON.

Oui ; je vous ſurprends de ce que je me nomme ?
Hé ! qui ſait mieux que moi que je ſuis habile homme ?
La modeſtie eſt belle, enchâſſée à propos ;
Mais hors de ſon endroit, c'eſt la vertu des ſots.
Fiez-vous-en à moi ; je ſais un peu la carte :
Quand on a mes talens rarement on s'écarte ;
Me propoſer au Roi ce ſera le ravir.

ÉSOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous ſervir.
Vous ne pouvez jamais me cauſer plus de joie,
Que de m'en procurer une équitable voie ;
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Créſus à le diſgracier ?
Parlez-moi d'élever, & non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir, quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'eſt pas permis.

CLÉON.

Il eſt permis, parbleu ! d'obliger ſes amis.
Et je vous crois le mien, comme je ſuis le vôtre.

ÉSOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre?
Il n'eſt rien de ſi beau que d'être généreux.
Vous auriez du ſcrupule à faire un malheureux.

CLÉON.

Bon! c'eſt bien à la Cour que l'on a du ſcrupule?
On cherche à s'avancer, ſans voir qui l'on recule.
Il n'eſt point de moment où l'on ne ſoit au guet,
Pour y mettre à profit les faux-pas qu'on y fait.
Et pourvu qu'à ſon but un courtiſan arrive,
On l'applaudit toujours, quelque route qu'il ſuive;
Aller à la fortune eſt mon unique fin.

ÉSOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Créſus des potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an, j'ai dédié mes fables,
Se fait lire avec ſoin le matin & le ſoir,
Celles que ſans foibleſſe un grand Roi peut ſavoir.
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laiſſer impunie,
Il s'eſt fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur, ſi les Rois en uſoient tous ainſi.
L'envie au déſeſpoir honteuſement réduite,
De leurs paiſibles Cours prendroit bientôt la fuite.
Écoutez,



LE LION DÉCRÉPIT.

FABLE.

LE lion accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de courtisans,
Qui, par grimace ou non, lui témoignoient leur zèle.
Le loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au lion,
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé renard, plus adroit que le loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup,
Résolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre visite au Roi des animaux,
« Et d'un ton assuré : vous voyez, dit-il, Sire,
» Des sujets de votre Empire
» Le plus sensible à vos maux.
» Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles.
Que ne partent souvent que d'un zèle affecté,
„ Je cherchois des secrets utiles,
» Pour le soulagement de votre Majesté.
» Elle est hors de péril, & l'état hors de crainte.
„ La peau d'un loup écorché vif
» Est un remède aussi prompt qu'effectif,
» Pour ranimer votre chaleur éteinte.
Son attente eut un plein effet.
On écorche le loup, on en couvre le Sire ;

Et ceux qui du renard l'avoient ouï médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Meſſieurs les courtiſans qui cherchez à vous nuire,
Quel plaiſir prenez-vous à vous entredétruire?
Si par la calomnie un homme a réuſſi,
Cent pour un, tout au moins, s'y ſont perdus auſſi.
Je ſais bien qu'à la Cour, au milieu des careſſes,
La jalouſie immole amis, parens, maitreſſes;
A qui veut s'agrandir, le cas n'eſt pas nouveau.
Mais je ſais bien auſſi que cela n'eſt pas beau.
Quand d'une bonne race on a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poſte où l'on veut être.
Et ſi de vos aïeux vous avez les vertus,
Vous irez par leur route aux emplois qu'ils ont eus.
C'eſt la plus juſte voie, & la plus raiſonnable.

CLÉON.

N'avez-vous autre choſe à m'offrir qu'une fable?
Le bon ami!

ÉSOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'eſt moi qui me dois plaindre, & c'eſt vous qui criez:
Je ne murmure point que, pour votre ſervice,
Vous me ſollicitiez à faire une injuſtice;
Et vous murmurez, vous, qui me la propoſez,
De ce qu'à vos deſirs les miens ſont oppoſés.
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuſe,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuſe?

CLÉON.

Vous ne voulez donc pas me fervir ?

ÉSOPE.

J'y fuis prêt,
Et même, s'il le faut contre mon intérêt.
Ne me propofez rien dont pour vous je rougiffe,
Et vous verrez alors fi je rends bien fervice.
Vous feriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLÉON.

Savez-vous de quel fang j'eus l'honneur de naître ?

ÉSOPE.

Oui.
Vous avez des aïeux dont la gloire eft infigne :
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne ;
Tâchez....

CLÉON.

Point de leçons. Je fuis, grâces aux Dieux,
Plus habile que vous, quoique je fois moins vieux.

ÉSOPE.

Je le crois. J'ai de l'âge & n'ai point de fcience ;
Mais j'ai du train du monde un peu d'expérience.
A la guerre & par-tout la générofité
Eft ce qui fied le mieux aux gens de qualité ;
Et quiconque eft formé d'un fang comme le vôtre,
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLÉON.

Parlons net. Mon deſſein eſt de perdre Ariſton.
Voulez-vous m'y ſervir ?

ÉSOPE.

Pour cela, Monſieur, non:
Si c'eſt le ſeul motif qui vers moi vous amène,
C'eſt, à vous parler net, une viſite vaine.

CLÉON.

Hé! vous figurez-vous, mon cher petit Monſieur,
Qu'un Miniſtre inutile ait un vrai ſerviteur?
Lorſqu'à vous encenſer tout le monde travaille,
Eſt-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille ?
Le préſumez-vous ?

ÉSOPE.

Non. Qui feroit ce projet,
Auroit aſſurément grand tort ſur mon ſujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entiere,
Je vous ai combattu d'une honnête maniere:
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point,
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre inſulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde;
Je le ſais; mais le Ciel propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un eſprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les grands qui n'ont pas l'âme grande,
Et je n'ai du reſpect pour l'éclat de leur ſang,

Que lorſque leur mérite eſt égal à leur rang.
Les grands & les petits viennent par même voie;
Et ſouvent la naiſſance eſt comme la monnoie,
On ne peut l'alterer ſans y faire du mal;
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un ſoldat comme vous s'imagine peut-être....

CLÉON.

Je ne ſuis point ſoldat, & nul ne m'a vu l'être.
Je ſuis bon colonel & qui ſert bien l'État.

ÉSOPE.

Monſieur le colonel qui n'êtes point ſoldat,
Je ne ſais ce que c'eſt que de rendre ſervice
Contre la bienſéance & contre la juſtice.

CLÉON.

Adieu, Monſieur. Bientôt... je ne m'explique pas.



Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

M. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveller les fermes ;
Et si par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise,
Je me crois le mérite & la vertu requise.
Il ne me manque rien qu'un patron obligeant.

ÉSOPE.

Et quelle est la vertu d'un fermier ?

M. GRIFFET.

De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux & des veilles stériles.
D'une voix unanime & d'un commun accord,
Les vertus d'un fermier sont dans son coffre-fort ;
Et son zèle est si grand pour des vertus si belles,
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute nue a l'air trop indigent ;
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ÉSOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé jusques où cela monte ?
Toute charge payée, y voyez-vous du bon ?

Parlez en conſcience.

M. GRIFFET.

En conſcience ? Non.
Mais un homme d'eſprit verſé dans la finance,
Pour n'avoir rien à faire avec ſa conſcience,
Fait ſon principal ſoin, pour le bien du travail,
D'être ſourd à ſa voix tant que dure le bail.
Quand il eſt expiré tout le paſſé s'oublie,
Avec ſa conſcience il ſe réconcilie ;
Et libre de tous ſoins il n'a plus que celui
De vivre en honnête-homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choiſiſſez & que le Roi me nomme,
Je doute que la ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit & de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton vous en ſerez content.
Votre peine pour moi ne ſera point perdue :
Je ſais trop quelle offrande à cette grâce eſt dûe :
Quoi que vous ordonniez, tout me ſemblera bon.

ÉSOPE.

Qu'eſt-ce que c'eſt encor que le tour du bâton ?
Je trouve cette phrâſe aſſez particuliere.

M. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle eſt trop familiere ;
J'ai regret avec vous de m'en être ſervi.

ÉSOPE.

Vous en avez regret, & moi j'en ſuis ravi.
Pour familiere, non ; je vous en juſtifie.
Dites-moi ſeulement ce qu'elle ſignifie.

M. GRIFFET.

Le tour du bâton ?

ÉSOPE.

Oui.

M. GRIFFET.

C'eſt un certain appas...
Un profit clandeſtin... Vous ne l'ignorez pas.

ÉSOPE.

J'ai là-deſſus, vous dis-je, une ignorance extrême.

M. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ÉSOPE.

Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'eſt peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux ?

M. GRIFFET.

C'eſt par tout l'univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un grand implorer une grâce,
Sans le tour du bâton je doute qu'il la faſſe :
Pour avoir un emploi de quelque financier,

C'eſt le tour du bâton qui marche le premier ;
On ne veut rien prêter, quelque gages qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre.
Il n'eſt point de coupable un peu riche & puiſſant,
Dont le tour du bâton ne faſſe un innocent ;
Point de femme qui joue, & s'en faſſe une affaire,
Que le tour du bâton ne diſpoſe à pis faire.
Miniſtres de Thémis, & Prêtres d'Apollon,
Ne font quoi que ce ſoit ſans le tour du bâton ;
Et tel paroît du Roi le ſerviteur fidèle,
Dont le tour du bâton fait les trois-quarts du zèle.
Vous êtes dans un poſte à le ſavoir fort bien.

ÉSOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en ſavois rien.
Je vois par ces effets & ces métamorphoſes,
Que le tour du bâton eſt propre à bien des choſes.
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

M. GRIFFET.

Pour vous faire plaiſir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'eſt plus néceſſaire au commerce des hommes :
Et pour ne point ſortir de la ferme où nous ſommes,
Lorſque l'on offre au Roi la ſomme qu'il lui faut,
On ne biaiſe point & l'on parle tout haut.
Cent millions, dit-on ; plus ou moins, il n'importe.
On ajoûte à cela, mais d'une voix moins forte,

D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien
pourtant ;
Et pour notre patron une ſomme de tant.
Soit par reconnoiſſance, ou ſoit par politique,
C'eſt l'uſage commun qui par-tout ſe pratique.
Il n'eſt point d'intendant en de grandes maiſons,
Qui n'ait le même uſage & les mêmes raiſons :
Quand on y fait un bail de quoi que ce puiſſe être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant-bon,
Et voilà ce que c'eſt que le tour du bâton.
Son étymologie eſt ſenſible, palpable.

ÉSOPE.

Ce n'eſt pas le ſeul tour dont vous ſoyez capable.
Peu de fermiers, je crois, ſont plus intelligens.

M. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns aſſez habiles gens,
Mais qui ne feront point, tant ils ſont débonnaires,
Ni le bien de l'État, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple, il faut être plus dur.

ÉSOPE.

Il eſt vrai, vous voulez le bien public tout pur.
Vous avez l'appétit toujours bon ?

M. GRIFFET.

Je dévore.

ÉSOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore ?
Ne mentez point.

M. GRIFFET.

Lundi, j'eus quatre-vingt-deux ans.

ÉSOPE.

Vous avez des enfans & des petits-enfans ?

M. GRIFFET.

Aucun. Je suis garçon. Le Ciel m'a fait la grâce,
De même qu'au phénix, d'être seul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu!
Si bien que ce matin, en consultant mes livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze-cent mille livres,
Sans avoir un parent à qui laisser un sou.

ÉSOPE.

Vous.

M. GRIFFET.

Moi.

ÉSOPE.

Point d'enfans?

M. GRIFFET.

Non.

ÉSOPE.

Peſte ſoit du vieux fou !
Un homme de bon ſens travaille en ſa jeuneſſe,
Pour paſſer en repos une heureuſe vieilleſſe :
Mais c'eſt un inſenſé qu'un voyageur bien las,
Qui peut ſe repoſer, & qui ne le fait pas.
Quel indigne plaiſir peut avoir l'avarice ?
Et que ſert d'amaſſer, à moins qu'on ne jouïſſe ?
C'eſt bien être ennemi de ſon propre bonheur.

M. GRIFFET.

Je veux, ſi je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je ſois, je me ſens les pieds fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des fermes ;
Directeur, reviſeur, caiſſier, & *cætera* :
Et je prétends aller juſqu'au *non plus ultrà*,
Etre fermier.

ÉSOPE.

Hé ! quoi ! N'avez-vous rien à faire,
Et de plus ſérieux & de plus néceſſaire ?
La mort toujours au guet, avec ſon attirail,
Eſt-elle caution que vous paſſiez le bail ?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre,
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre ?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera :
Et vous ne ſongez point à ce *non plus ultrà*.
Quel âge attendez-vous pour être raiſonnable ?

Voulez-vous là-dessus écouter une fable ?

M. GRIFFET.

Volontiers.

ÉSOPE.

Elle est longue. Aurez-vous le loisir ?

M. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une fable un peu longue est une double grâce.

ÉSOPE.

Vous y verrez des fous dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualités,
Que vous réfléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER.

FABLE.

A l'exemple d'Hercule, un certain téméraire
S'étant fait jour jusques dans les enfers,
Voulut voir des damnés les supplices divers :
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune Diable à qui Pluton,
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à conséquence.)
Conduisit l'homme par-tout,
Et de l'un à l'autre bout
L'honora de sa présence.

Il trouva là des gens de toutes les façons,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge :
Il n'eſt profeſſion, art, négoce, métier,
Qui n'ait là-dedans ſon quartier,
Et qui n'y joue un perſonnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros marchands drapiers, le tein livide & jaune,
Qui par le calcul des enfers,
Des trois-quarts & demi faiſoient toujours une aune!
Combien de merciers du palais,
Tourmentés d'autant de méthodes,
Que pour flatter le luxe ils lui prêtent d'attraits,
Par la multitude des modes!
Que de coiffeuſes en lieu chaud,
Pour avoir au tems où nous ſommes
Coiffé les femmes auſſi haut
Que les femmes coiffent les hommes!
Que de cabaretiers, caffetiers & traiteurs,
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente,
Sont dans une chambre ardente,
Au rang des empoiſonneurs!
Combien de financiers & de teneurs de banque,
Voulant compter le tems qu'ils feront encor-là,
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer cela!
Combien de grands ſeigneurs, qui, d'un devoir auſtere

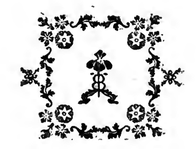
D'une dette du jeu s'acquittoient ſur le champ,
Et qui ſont morts ſans ſatisfaire
Ni l'ouvrier ni le marchand!
Combien de magiſtrats, l'un bourru, l'autre avare,
Que jamais la main vuide on n'oſoit approcher,
Voyant que de leur tems la juſtice étoit rare,
Prenoient occaſion de la vendre bien cher!
Combien d'avocats célebres,
Qui rendoient noir le blanc par leurs ſubtilités,
Maudiſſent dans les ténèbres
Leurs malheureuſes clartés!
Si je voulois nommer les fragiles notaires,
Les dangereux greffiers, les ſubtils procureurs,
Les avides ſecrétaires,
Les nonchalans rapporteurs;
Et certains curieux galoppeurs d'inventaires,
Qui ſéduiſent l'Huiſſier pour tromper les mineurs:
Si je voulois parler de tant de commiſſaires
Qui font, comme il leur plaît, avoir raiſon ou tort;
Des médecins ſanguinaires
Et précurſeurs de la mort;
Enfin ſi je faiſois une liſte fidelle,
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce feroit une kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune diable & l'homme,
Qui voyoient de l'enfer tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis,

A voir les damnés que je nomme,
Entendirent heurler des vieillards langoureux.
Qui sont ceux-là, dit l'homme, & quel soin les agite ?
« Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
» Les affligés de mort subite.
« Taisez-vous, imposteur, ou parlez autrement,
Dit le jeune habitant du pays des ténèbres ;
» Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'oraisons funèbres.
» Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix ans ;
» Et vous avez eu tout ce tems
» Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
» Vieux, cassé, décrépit, la mort vient & vous prend ;
» Après un terme si grand
» Est-il étonnant qu'on meure ?
» Dans le moment que la mort vous surprit,
» Une vétille, un rien occupoit votre esprit ;
» Vous aviez l'œil à tout jusqu'à la moindre rente :
» Et vous faisiez, quant au surplus,
» L'affaire la moins importante,
» De celle qui l'étoit le plus.
» Allez pour jamais, misérable,
« Pleurer d'un tems si cher l'usage si fatal.
Ne m'avoûrez-vous pas que pour un jeune diable
Il ne raisonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu vous & moi quel usage
Vous avez fait du tems pendant un si grand âge.
Vos quatre - vingt - deux ans contiennent dans leur
cours

Le nombre (ou peu s'en faut) de trente-mille jours:
Et de ces jours usés pour bien finir le terme,
Près d'entrer au tombeau vous entrez dans la ferme!
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin?
Pour vous ouvrir les yeux, j'ai dit ce qu'on peut dire.
Adieu. Quoique ma fable ait su vous faire rire;
Faites réflexion, en homme prévoyant,
Que c'est la vérité que je dis en riant.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence;
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Ésope me trahir; lui, qui me sert si bien!
J'en serois assuré, que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidèle.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zèle:
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison;
Mais il se peut aussi, Seigneur, qu'on ait raison;
Et de qui que ce soit que cet avis puisse être,
De celui qu'on soupçonne il faut se rendre maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRÉSUS.

Qui? moi!
Que je sois insensible à ce que je lui doi!

Et qu'une ingratitude odieufe, effroyable,
(Vice le plus honteux dont un Roi foit capable)
Soit l'injufte falaire & du zèle & des foins,
Dont vos yeux & les miens ont été les témoins!
Pouvez-vous m'infpirer un fentiment fi lâche?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous fervir appliqué fans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous diffimuler,
Ce que votre intérêt me défend de céler.
J'ai dû, comme fujet & fidèle & fincere,
Vous avertir qu'Éfope avec fon air auftere,
Qui femble être ennemi de l'argent & de l'or,
A dans une caffette en fecret un tréfor.
J'ignore le détail de fes fupercheries;
Quel argent il pofféde ou quelles pierreries;
Mais à parler fans haine & fans prévention,
Je crois dans fa caffette au moins un million.

TIRRENE.

Un million! Seigneur, il fupprime le refte:
Dans la place d'Éfope on n'eft pas fi modefte.
Quand on peut ce qu'on veut on étend loin fes droits:
C'eft peu d'un million, il en a plus de trois:
L'ambition, Seigneur, n'a gueres de limites.

CRÉSUS.

Penfez bien l'un & l'autre à ce que vous me dites.
Éfope criminel, quels que foient fes remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de tréfors;

Mais, Éſope innocent, par la même juſtice,
Je lui fais de vos biens un égal ſacrifice.
La récompenſe eſt sûre ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaiſir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y ſoumets auſſi, Seigneur, & par avance
Je ſoutiens....

CRÉSUS.

Vous direz le reſte en ſa préſence.
Pour le rendre ſuſpect en vain l'on me prévient:
Je l'ai fait avertir, & je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici ſe développe,
Laiſſez-moi lui parler: Je vous l'ordonne.



SCENE II.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ésope,
On t'accuſe en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire ſeul. Me trompes-tu ? Dis.

ÉSOPE.

Moi,
Seigneur ! De votre part ce ſoupçon m'eſt ſenſible.
Je ne vous ai point dit que je fuſſe infaillible.
Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pu me tromper & vous tromper après :
Mais d'aucune action je ne me ſens capable,
Qui me puiſſe envers vous rendre un moment coupable.

CRÉSUS.

Et ſi je te convaincs, quand je me fie à toi,
De me faire un ſecret contre la bonne-foi,
Que diras-tu ?

ÉSOPE.

Seigneur, ce diſcours m'inquiète,
Moi, des ſecrets pour vous !

CRÉSUS.

Et dans une caffette,
Qui dans ton cabinet conduit fouvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne fache pas?

ÉSOPE.

Eh, bon Dieu! Se peut-il que pour fi peu de chofe,
Vous ayez du chagrin, & que j'en fois la caufe.?

CRÉSUS.

Je la veux voir.

ÉSOPE.

Seigneur, daignez m'en difpenfer.
J'ai mes raifons.

CRÉSUS.

Qu'entends-je? & que puis-je penfer?
Quelles raifons as-tu que tu n'ôfes me dire?

TIRRENE.

Hé! n'eft-ce pas, Seigneur, affez vous en inftruire?
Que voulez-vous de plus? Interdit & contraint,
Le refus qu'il vous fait montre affez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'ufage:
Vous faut-il de fon crime un plus grand témoignage?
S'il étoit innocent, pour fortir d'embarras,
Une fable à propos ne lui manqueroit pas:
Mais de fa trahifon la preuve eft fi facile,
Qu'un fi foible fecours lui paroît inutile.

CRÉSUS.

On t'accuſe ; on t'inſulte ; & tu ne réponds rien.

ÉSOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne ſachiez bien?
Quel que ſoit l'embarras où leur haîne me jette,
Elle eſt de mon ſilence un mauvais interprète :
L'innocence eſt timide & non la trahiſon.
Si je ne réponds pas, en voici la raiſon.

LA TROMPETTE ET L'ÉCHO.

FABLE.

« D'OU vient, dit un jour la trompette,
» Qu'il ne m'échappe rien qu'Écho ne le repète;
» Et que pendant l'été, quand il tonne bien fort,
» Loin de vouloir répondre, il ſemble qu'elle dort?
» Le bruit eſt bien plus grand, quand le tonnerre gronde
» Que lorſqu'en badinant je m'amuſe à ſonner.
Écho de ſa grotte profonde,
L'entendant ainſi raiſonner :
« A tort mon ſilence t'étonne ;
» Je n'héſite jamais à répondre à tes ſons :
» Mais j'ai, dit-elle, mes raiſons,
» Pour ne répondre pas, lorſque Jupiter tonne.
» Aux ſuprêmes divinités,
» Jamais nos reſpects ne déplaiſent :
» Et quand les grands ſont irrités,
» Il faut que les petits ſe taiſent.

CRÉSUS.

Parle. Je ne ſuis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le ſoit plus que moi.
Ta vertu ſoupçonnée eſt tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En diſant une fable, il croit en être quitte.
C'eſt ainſi que du peuple obſédant les eſprits,
Par ſa fauſſe morale il en a tant ſurpris.
Pendant qu'à vos ſujets il débite des fables,
Il acquiert ſourdement des tréſors véritables.
Combien dans ſa caſſette en va-t-on découvrir !

ÉSOPE

Hé ! bien, Seigneur, hé ! bien, il la faut faire ouvrir.
Quoique juſqu'à ce jour j'ôſe croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénûment qu'il m'eût été bien doux,
Que jamais ce ſecret n'eût été juſqu'à vous.
Vous le voulez ſavoir, il faut vous ſatisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va ſeul, il en va tout diſtraire,
Détourner les moyens de ſa conviction,
Et peut-être en bijoux ſauver un million :
Il peut en un moment faire tout diſparoître.

ÉSOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,

Tout ce que je demande eſt que ce ſoit le Roi,
(Lui, qui de l'équité fait ſon plaiſir ſuprême,)
Qui la faſſe apporter & qui l'ouvre lui-même.
Heureuſement, Seigneur, j'en ai les clefs ici.
La clef du cabinet eſt celle que voici:
L'autre qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Eſt celle du tréſor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRÉSUS.

Holà!

(*Il parle bas aux Gardes.*)
Obſervez bien mon ordre, & ne touchez que là.
Je vous attends.

TIRRENE.

Seigneur, ſouvenez-vous du pacte;
La parole des Rois jamais ne ſe rétracte.

CRÉSUS.

Quand il en ſera tems, je m'en ſouviendrai bien.
Éſope criminel, c'eſt à vous tout ſon bien:
Et pour être auſſi jûſte envers l'un qu'envers l'autre,
Vous calomniateurs, c'eſt à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions,
Avoir en ta puiſſance au moins trois millions.
Ne me déguiſe point ce que je puis connoître.
Es-tu riche?

ÉSOPE.

Moi, riche! Eh! demandé-je à l'être?

Loin que le bien, Seigneur, me cause aucun souci,
N'ayant besoin de rien, je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protége,
Tel que je suis venu, tel m'en retourneré-je ;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau songe après être éveillé ;
Soyez content de moi ; je le suis du salaire.

TRASIBULE.

Vous allez sur le champ découvrir le contraire ;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux,
Va lui fermer la bouche & vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCENE III.

LES GARDES *qui reviennent*, CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

CRÉSUS.

C'EST ton trésor : Ésope, avant qu'on l'ouvre
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,
Fais-m'en, je t'en conjure, un sincere détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail.
Cette épreuve t'est rude & me fait violence.

ÉSOPE.

Cette épreuve à l'envie imposera silence ;

Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vengé,
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRÉSUS.

Hé bien! puisqu'on m'y force, il y faut consentir;
Ouvrons. Ciel! quel spectacle est-ce ici que l'on m'offre?
Gardes.

UN GARDE.

Seigneur?

CRÉSUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.
(On n'y trouve que l'habit d'Ésope, quand il étoit esclave.)
Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher?

ÉSOPE.

Oui, Seigneur; vous voyez ce que j'ai de plus cher;
C'est l'habit que j'avois, quand par un sort propice
Il vous plut me choisir pour me rendre service.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité;
Qu'inventa la pudeur & non la vanité;
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie;

Et que je redemande à votre Majesté,
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haîne,
Dont vouloient m'accabler Trasibule & Tirrene,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontens;
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout tems.
Quelque soin qu'il se donne & quelque bien qu'il fasse,
Quel ministre est aimé pendant qu'il est en place?
Et quand de sa carriere il a fini le cours,
Ceux qui le haïssoient, le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma retraite;
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi, qui ne suis seigneur,
Hypocrite, jaloux, médisant, ni flatteur?

CRÉSUS.

Pour ta retraite, non. Tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet habit? & qu'en voulois-tu faire?
Quel bisarre plaisir t'obligeoit à le voir?

ÉSOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir,
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être;
De ma foible raison je n'étois pas le maitre.
Souvent l'éclat flatteur de ce rang fortuné
M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même;
Je gardois ce témoin de ma misere extrême:
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.

Voilà tout mon trésor. Quelque peu qu'il me coûte ;
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor sans doute,
Puisque lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier.
Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faisoient même chose,
Sachant ce qu'ils étoient, & voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en ont!

CRÉSUS, *à Tirrene.*

Hé bien! mes vrais amis, que ce succès désole,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole!
Je vous pardonnerois un effort plus puissant,
Pour me faire trouver un coupable innocent ;
Mais de vous pardonner je me sens incapable,
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable ;
Pour agir sans aigreur je suis trop irrité.
Ésope, plus tranquile, aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toujours juste en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne.
Il ne peut, quoi qu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.
(*Aux Gardes.*)
Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Ésope aucun n'entre ou ne sorte ;
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.



SCENE

SCENE IV.

ÉSOPE, TIRRENNE, TRASIBULE, GARDES.

ÉSOPE.

A votre tour, Meſſieurs; vous ne dites plus rien.
Tantôt vous ſouteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une fable, à propos, eût été néceſſaire;
Je vous ai crus. Voyons, pour vous mettre en repos,
Ce que vous me direz qui puiſſe être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire?

TIRRENE.

Eh! que vous faiſions-nous en cherchant à vous nuire?
Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abattus.
Malgré tout le chagrin dont votre âme eſt ſaiſie,
Vous êtes redevable à notre jalouſie:
Aucun de vos amis, le fût-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de ſuccès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous faſſe?

ÉSOPE.

Il eſt vrai. J'oubliois à vous en rendre grâce;
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Eſt-ce un crime à punir que de ſervir ſon Roi?
Ayant ſu qu'un tréſor, que l'on diſoit immenſe,
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puiſſance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir,
En fideles ſujets, le lui faire ſavoir.
Par bonheur pour l'État, ce ſont des impoſtures.
Au milieu des tréſors vous avez les mains pures.
Puiſſe un ſi digne exemple un jour être, à l'envi,
Par tous vos ſucceſſeurs exactement ſuivi!
Voilà le plus grand mal dont vous puiſſiez vous plaindre,
Celui qui nous ménace eſt beaucoup plus à craindre.
Par une loi ſévere entre Créſus & nous,
Nous ne poſſédons rien qui ne doive être à vous.
Mais c'eſt un foible appât pour une âme ſi haute.

ÉSOPE.

Si mon mal n'eſt pas grand, ce n'eſt pas votre faute.
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne eſt d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

PAR un homme en courroux la puce un jour ſurpriſe,
Touchant, pour ainſi dire, à ſon moment fatal,
Lui demanda ſa grâce; &, d'une voix ſoumiſe,
« Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal.
« Ta morſure, il eſt vrai, me ſemble un foible outrage;

» Dit l'homme ; cependant n'espere aucun pardon :
» Tu m'as fait peu de mal ; mais j'en fais la raison,
» C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage.

Si j'eusse été coupable & que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eût-été le mien ?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande.
Et mon honneur....

SCENE V.

UN GARDE, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

UN GARDE.

Rodope est là qui vous demande.
Nous n'avons sans votre ordre osé la faire entrer.

ÉSOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer :
Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haîne mortelle.



SCENE VI.

RODOPE, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RODOPE.

MA mere attend votre ordre, & je l'attends comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous:
Il est tard.

ÉSOPE,

Ce plaisir m'auroit été bien doux :
Mais qu'à la Cour, Rodope, on est près du naufrage!
Trasibule & Tirrene, à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler sous leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, & nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre.
Que leur haîne pour nous réjaillisse sur eux :
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course;
Et pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir, décidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRESUS, ARSINOÉ, ÉSOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Hé bien! Éſope, à quoi les as-tu condamnés?
Dans mes premiers tranſports me trouvant trop à craindre,
Je me ſuis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé ſur eux ton honneur offenſé?
Parle.

ÉSOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé.
Peut-être que mon cœur, pénétré de l'offenſe,
Sous le nom de juſtice uſeroit de vengeance;
Et que, de ma rigueur bien loin de me louer,
Vous n'héſiteriez pas à me déſavouer.

CRÉSUS.

Te déſavouer! moi qui t'eſtime, qui t'aime,
Et qui prends à ton ſort plus de part que toi-même!
Je ſuis en ta faveur prêt à ſouſcrire à tout.

ÉSOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pouſſer à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pouſſe.

Un outrage eſt ſenſible, & la vengeance eſt douce.

CRÉSUS.

La tienne eſt toujours juſte, ou l'on n'en vit jamais.

ÉSOPE.

Me la permettez-vous?

CRÉSUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi. Tu le peux. Tu le dois. Je l'ordonne.

ÉSOPE.

Puiſque je puis uſer du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, duſſé-je être trahi,
A tâcher de m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne auſſi, Seigneur, à le reprendre:
Si votre ordre contr'eux avoit tout ſon effet,
Leurs enfans ſouffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin je les condamne à n'avoir de leur vie,
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie:
Un Miniſtre honnête-homme & qui fait ſon devoir,
Eſt lui-même accablé ſous un ſi grand pouvoir.
Quoiqu'avant le ſoleil, tous les jours il ſe leve,
Juſqu'à ce qu'il ſe couche il n'a ni paix ni treve;
Et durant la nuit même, attentif à prévoir,
Le repos de l'État l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti ſouffrez que je me range,
Et que ce ſoit ainſi, Seigneur, que je me venge.

Ils avoient de la joie à causer mon malheur,
Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRÉSUS.

Non, je prétends au moins que leurs biens t'appartiennent.

ÉSOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans biens ils deviennent ?
Etre de qualité sans du bien c'est un sort,
Pour peu qu'on ait du cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable.
La vengeance facile est honteuse & blâmable.
C'est un honneur pour moi préférable à leur bien,
De pouvoir me venger, & de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les Rois, comme les Dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah! c'en est trop, Seigneur, quoi qu'on puisse ordonner,
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.
De la bonté d'Ésope étonnés & confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, Seigneur; de son bien avides l'un & l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.

Vous avez fait la loi; nous y ſommes ſoumis.

ÉSOPE.

Non! Laiſſez-moi, Seigneur, acquérir deux amis.
Si jamais mon ſervice eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grâce pour ſalaire:
C'eſt une récompenſe un peu forte pour moi;
Mais un Roi doit toujours récompenſer en Roi.
Par leur confuſion, leurs remords, leurs allarmes,
Leur crime n'eſt-il pas expié?

CRÉSUS.

Tu me charmes.
A remplir tes deſirs je n'ai tant héſité,
Que pour voir juſqu'au bout ta généroſité.
Traſibule, Tirrene, Éſope vous pardonne:
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel ſujet fut jamais plus utile à ſon Roi?
(*A Arſinoé.*)
Mais de tous ſes conſeils le plus charmant pour moi,
Madame, c'eſt celui que ſon zèle me donne,
De vous ſacrifier Argie & ſa Couronne:
Plus heureux d'être eſclave en de ſi beaux liens,
Que de me voir un jour maître des Phrygiens.

ARSINOÉ.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil ſacrifice!
D'Éſope, à qui je dois cet important ſervice,
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRÉSUS.

Hé ! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point ?
Je ne fais qu'un plaifir que je lui puiffe faire.
Comme à toute ma Cour, Rodope a fu lui plaire,
Et je veux que demain au même autel que nous....

ÉSOPE.

Nous avons, elle & moi, trop de refpect pour vous :
Et le Ciel entre nous, Seigneur, met trop d'efpace,
Pour ofer accepter une pareille grâce.
Ce feroit un orgueil inexcufable à moi
De joindre mon hymen à celui de mon Roi.
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rodope...

SCENE DERNIERE.

ATIS, CRÉSUS, ARSINOÉ, ÉSOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

Seigneur, le Peuple ému demande à voir Éfope.
On répand dans Sardis des bruits confus & fourds,
Que, pour fa récompenfe, on attente à fes jours.

CRÉSUS.

A ce peuple agité viens te faire paroître,

Du jour de ton hymen je te laisse le maître.
Mais pour moi, c'est un terme assez long que demain.

ÉSOPE.

Unissez bien vos cœurs en vous donnant la main.
Puissiez-vous, tout un siècle oubliés par les Parques,
De la faveur des Dieux, sans cesse avoir des marques;
Et puissent vos enfans, aimés & craints de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands Rois que vous.

FIN.





